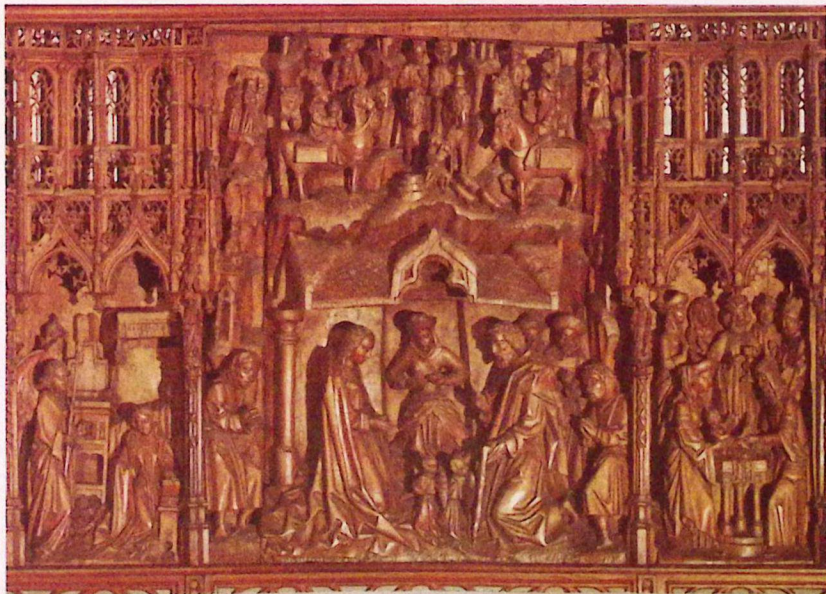
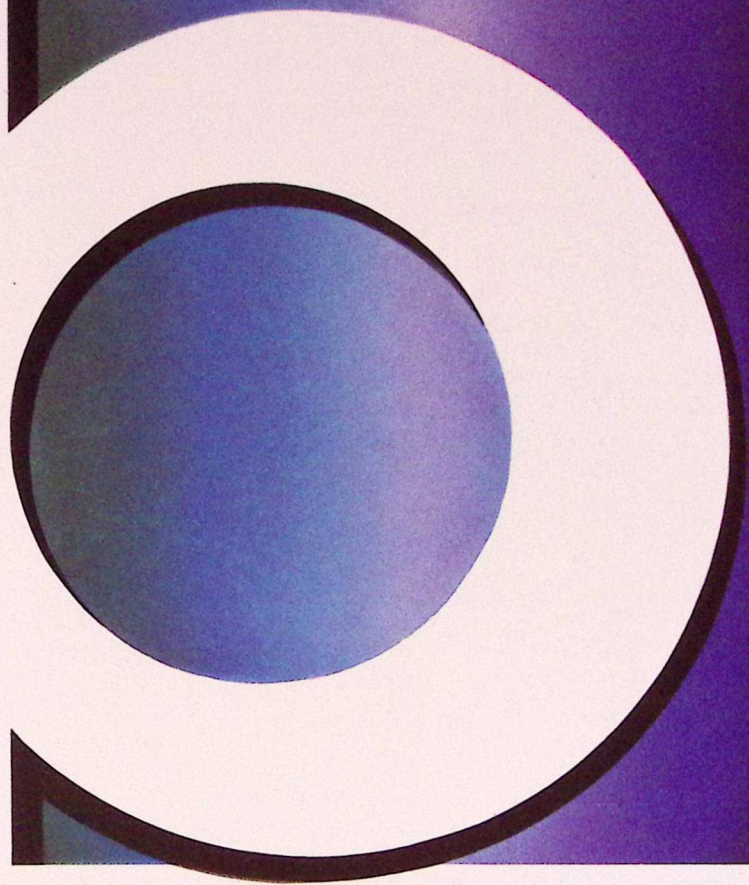


# BRABANT



REWISBIQUE  
Archives

84

DECEMBRE

1975

6

BIMESTRIEL

# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : E. G. I.

Photogravure : Lemaire Frères et Wespin S.A.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 60 F.

Cotisation 1975 (6 numéros) : 250 F.

Siège : rue Saint-Jean 4 - B 2  
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandsstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 400 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

## SOMMAIRE 6 - 1975

|  |              |
|--|--------------|
| La Basilique Notre-Dame de Hal, par Marcel Vanhamme                    | 2            |
| Henri Quittelier, par Jacqueline Berghmans                             | 10           |
| Glabais reste à découvrir, par Joseph Delmelle                         | 16           |
| Notre-Dame de Laeken, par J. de Kempeneer                              | 20           |
| Le Palais des Académies, par Evrard Op de Beeck et Françoise Bouquiaux | 28           |
| Flânerie à Kraainem, par Emile Poumon                                  | 36           |
| La vocation spirituelle des Sablons, par Yvonne du Jacquier            | 40           |
| Belles Eglises du Brabant (2), par Yves Boyen                          | 46           |
| Un achat utile... un cadeau qui plaira                                 | 56           |
| Il est bon de savoir que...  | 60           |
| Les manifestations culturelles et populaires                           | 64           |
| Nos Suggestions  | Couverture 4 |

### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Basilique Notre-Dame de Hal : Bibliothèque Royale de Belgique, Willy Caussin, Original Studio, A.C.L., M. Duerinckx et Georges de Sutter; Henri Quittelier : Willy Caussin; Glabais : Georges de Sutter, Willy Caussin et Bibliothèque Royale de Belgique; Notre-Dame de Laeken : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, cliché aimablement prêté par le Musée Communal (Maison du Roi) de Bruxelles, J. de Kempeneer, Hubert Depoortere et Willy Caussin; Palais des Académies : S.A.R., le Prince Bernard des Pays-Bas, S.E. l'Ambassadeur des Pays-Bas en Belgique et le Service photographique du Ministère des Travaux Publics; Flânerie à Kraainem : Willy Caussin; Vocation spirituelle des Sablons : Willy Caussin, gravure aimablement prêtée par Georges Renoy, Musée Postal (Bruxelles) et A.C.L.; Belles Eglises du Brabant : Willy Caussin, Georges de Sutter, A.C.L. et Hubert Depoortere; Un achat utile... un cadeau qui plaira : Willy Caussin et A.C.L.; Il est bon de savoir que... : R. Kayaert, Fédération Touristique du Brabant et Hubert Depoortere; Suggestions : dessin original de Bert van den Broeck et Georges de Sutter.

Couverture : Eglise Notre-Dame à Villers-la-Ville : partie centrale du retable (± 1470) consacré à la vie de la Vierge et à l'enfance de Jésus (Photo : le Berrurier).



La statue miraculeuse de la Vierge (XIII<sup>e</sup> siècle) contribua, pour une très large part, au développement du culte marial à Hal.

## La Basilique Notre-Dame de Hal

*Fleur de l'ogival du quatorzième siècle, l'élégante et sévère Notre-Dame de Hal est devenue avec le temps comme le reliquaire d'art, indéfiniment enrichi par la vénération publique.*

*Camille Lemonnier, La Belgique, 1903.*

par Marcel VANHAMME

### APERÇU HISTORIQUE

L'ÉGLISE Notre-Dame ou Saint-Martin, à Hal, édifice gothique du XV<sup>e</sup> siècle, est un des plus purs joyaux de l'architecture et de la sculpture monumentale en Belgique. L'influence française (architecture du chœur, grâce de certaines sculptures) et le caractère brabançon (bas-reliefs et viguerie de l'art national) y voisinent. Bien allodial de sa famille, sainte Waudru fit don du domaine de Hal au monastère qu'elle avait fondé à Mons (650). C'est la raison pour laquelle Hal fit partie du comté de Hainaut du XI<sup>e</sup> siècle à la fin de l'Ancien Régime (1). Le sanctuaire primitif — qui occupait l'emplacement de l'église actuelle — fut consacré à saint Martin, évêque de Tours, et abritait une chapelle dédiée à Notre-Dame où se pressaient de nombreux pèlerins, attirés, notamment,

par une procession annuelle. Avisée du culte fait à la Madone, Alice, princesse de Hollande et de Zélande, épouse de Jean d'Avesnes, fit don à l'oratoire d'une image de Notre-Dame, image qui aurait appartenu à sainte Elisabeth de Hongrie (1267), bis-aïeule de la princesse Alice.

La ferveur pieuse dont la Vierge était l'objet ne fit que croître. La foule des pèlerins accourus de toutes les régions du pays, même de contrées plus lointaines, ne trouvèrent bientôt plus place dans le sanctuaire, trop étroit et tombé en vétusté. La pose de la première pierre d'une nouvelle église, à l'époque de Guillaume II d'Avesnes, se passa en 1341. Les travaux se poursuivirent durant cent trente ans. Peu après 1409, Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai, consacra l'église nouvelle. A ce moment, le chœur et le bas des nefs étaient en mesure de servir au culte et d'accueillir les fidèles. L'achè-

vement de l'édifice paraît se situer entre 1467 et 1470. Une lettre du légat du pape, datée de 1467, accordant des indulgences aux donateurs, et un second document de Charles le Téméraire autorisant des quêtes au bénéfice de l'entretien de l'église, confirment cette hypothèse.

Hal fut sévèrement assiégée par deux fois. La première fois en 1489, par les armées de Philippe de Clèves, en lutte contre le pouvoir de l'étranger, Maximilien d'Autriche; la deuxième fois, la ville résista tout aussi courageusement aux troupes protestantes d'Olivier van den Tympel (1580). Ces combats, aux issues heureuses, sont à l'origine de l'orgueilleux cri de guerre des Hallois, **Usque Hallas**, c'est-à-dire « jusque Hal, mais pas plus loin ». Les trente-deux boulets de canons actuellement exposés dans une niche, derrière une grille, au bas de la tour, sont ceux que Notre-Dame, protectrice de l'église durant

les épreuves de la guerre, aurait recueillis dans son tablier. La légende compte ici autant que la vérité. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, l'église de Hal fut élevée au rang de collégiale. Cinq siècles plus tard, le 15 octobre 1946, le pape Pie XII déclara à l'église Saint-Martin de Hal le titre honorifique de basilique mineure (2).

### LES RESTAURATIONS DE L'EDIFICE

Le monument religieux souffrit des ravages du temps et des outrages des hommes. Le passé avait laissé d'énormes objets sans qualité, insupportables dans ce haut lieu d'art. Les restaurateurs des années 1875 (les architectes Decurte, van Assche, van Ysendyck père et fils; le sculpteur van Uytvanck) eurent fort à faire pour redonner à l'église sa majesté primitive et sa splendeur première. Ils enlevèrent les boiseries qui avaient parasité les murs; ils nettoyèrent ceux-ci, enlaidis par des couches successives de badigeons, et firent apparaître l'incomparable noblesse de la pierre.

### UNE SUCCESSION CHRONOLOGIQUE PRECISE DIFFICILE A ETABLIR

Nous empruntons l'exposé des campagnes de construction de l'église Notre-Dame, à la brochure documentaire rédigée par Remy Janssens :

- 1) la **vieille tour**, à un étage, sans tourelles, dont subsistent les murs intérieurs dans la tour actuelle;
- 2) **nef et bas-côtés**, du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle;
- 3) **chapelle de la Vierge**, vers 1385;
- 4) **le chœur**, avec arc de triomphe, 1399-1409;
- 5) **surélévation de la nef centrale**, avec fenêtres supérieures à ogive obtuse et triforium, première moitié du XV<sup>e</sup> siècle;
- 6) **baptistère** ou chapelle des fonts, en forme octogonale, avec boule ayant 6 mètres de diamètre, la plus ancienne connue, vers 1450;
- 7) **la tour actuelle et ses tourelles d'angle**, vers 1450. La lanterne, en style baroque, remplace la pyramide à aiguille primitive;
- 8) **la chapelle de Trazegnies**, vers 1467.

### LA BASILIQUE, REGARDEE DE L'EXTERIEUR

**Arcade du portail latéral, côté nord :**

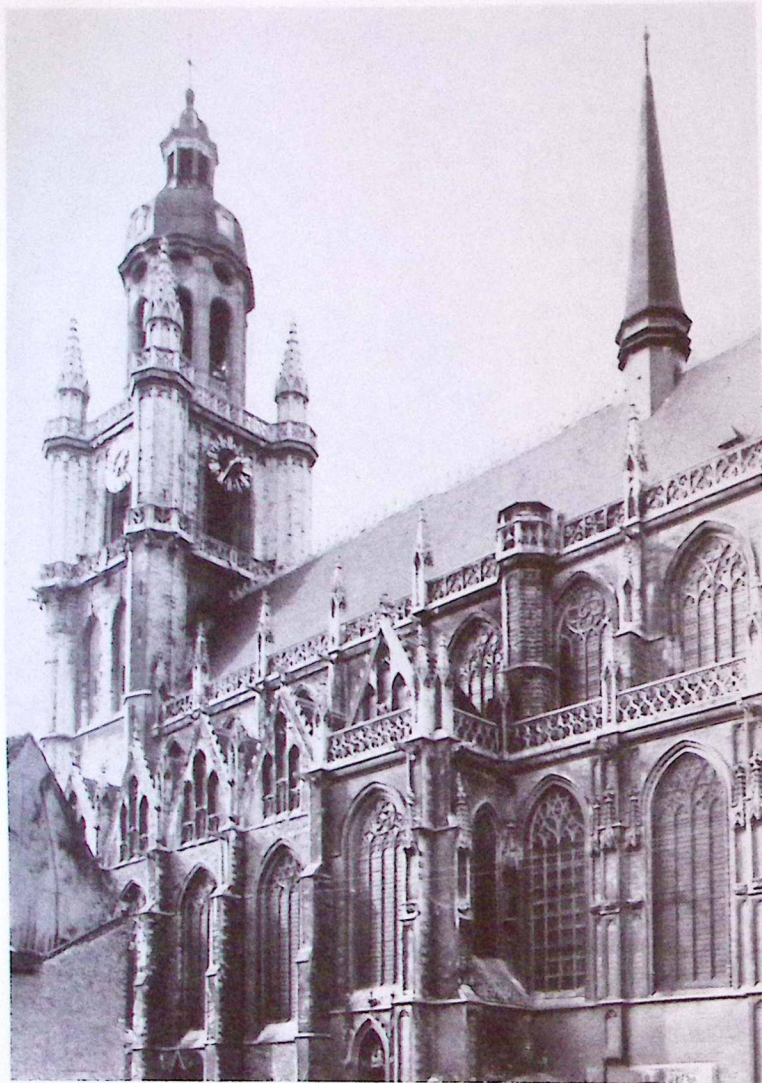


Hal : la Basilique Notre-Dame et la Grand-Place. Lithographie de Joseph Hoolans (1863).

la jolie statue de la Vierge, de type nettement brabançon, au sourire maternel limpide et heureux (XV<sup>e</sup> siècle); la **chapelle de Trazegnies**, avec l'élégante tourelle de coin (cul-de-lampe de la chapelle : « Isaac bénissant Jacob »); la **sacristie** du XVII<sup>e</sup> siècle et la **chapelle de la Vierge**; le **calvaire**, en pierre blanche (O. Sinia, 1931); le **petit portail sud**, sous l'arcade un groupe de statues représentant le couronnement de la Vierge (traces de polychromie); un **Ecce Homo** (1927). Les dernières mai-

sonnettes de cet endroit disparurent en 1893.

Le **grand portail sud** — ou **portail nuptial** — mérite toute l'attention des amateurs d'art. L'adorable **Madone à l'enfant**, 1400, au hanchement accentué, est d'une facture exceptionnelle. Elle se rapproche de la célèbre Vierge Dorée d'Amiens (XIII<sup>e</sup> siècle) et certains la comparent à la Vierge de Champmol, de Claus Sluter. Les deux anges musiciens sont d'une date postérieure.



La Basilique Notre-Dame de Hal est un des sanctuaires les plus représentatifs du style ogival en Brabant.

Les trois mages sont du type brabançon (XIV<sup>e</sup> siècle) : ils portent des traces de polychromie.

Le Christ-Roi (sculpteur Holemans) est nouveau (1927).

#### L'INTERIEUR DE LA BASILIQUE

Nous ne mentionnerons que les statues ainsi que les objets les plus remarquables et le plus souvent cités.

Les confessionnaux du XVII<sup>e</sup> siècle sont en style Louis XIV.

Le chœur est merveilleux et réserve notre attention. Il est éclairé par treize vitraux. Dans leurs niches du déambulatoire du chœur, les douze statues d'apôtres de Hal, sculptures rayonnantes d'énergie, illustrent à merveille la statuaire de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de l'école slutérienne. On a rapproché ces

apôtres des fameux Prophètes de Dijon. Mais des commentaires appuyés prolongeraient inopportunistement cet article. Andrée Louis a écrit au sujet de ces statues-piliers qu'elles « forment un ensemble magistral. L'accent est surtout dans les physionomies, rendues avec une rare intensité d'expression. Figures hautaines ou amères, tendues ou contractées, chacune a ses traits distinctifs comme chaque personnage a son attitude propre, son caractère individuel. Seules, les boucles élégantes qui encadrent les têtes corrigent l'âpreté de certains visages. Tous sont traités dans une note réaliste, tous respirent, non la douceur évangélique, mais une sorte de rudesse plébéienne et la force combative que donne la foi. »

Le maître-autel, de style gothique moderne (1910), est en pierre grise; son retable en laiton (Lemaire et Bisschop); les médaillons du bas retable et, sur le trône d'exposition, les plaques dans les arcs supportant la table d'autel, en argent repoussé, reproduisent des motifs de l'Eucharistie.

C'est vers 1546, à l'époque où l'on voulut faciliter l'accès au tabernacle de Jean Mone — jusqu'en 1910 au maître-autel — que l'on construisit la tribune arrière et que l'on réalisa un passage autour du chœur, à travers les chapelles.

Les vitraux du chœur datent de 1406 et 1460.

La Vierge noire miraculeuse est en bois. Assise, donnant le sein à l'Enfant, elle est le « siège de la Sagesse », *sedes sapientiae*. Elle est somptueusement vêtue et couronnée en argent doré (XV<sup>e</sup> siècle). La patine noire proviendrait de l'oxydation d'une argente primitive.

Le lutrin du chœur, en forme d'aigle déployant ses ailes, est en laiton massif et date du XV<sup>e</sup> siècle. Les grands candélabres, de part et d'autre, sont du XVII<sup>e</sup> siècle.

La croix triomphale, sous l'arc du chœur, est en bois sculpté, polychrome et artistement décoré : « la physionomie du Christ exprime la douleur, mais en même temps une paix sereine, malgré les muscles crispés de ce corps si finement sculpté et physiologique-

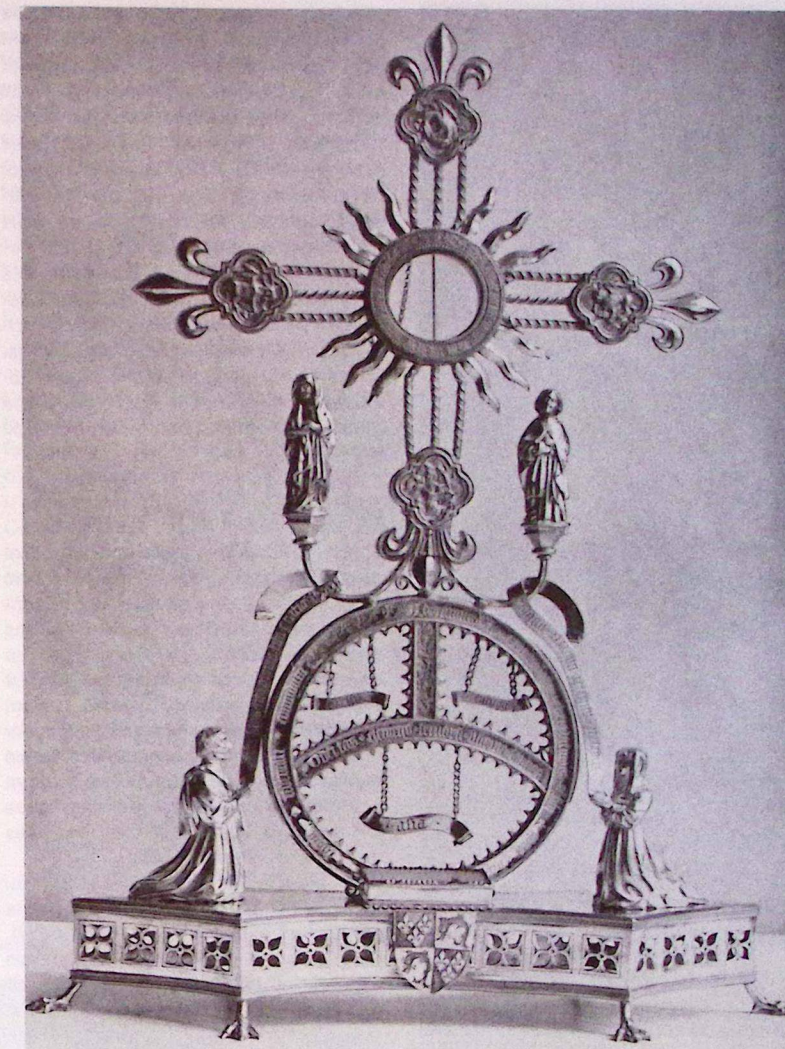
ment parfait. Les extrémités des quatre bras de la croix forment un feuillage opulent, encadrant un médaillon à double face; le côté antérieur reproduit les quatre évangélistes, le côté postérieur les Quatre Pères de l'Eglise » (R. Janssens).

Nous ne pouvons, dans ces brèves notes, nous attarder à la Chapelle de la Vierge qui, d'ailleurs, a perdu de son attrait auprès des foules depuis le transfert, en 1866, de la Madone. De même, nous ne décrirons pas les neuf chapelles absidiales.

Nous examinerons cependant en détail le tabernacle mural dans la troisième chapelle du déambulatoire. Ce tabernacle est une armoire en pierre, entaillée dans la maçonnerie, dont les deux faces donnent sur une chapelle. Chaque face est divisée en quatre panneaux dont les deux inférieurs sont mobiles; portes en cuivre ajouré dont l'une d'elles porte gravée la date de l'achèvement de l'œuvre (1409). Les deux panneaux fixes supérieurs, en pierre, sont ornés de hauts-reliefs figurant, de gauche à droite, le « Lavement des Pieds » et la « Dernière Cène », ainsi que l'« Entrée à Jérusalem » et l'« Agonie au Jardin des Oliviers ». Les reliefs, d'une belle qualité, sont encadrés d'une arcade trilobée à fleurons et à crochets découpés.

Une niche abritant une statuette d'enfant étendu et portant l'inscription latine *Hic jacet Joachimus galliae delphinus Ludovici XI filius obeit A D I M CCCCIX* trouble les visiteurs non avertis, qui pensent avoir affaire à une représentation de l'Enfant Jésus. En réalité il s'agit du monument funéraire de Joachim, fils du dauphin de France — futur Louis XI — réfugié au château de Genappe (aujourd'hui disparu) où il séjourna de 1456 à 1461. Joachim, fils du dauphin et de son épouse Charlotte de Savoie, né le 15 juillet 1459, mourut quatre mois après sa naissance et fut inhumé ici.

Les fonts baptismaux gothiques, de G. Lefèvre de Tournai (1446) — comme l'indique clairement une inscription gravée sur le socle — est à base octogonale soutenue par huit lions couchés. Les scènes reproduites dans le cuivre sont intéressantes. Le couvercle est à



Le splendide ostensor-reliquaire, en argent partiellement doré, travail bruxellois de ± 1460, don de Louis XI, à l'époque où le monarque n'était encore que dauphin de France et résidait au château de Genappe.

trois étages et figure trois cavaliers (les saints Martin, Georges et Hubert), et le « Baptême du Christ ». Le levier en fer forgé est de la même époque. Les pentures de la porte sud (XV<sup>e</sup> siècle). Fer forgé appliqué sur bois. Rinceaux de feuilles de vigne et de grappes stylisées, chaque tête de clou a la forme d'un visage humain. Une des chapelles latérales de la basi-

lique, la Chapelle de Trazegnies, abrite un superbe retable sculpté dans l'albâtre, par Jean Mone (1533). C'est la seule œuvre signée de cet artiste, sculpteur de Charles Quint. Les médaillons en haut-relief représentent les sept sacrements. Niche avec figure équestre de saint Martin. Aux angles les quatre docteurs de l'Eglise d'Occident. Au sommet, tabernacle avec putti et sur-



Saint André, l'une des douze remarquables statues d'apôtres ornant le chœur de la Basilique Notre-Dame. Cette sculpture, comme les onze autres, date de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et se rattache à l'école slutérienne; ...

que présentent les écoinçons sculptés du chœur de l'église. Ecoinçon vient de « coin ». En construction, il s'agit d'une surface triangulaire entre deux arcs tangents. Divisée en deux — ou réduite de moitié dans les angles des murs — on dit demi-écoinçon. A Hal, on y voit des scènes bibliques, profanes, morales, anecdotiques ou des personnages tantôt sacrés, tantôt populaires, d'une extrême présence; des êtres fantastiques, des scènes de chasse, des motifs décoratifs à thèmes animaliers ou floraux et des mascarons. Andrée Louis a publié une étude détaillée des écoinçons sculptés, d'une grande perfection, de la basilique de Hal (4).

#### UNE TRÈS BELLE CRYPTÉ

Elle a retrouvé sa fraîcheur primitive après les travaux de restauration de 1913 et constitue depuis un des principaux attraits d'une église qui en offre beaucoup.

La crypte gothique (datant de 1398 à 1402), semi-circulaire, sous le chœur, montre de vigoureuses voûtes, rayonnant autour d'un gros pilier central en pierre bleue. La colonne trapue est entourée de huit petites têtes stylisées formant son chapiteau. Les sept clés de voûte sont historiées.

Une souche de chêne, insérée au XIV<sup>e</sup> siècle dans le pavement de la crypte, est exposée sous la vitrine VI. Cette souche, mise au jour sous un amas de matériel lors de la remise en état de la crypte, témoigne, selon toute vraisemblance, d'une dévotion mariale antérieure à l'accueil de la statue miraculeuse en 1267.

#### DES ŒUVRES D'UNE RARE BEAUTE SONT EXPOSEES DANS LA CRYPTÉ

Huit vitrines abritent de précieux dons offerts à Notre-Dame de Hal. Pèlerins et touristes ne peuvent manquer d'admirer ce fabuleux trésor. Parmi les pièces les plus remarquables on retiendra l'ostensoir - reliquaire de Louis XI (1460), l'ostensoir de Henri VIII d'Angleterre (1513), le calice de Mainz (1624), le grand ciboire (XVII<sup>e</sup> siècle), le plateau avec burettes (1626), le calice de Pie IX (1866), le ciboire de Léon



... toutes ces statues, à l'image de cette figuration de saint Paul (notre photo), expriment une certaine rudesse plébéienne spiritualisée par la foi.

XIII (1889), le calice de la reine Marie-Henriette de Belgique.

L'ostensoir - reliquaire de Louis XI est la plus ancienne pièce bruxelloise connue en tant qu'orfèvrerie. Elle est en argent, partiellement doré. Elle se compose d'un socle orné du blason du donateur (écartelé de France et du Dauphiné), d'un nimbe circulaire représentant le monde, et d'une croix

qui contient le soleil mystique se levant au-dessus du monde. La partie supérieure du socle porte, en latin, l'inscription : « Le soleil luit dans un rayon pur, éclatant de joie pascale, alors que les apôtres revoient le Christ de leurs yeux de chair »; au verso, « Le souvenir du monde se lèvera comme le soleil ».

Sur la face antérieure du limbe circulaire : « Nous vous adorons Christ, et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre Sainte Croix ». Sur l'arc horizontal : « O divinité clémente, agréez les louanges de vos serviteurs ».

De part et d'autre du limbe : les statuettes du donateur Louis XI et de son épouse Charlotte de Savoie, agenouillés, les mains jointes. Ce sont probablement des portraits très réalistes.

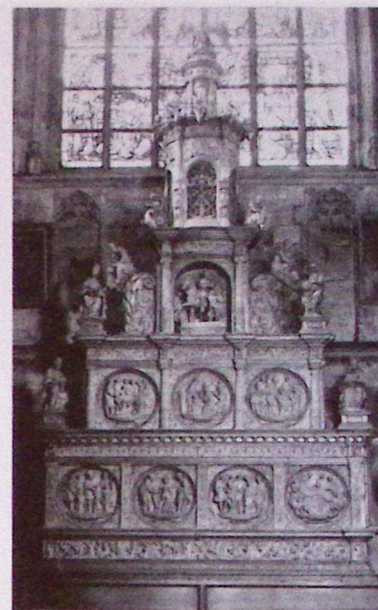
A gauche et à droite de la croix, les statuettes de Marie et de saint Jean. Sous l'écusson aux armes du dauphin, le poinçon de l'orfèvre — une faucille — et celui de Bruxelles, un lion de Brabant dressé. Le poinçon, apposé par les chefs du métier, est un lion car les orfèvres de Bruxelles bénéficiaient d'un privilège octroyé par le duc de Brabant. Les orfèvres bruxellois utilisaient

le nom de maîtres (« jurés », mot imposé à partir de 1422, conséquence de la démocratisation; poinçon apposé par l'orfèvre lui-même). Les ouvrages d'orfèvrerie étaient sévèrement contrôlés par deux doyens sortant de charge et par deux merciers choisis par le Magistrat sur une liste double de candidats présentés par ce dernier métier. L'orfèvre convaincu d'avoir vendu des bijoux faux, était attaché à un pilier, sur la Grand-Place, par un anneau qui lui traversait l'oreille. Il y restait exposé jusqu'au moment où il parvenait à s'en arracher lui-même.

Les orfèvres étaient assermentés. Ils jouissaient du privilège exclusif de confectionner et de vendre toute espèce d'ouvrage d'or et d'argent.

L'ostensoir de Henri VIII d'Angleterre. Ce roi débarqua à Calais et vainquit le roi de France Louis XII (1513). Son passage par Hal paraît probable. L'ostensoir est en argent et est l'œuvre d'orfèvres bruxellois. Transformé au cours des siècles, il a été complètement restauré en 1910. La pièce affecte la forme d'une tour gothique reposant sur trois larges contreforts.

Le calice, plateau et burettes, en vermeil, date du premier quart du XVII<sup>e</sup>



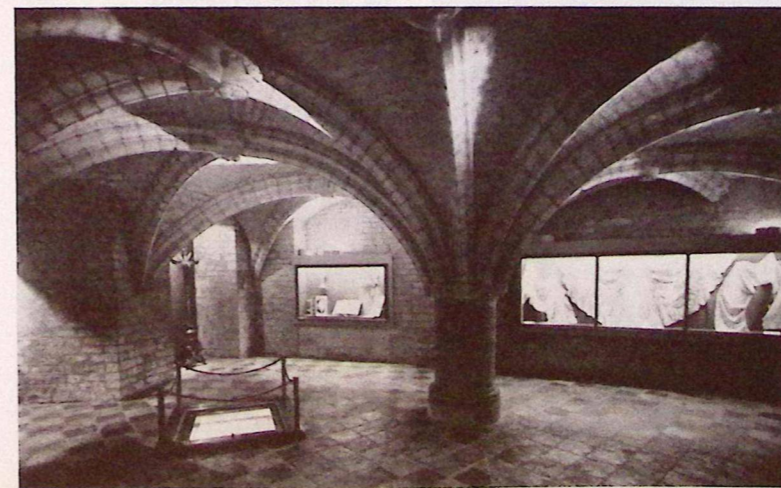
Basilique Notre-Dame de Hal : dans la Chapelle de Trazegnies on peut admirer le fameux retable en albâtre (1533), œuvre du talentueux Jean Mone, sculpteur attaché à la Cour de Charles Quint.

siècle et est également un beau travail bruxellois. Don de Jean Schwicard, électeur-archevêque de Mayence, qui en fit don à Notre-Dame de Hal vers 1624-1627, l'ensemble en argent doré est richement orné.

De l'école bruxelloise également, le grand ciboire, en argent doré, avec couvercle monumental, œuvre très travaillée et dont le pied inférieur de la coupe porte les instruments de la Passion, avec le suaire de Véronique. Le couvercle est sommé d'une couronne tenue par trois anges.

Le calice de Mainz, orné et en argent doré, est aussi un don du prince électeur de Mainz, Johannes Schwicard. Il ne nous est évidemment pas possible d'énumérer et de commenter toutes les merveilles de l'art, exposées dans les vitrines de la crypte de la basilique. Signalons cependant, dans la vitrine VII, la présence du Livre d'or de la Confrérie Notre-Dame de Hal. La reliure, en veau sur bois, porte sur le plat de la couverture la date de 1344. Le manuscrit est de 1428. On y lit : les pri-

La crypte gothique avec ses voûtes vigoureuses, rayonnant autour d'une colonne centrale, puissante et trapue, abrite le fabuleux trésor de la basilique.





Portail nord de la basilique : ravissante Madone gothique, de type spécifiquement brabançon (XV<sup>e</sup> siècle).

vilèges de l'église de Hal, le récit de quelques miracles, les prières et psaumes pour les Confréries et le nom des membres de la Confrérie Notre-Dame de Hal; en tête, les noms de l'empereur Louis IV de Bavière et du roi Edouard III d'Angleterre (5).

#### UN MUSÉE DES CLOCHES, UNIQUE EN BELGIQUE

Le carillon de l'église de Notre-Dame de Hal a été restauré en 1973. Comme plusieurs cloches anciennes durent être remplacées par des nouvelles, celles hors d'usage ont été réunies

avec divers autres objets historiques. Le musée des cloches est installé au premier étage de la tour, celle-ci en comportant cinq. L'accès primitif subsiste : c'est la niche où sont conservés les trente-deux boulets ramassés par les Hallois, assiégés en 1580.

Chacune des cloches exposées est accompagnée d'une notice explicative. Toutes ces cloches portent un nom, parfois une inscription, et sont décorées. **Salvador-Gabriel** (750 kg), vers 1528; **Anna** (375 kg), 1505, ornée de l'aigle impérial (Malines); **Henricus** (120 kg), de 1505 également, de Waghevens, décorée d'un médaillon de saint Henri, empereur d'Allemagne, et de Henri de Witthem, le donateur. Un emblème rappelle que ce seigneur fut seigneur de Beersel et chevalier de la Toison d'Or; **Pieter** (142 kg), 1554, coulée par Maître Pieter Van den Ghelyn; **Jhesus**, 1552, avec la mention « Jésus est mon nom ».

Le carillon comporte actuellement 54 cloches, d'un poids global de treize tonnes. Le **gros bourdon**, de 1661, refondu en 1849, pèse 3.500 kg; la **grande Marie**, 1482, 2.000 kg; la **petite Marie**, 1390, 1.200 kg; l'**Amiral**, 1563, 1.000 kg.

#### L'ACCÈS A LA TOUR

Premier balcon, à cinquante mètres du sol, accessible par 220 marches. On y jouit d'une vue étendue, notamment, par temps clair, sur les monuments les plus élevés de Bruxelles.

#### UN JOUR DE PELERINAGE A NOTRE-DAME DE HAL, OBSERVE PAR CAMILLE LEMONNIER

«... On n'imagine pas de spectacle plus tragique : toutes les désolations sont réunies, à certains jours, dans ce vaisseau de pierre qui met en présence les deux grands suppliciés éternels, se tendant mutuellement les bras sans parvenir à s'étreindre; et le Christ, du haut de la croix, semble pleurer sur son frère mortel les mêmes larmes de sang qui mouillèrent ses paupières au moment des affres suprêmes. Une géhenne terrestre roule à travers les colonnes ses noirs supplices; les visages sont terrifiants comme le seraient ceux des morts vivants; c'est une pathologie de tous les maux qui assaillent le corps humain, de toutes les plaies qui le

trouent et le déchiquettent, de toutes les difformités qui le rendent caricatural et macabre... L'un après l'autre, l'éclaté, le bancroche, l'ophtalmique, le paralytique vont poser une bougie sur le porte-cierges, branché comme un arbre, qu'on aperçoit, ardent de centaines de flammes, derrière le grillage d'un réduit transformé en brasier et où les cires coulent de longues larmes blanches par-dessus le résidu figé des vieilles offrandes... Cependant, les pèlerins se sont petit à petit espacés sous les porches, bousculés à la sortie par des flots nouveaux qui entrent à leur tour et réitérent les prosternations à chacune des bienheureuses images. Sans interruption, dès l'aube à midi, les offices se succèdent; à peine la célébration d'une messe est-elle terminée que la porte de la sacristie se rouvre et livre passages aux lévites chargés du service suivant. Mais les fidèles n'incèdent pas tout de suite : généralement la promenade des autels est précédée d'un certain nombre d'arrêts à l'extérieur du temple, devant les portails et les calvaires... Une multitude de croyants prosternés aux grands jours de pèlerinage général, tête nue et quelquefois pieds déchaux, tous courbés, affaissés sur les genoux, l'échine cassée, dans une promiscuité de sarraux bleus et de châles multicolores, s'enfoncent à travers la perspective par longues files immobiles et gémissantes, comme les contreforts de chair et d'os prolongeant à ras du pavé l'armature gigantesque de l'édifice.» (6). Les jours de pèlerinage, Hal, ville commerçante, garnie de boutiques, s'emplit d'une foule pittoresque et colorée : « l'après-midi, l'atmosphère s'échauffait et le peuple faisait alors grande liesse et frairie, à grand renfort de rasades de la capiteuse et renommée bière locale : la **Duvelsbier** » (Lucien Crick).

Aujourd'hui encore, Hal, centre d'art et haut lieu de la chrétienté et du tourisme, mérite une visite approfondie (7).

#### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- (1) Consulter les travaux de Piot, Everaert et Bouchery, Mathieu, Van den Weghe, Possoz, Louis (Andrée), Janssens...
- (2) Janssens (Remy), *La Basilique Notre-Dame de Hal*, Guide pour pèlerins et touristes, Hélio-Offset, Anderlecht, 1947. Louis (Andrée), *L'église Notre-Dame de Hal* (Saint-Martin), Ars belgica VI, Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, 1936.
- (3) Schroeder (Pierre), *Le dauphin de France futur Louis XI, à Genappe, Hal, Grammont et à Bonne-Espérance*, in revue « Brabant », 2 - 1960. Delmelle (Joseph), *Joachim, prince de France, et le futur Louis XI*, in revue « Brabant », 1 - 1975.
- (4) Louis (Andrée), *Les écoinçons sculptés du chœur de Hal*, Revue d'art et d'archéologie, fasc. 1 et 2, 1936.
- (5) De Roeck (Remy), *La crypte gothique de la*

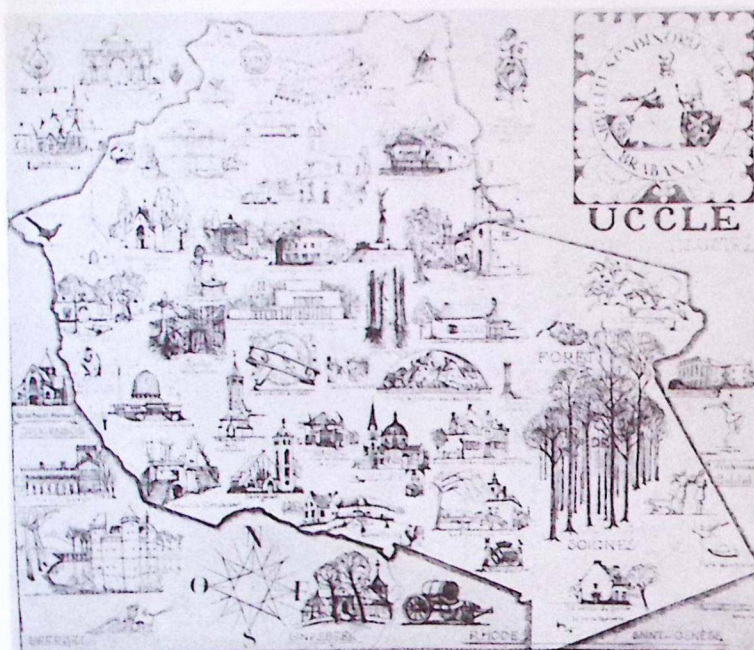


Scène de pèlerinage à Hal du temps de Camille Lemonnier (d'après une gravure de Xavier Mellery).

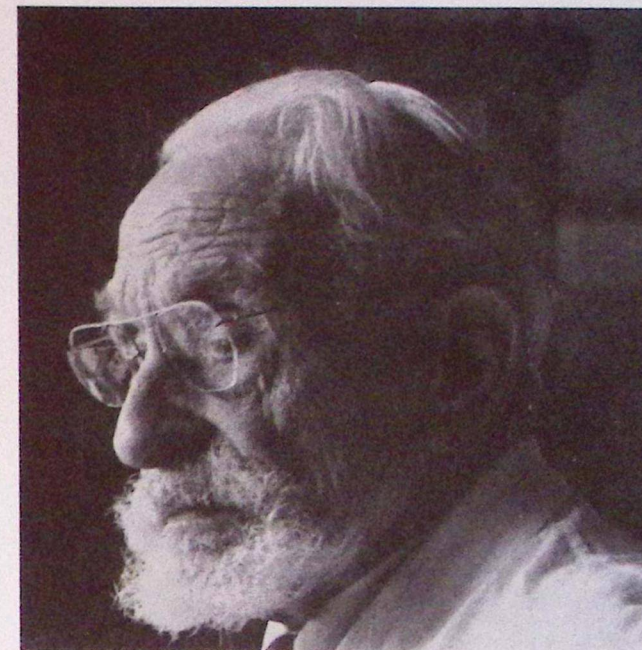
- (6) Lemonnier (Camille), *La Belgique*, Bruxelles, Castaigne, 1903, pp. 93 à 97.
- (7) Boyen (Yves), *Une visite à Hal : centre d'art et haut lieu de la chrétienté et du tourisme*, in revue « Brabant », 11 - 1965.

basilique de Notre-Dame de Hal et son imposant trésor, in revue « Brabant », 11 - 1959.

Commemoration : Le 7<sup>e</sup> centenaire de la Vierge miraculeuse de Hal, revue « Brabant », 2 - 1967 (programme des festivités).



# HENRI QUITTELIER



par Jacqueline BERGHMANS

ON n'en croit pas ses yeux. Ce petit homme alerte et vif, au regard aigu, au verbe pittoresque et abondant, mêlant les souvenirs du passé et les projets d'avenir dans un même enthousiasme, ce personnage dynamique qui va, qui vient, qui montre, qui explique, c'est donc celui dont le Dictionnaire biographique des Sciences, des Lettres et des Arts de Belgique d'Eugène De Seyn, disait déjà, dans son édition de 1936 :

« QUITTELIER (Henri), peintre, dessinateur et graveur à l'eau-forte, est né en 1884. Lauréat de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles (professeurs Fabry, Verheyden, Richir et Delville) - Professeur à l'École des Arts Décoratifs de Nivelles - Participe à de nombreuses expositions collectives -

» Aborde tous les genres : figures et portraits, sites et paysages, marines et intérieurs. »

L'aube de sa 92<sup>e</sup> année n'impressionne guère Henri Quittelier. Du moins, pas comme elle nous impressionne, nous. Son âge, nous dit-il avec cette malice qui le caractérise, il le doit « plus à une bonne constitution qu'à une bonne conduite » ! Sa boutade lancée, il précise aussitôt fièrement qu'il porte le titre de « doyen des aquafortistes belges », ainsi que celui, qui lui tient particulièrement à cœur, de « chantre d'Uccle ». Uccle, son univers. Uccle qu'il habite depuis 72 ans. Uccle à qui il a consacré plus de 80 sujets. Président d'honneur et co-fondateur d'Uccle Centre d'Art, du Centre Culturel et Artistique d'Uccle, Henri Quittelier est

également vice-président du Centre Culturel de la Ferme Rose. Uccle, donc, ses amours.

Il a découvert sa maison retirée du Crabbegat, en 1898, au cours d'une promenade à vélo (acheté 30 F en salle de vente...) et n'a jamais quitté ce coin privilégié d'où le pittoresque et la poésie qui l'avaient séduit alors n'ont miraculeusement pas disparu. Si l'authentique campagne de ses vingt ans s'est transformée en commune urbaine, son fief à lui est resté intact : parmi les arbres et les oiseaux, il vit — luxe suprême — dans le silence.

Pour cet amoureux de la nature, « les choses qui sont faites avec le cœur sont les seules choses durables » ; c'est donc avec le cœur qu'il a « chanté » les paysages, les auberges, les

fermes, les chapelles, les moulins, les châteaux de sa chère commune. Sans doute pense-t-il avec Charles Morgan que « l'art est un message de réalité qui ne peut être exprimé en d'autres termes ». Ce qui est certain, c'est que Henri Quittelier voue à l'art figuratif un culte dont aucune concession à aucune mode ne l'a jamais fait dévier. « Les jeunes, dit-il, pensent que la photographie a coupé les ailes à l'art figuratif. En réalité, à la différence du photographe, il appartient à l'artiste d'éliminer ce qui manque d'intérêt, de souligner l'essentiel. » Et il ajoute : « Ce qu'il faut, c'est trouver de nouveaux sujets d'expression et non de nouveaux moyens d'expression. »

L'art de cet homme honnête et scrupuleux nous touche par sa spontanéité

et sa sincérité, directement perceptible à notre regard et proche de notre sensibilité attentive. On ne peut pas ne pas s'émouvoir devant l'œuvre comme devant le personnage, devant la somme de « vécu » que l'un et l'autre représentent. Ce respect, que n'engendre pas forcément le grand âge, Henri Quittelier l'impose par sa maîtrise, sa vigueur, sa lucidité évidentes, tant dans chacun des actes de sa vie quotidienne que dans chacune des œuvres qui naît encore aujourd'hui de ses mains. Car s'il peut, dès à présent, s'enorgueillir d'un bilan peu banal, il accorde le meilleur de ses pensées et de son talent à des projets précis : une exposition itinérante organisée par la Province de Brabant (Louvain - Wavre - Hal) jusqu'en janvier 1976; une rétro-

spective personnelle, à l'invitation du Centre Culturel d'Auderghem en mai 1976.

Ce qui ne doit pas nous empêcher, de notre côté, de rendre hommage à toute une vie passée au service de l'art et de la collectivité artistique, en publiant la liste exhaustive des expositions personnelles ou collectives auxquelles Henri Quittelier a participé.

Au Vieux Cornet, 1913 - Les peintres et sculpteurs de la figure, 1914 - Société Royale des Aquafortistes, 1914 - Cercle d'art « Exil », 1914 - Les Collectionneurs et Dessinateurs d'Ex-libris, 1919 - Cercle d'Art « La Ruche », 1921 - Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, 1919 - Salon de printemps, 1919 - L'Essor de Huy, 1921 - Cercle d'Art de Saint-Gilles, 1921 - Les Anciens



Chapelle à Uccle-Stalle, 1927

Combattants de Bruxelles, 1922 - Les Figuristes, 1920 - Cercle artistique de Gand - Antwerpsche Kunstenaars Oud Strijders (A.C.O.S.), 1923 - La Gravure Originale Belge, 1920 - Uccle Centre d'Art, depuis 1922 - Le Cercle Ombres et Lumières, 1923 - L'Eveil de Nivelles, 1924 - Les Artistes par les Artistes, 1924 - Premier Salon des artistes professionnels, 1959 - Musée Charlier, Les artistes de Saint-Josse-ten-Noode, 1960 - Salon d'art religieux, Galerie L. Oor, Anvers, 1924 - Les Xylographes, 1925 - Salle d'Egmont, petit Sablon, Exposition Noir et Blanc, 1933 - Le Cercle Emile Bouillot d'Ixelles - Cercle d'art d'Auderghem, 1956 et suivantes - Conseil Européen « Art et Esthétique », 1962 - Exposition à l'U.F.A.C., 1963 - Centre Culturel des Amitiés Belgo-Soviétiques, Résidence Empain, 1964 - Les Arts en Europe, 1964 et suivantes - Sous les auspices de la commune d'Uccle, hommage à 4 artistes octogénaires, 1964 - Les peintres de l'Ecole de Tervuren, 1965 - Cercle artistique de Schaerbeek, 1965 - Œuvres de lauréats, 1967 - Musée de Lexhy - Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle, Ecole communale de Linkebeek, 1969 - Galerie Baron Steens, Visages de Bruxelles, 1970 - Un demi-siècle d'art en Brabant wallon, Nivelles, 1970 - Palais des Congrès, sous les auspices de la Province de Brabant, seize expositions, de 1953 à 1974 - Salons du Gouvernement provincial du Brabant, sept expositions, 1952 et suivantes - Exposition du Troisième Age, An-Hyp, 1973 - Cercle d'ar-

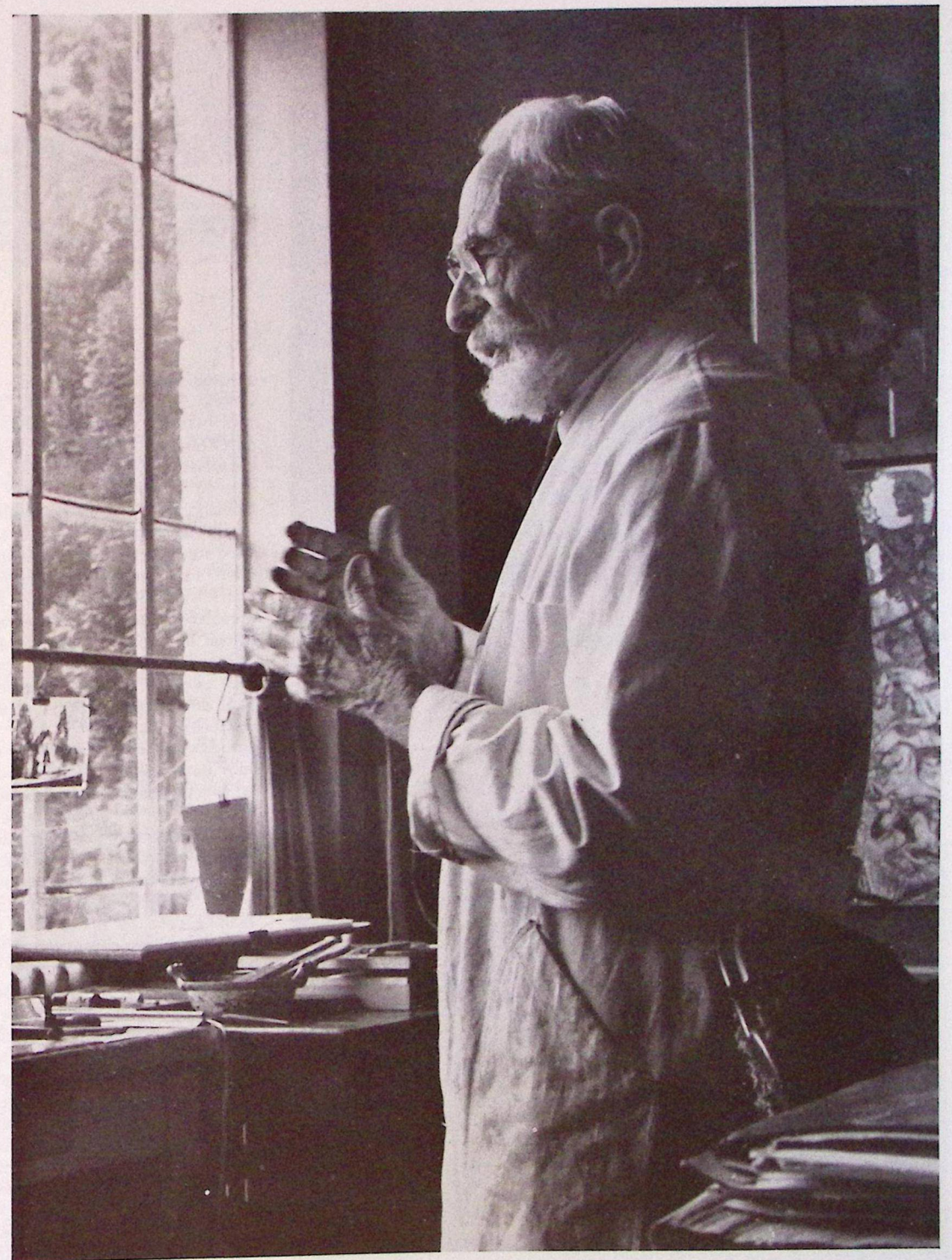
Ci-contre :

En haut : Cette vision idyllique qui parle des neiges de notre enfance, de la chaleur feutrée des intérieurs rustiques, du silence immobile des dimanches d'hiver, Henri Quittelier l'évoque magistralement, par sa chaleureuse sensibilité autant que par son grand talent.

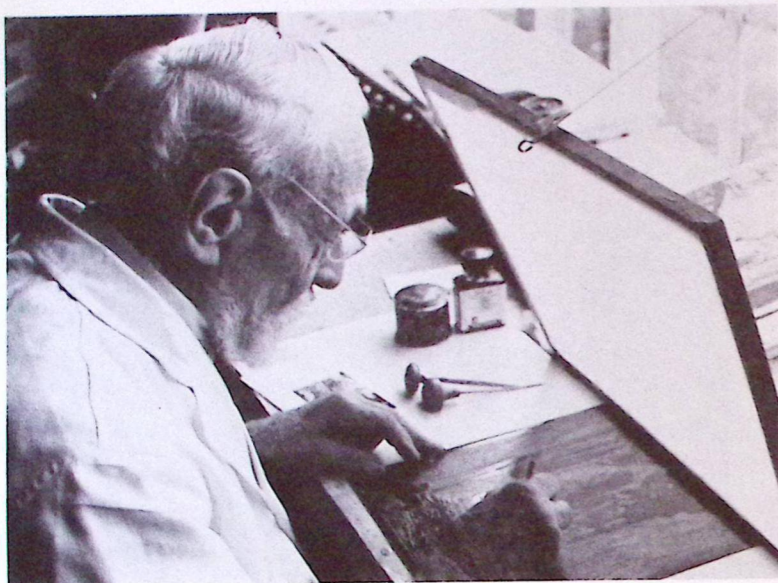
En bas : La chapelle d'Uccle-Stalle, telle que l'a dessinée Henri Quittelier en 1927, fera rêver plus d'un automobiliste qui, emporté par le tourbillon et les embûches de la circulation, la contourne aujourd'hui à toute allure, sans l'avoir peut-être jamais regardée.

Page de droite :

Henri Quittelier dans son atelier, face à la nature généreuse qui le protège depuis si longtemps.







Ci-contre :

En haut : Henri Quittelier, penché sur la plaque de cuivre qu'il grave minutieusement pour lui donner une âme. Il occupe cette même place, depuis plus de soixante-dix ans...

En bas : La gravure de l'église Saint-Sébastien, toujours entourée de son ancien cimetière, pourrait encore illustrer le Linkebeek d'aujourd'hui, heureusement — et pour combien de temps encore ? — préservé d'une excessive urbanisation.

chéologie d'Uccle : Saint-Job, 1973 - Galerie Edmond Deglumes, 1973 et 1974 - Galerie Marc, juin 1974 - Musée de l'Armée, octobre 1974 - Exposition organisée par le Service des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, Théâtre Flamand, avril-mai 1974 - Institut provincial des Arts et Métiers de Nivelles, 1974. Au total, plus de 250 expositions, dont 14 personnelles, 4 organisées par le Ministère des Sciences et Arts, 10 organisées par le Gouvernement provincial du Brabant, 3 par le Ministère de l'Instruction publique, 28 expositions d'art belge à l'étranger, sous le patronage du Gouvernement belge, 6 salons triennaux officiels...

Des œuvres de Henri Quittelier se trouvent au Cabinet des Estampes et à la Chalcographie de la Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>, au Musée de Reims, au Gouvernement français, au Gouvernement provincial du Brabant, à la commune d'Uccle, à la Ville de Nivelles, à la commune de Molenbeek-St-Jean, à celle de Schaerbeek et dans de nombreuses collections privées. A signaler aussi, une peinture murale (7 m x 8 m) et un Chemin de Croix à l'église des Conceptionnistes de Nivelles ainsi que plusieurs vitraux à la Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles. Sait-on que les 220 portraits des « Grandes figures de la Belgique Indépendante, 1830-1930 » (paru aux éditions Bieleveld) ont été exécutés par Henri Quittelier, qui est également l'illustrateur de nombreux articles parus dans « Le Folklore Brabançon » et notre revue « Brabant », sur des textes de Henri Crockaert, ainsi que l'auteur de



Ci-contre :

En haut : Les petites maisons frileusement accrochées à l'église Notre-Dame du Sablon, les silhouettes fantomatiques de « bons vieux trams », les piétons maîtres de leur sort... Voilà de quoi laisser vagabonder ses souvenirs !

En bas : « L'Heure H », enfin, est la composition qu'inspirent à Henri Quittelier le rythme trépidant et la frénésie inutile que nous impose la vie moderne, qu'interrompt cependant un destin inéluctable.

plusieurs illustrations pour le Bulletin de la Société d'archéologie d'Uccle ? Il nous semble intéressant de mentionner enfin les nombreux articles qui ont été consacrés à ce grand artiste qui nous apprend à aimer, en toute simplicité, mais avec quelle habileté, la poésie des pierres comme celle de l'arbre le plus humble : Le Pays Belge, juillet 1920 - Savoir et Beauté, septembre 1921 - Le Carillon d'Ostende, novembre 1921 - Art et Décoration, juin 1924 - La Vie Belge, novembre 1925 - Association Belge des Collectionneurs d'Ex-libris, janvier 1928 - Bulletin de la Royale Union Wallonne d'Uccle, mars 1949 - La Lanterne, 9 août et 31 août 1955 - Uccle socialiste, mai 1959 - L'Invalide Belge, 1<sup>er</sup> et 15 août 1957 - Le Cahier des Arts, mars 1959 - Bulletin de la Royale Union Wallonne d'Uccle, novembre 1959 - Bulletin Le Wolvendael, avril 1960 - Catalogue Galerie d'Art, rue des Six Jeunes Hommes, novembre 1960 - L'Avenir du Tournais, novembre 1965 - Le Cahier des Arts, mars 1959 - Bulletin de l'Académie Royale, Classe des Beaux-Arts, 1970 - Album du Syndicat d'Initiative de la Ville de Bruxelles, 1972 - Bulletin du Cercle d'histoire et d'archéologie, novembre 1968 - Bulletin publivire de Virton, juillet 1973 - Catalogue de l'exposition organisée par la Ville de Bruxelles au Théâtre Flamand, avril 1974 - Bulletin du Cercle d'Archéologie et de Folklore d'Uccle, septembre 1974 - Bulletin du Wolvendael, septembre 1974 - Revue Présences, août 1974 - La Dernière Heure, 2 août 1974 - Galerie Marc, 17 juillet 1974.



# Glabais reste à découvrir !

par Joseph DELMELLE

Glabais, riant village du Roman Pays de Brabant est resté fidèle à sa vocation agricole.



ON ne parle guère de certains villages du Brabant alors que d'autres bénéficient d'un intérêt quasi permanent. Il est vrai que d'aucunes, parmi ces localités qu'enveloppe le silence, ne possèdent que peu de monuments ou curiosités. Vivant paisiblement à l'écart des routes à grand trafic, elles semblent même envisager, avec quelque appréhension, d'être découvertes par les touristes.

Ainsi en est-il peut-être de Glabais, riant village du Roman Pays qui reste fidèle à sa vocation agricole tout en étant de bon accueil aux secondes résidences. Seuls, quelques-uns de ses édifices méritent l'attention. Il en est de la sorte de l'église qui a été partiellement reconstruite en 1760 (son chœur est plus ancien), de la maison de cure (servant à présent de foyer paroissial) rebâtie en 1758 et de plusieurs grosses fermes d'autrefois, parmi lesquelles celle de Toulifaut.

Il n'y a que relativement peu de choses à dire au sujet de ces bâtiments. En ce qui concerne l'église, qui est dédiée à saint Pierre et dont le petit clocher vêtu d'ardoises domine le paysage villageois, il y a lieu de signaler qu'elle garde, adossé extérieurement au bras droit du transept, un calvaire mutilé, sans valeur artistique, et quelques pierres tombales ainsi que des médaillons en chêne du XVIII<sup>e</sup> siècle et une tête sculptée du XVI<sup>e</sup>. Cette tête de saint Jean-Baptiste est d'un réalisme pathétique. De plus, l'église, qui occupe une sorte de plate-forme — où étaient jadis rassemblées les tombes —, s'annexe une grotte artificielle, dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Quant à l'ancienne maison curiale, elle a belle allure. Située en retrait, elle est précédée par un jardin et défendue par un mur percé d'une porte charretière. Une moderne Vierge à l'Enfant accueille le visiteur qui franchit cette dernière. Les fermes, enfin, sont de type brabançon, avec cour centrale.

Le village, qui règne sur près de 750 hectares, est resté fidèle au travail de la terre. Le relief est agréablement vallonné. Les champs succèdent aux champs. Toutefois, les fonds sont éclairés par d'assez nombreux étangs

et de sinueux ruisseaux. Parmi ces étangs, ceux de Saint-Antoine réunissent, sur leurs bords, les fervents de la pêche à la ligne. Par ailleurs, parmi les ruisseaux qui suivent leur pente, on trouve le Cala. Ce petit cours d'eau, qui prend naissance sur le territoire de Glabais, est un affluent de la Dyle qu'il rejoint du côté de Bousval.

Glabais, donc, est un village qui ne dispose pas d'un potentiel touristique de qualité exceptionnelle. Pourtant, ayant beaucoup de caractère, embelli par de nombreuses villas, montrant — sans orgueil — une campagne admirablement galbée, il a tout ce qu'il faut pour retenir les amateurs d'authenticité, de nature, de plein air. On ne s'étonnera pas, dès lors, d'apprendre qu'il a été « courtoisé » par plusieurs artistes et écrivains.

## DE FELICIEN ROPS A JULES VANPAEMEL...

Étymologiquement, Glabais voudrait dire « *le ruisseau clair* ». Très aimable est le site qui offre quantité de motifs à peindre.

Parmi les artistes ayant découvert la simple splendeur des lieux, il faut citer, en tout premier lieu, le Namurois Félicien Rops. Nous ignorons toutefois si celui-ci a jamais interprété, picturalement ou autrement (au moyen, par exemple, de la pointe sèche), le paysage local. Il n'était encore qu'un adolescent lorsqu'il séjourna dans le village, dans la ferme de sa tante Isabelle Maubille. « *Je n'ai jamais oublié, écrivait-il, sa charmante bonté et les tendresses que je sentais autour de moi... Je n'ai jamais aimé que les parents de ma mère qui composaient ma vraie famille. Braves gens, nobles et grands caractères dans leur simplicité, et dont les bonnes figures me restent dans l'esprit et dans le cœur...* ».

L'affection que Félicien Rops nourrissait pour Glabais allait être renforcée par le mariage d'un de ses amis, le peintre Franz Taelmans, avec la fille de sa cousine germaine, Mathilde Boucqueau, souvent rencontrée chez sa tante Isabelle. Taelmans, qui — après son mariage — devait délaiss

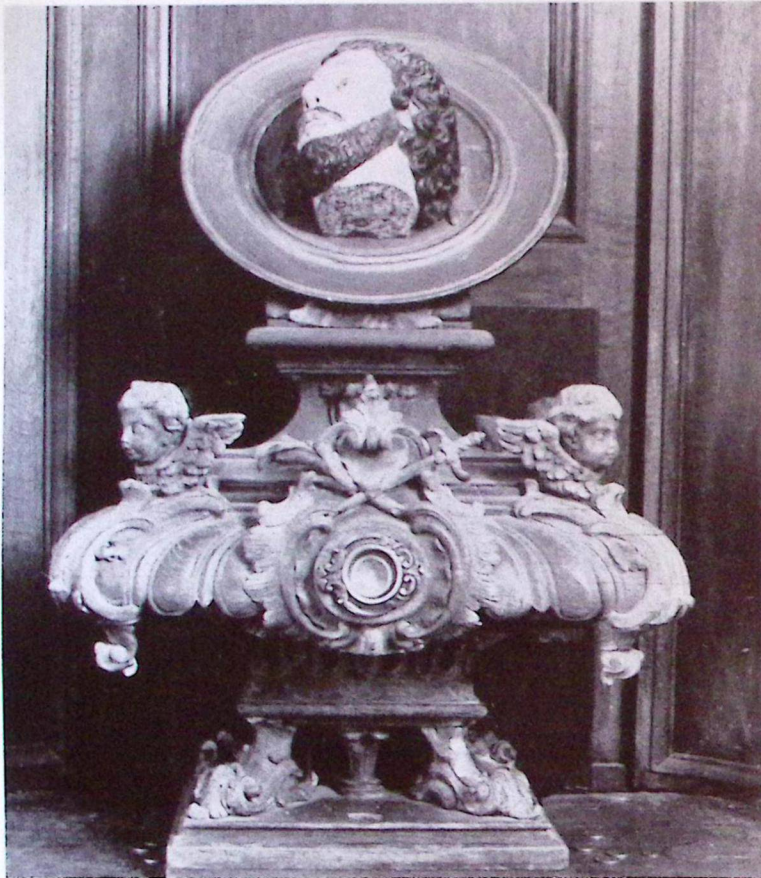


Glabais : l'église Saint-Pierre, dont le clocher domine le village, fut agrandie et remaniée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

temporairement les pinceaux pour se consacrer à l'enseignement, nous a laissé maints paysages de Glabais dont *l'Hiver au Village* et *Village brabançon sous la neige* qui sont visibles respectivement aux musées de Bruxelles et d'Anvers.

Plus tard, beaucoup plus tard, un autre artiste, Jules Vanpaemel, né à Blan-

kenberge en 1896 et installé à Couture-Saint-Germain de 1940 à 1968 — année de sa disparition —, devait fréquemment travailler à Glabais. Ce « *terrien épris des sites simples* » (a fait remarquer Marie Mauquoy-Hendrickx, conservateur du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale Albert I<sup>er</sup>) a notamment consacré quatre de ses eaux-



Eglise Saint-Pierre : cette tête de saint Jean-Baptiste posée sur un plat est une œuvre à la fois curieuse et pathétique remontant au XVI<sup>e</sup> siècle.

fortes à Glabais. L'une, datée de 1942, représente « *Un rideau d'arbres, interrompu en son milieu* » qui permet d'apercevoir un groupe de maisons et le chemin qui y conduit. Une autre, de 1945, montre le village, avec son église, vu du hameau de la Bruyère avec, au premier plan, des champs cultivés. Une troisième, de 1945 également, a été réalisée à la fin de l'automne : des arbres dénudés occupent l'arrière-plan tandis que, plus près, des taillis délimitent des prairies où, dans l'une d'elles, au premier plan, broute une chèvre. La quatrième, enfin, n'est

pas datée. On y voit « *Une cabane aux tuiles rares, entourée de maigres arbres et d'accessoires divers... Une carriole aux roues branlantes est abritée par la petite construction. A gauche, un chemin de terre bordé de quelques arbres conduit à un lointain village* » (d'après le catalogue de l'œuvre gravé de Jules Vanpaemel établi par Marguerite Vanpaemel-Le Roy). Les artistes nous apprennent à voir. S'ils ont été sensibles au charme et au pittoresque, aussi discret que réel, de Glabais, pourquoi ne le serions-nous pas aussi ?

#### UNE PARENTHÈSE...

Personne, à notre connaissance, ne s'est intéressé au passé de Glabais. Les villages heureux n'ont pas d'histoire !

Jadis, les moines d'Affligem possédaient, à Glabais, de nombreux biens : fermes, terres de culture, vergers, ... dont les tenanciers leur devaient la dime. En contrepartie, ils subvenaient aux besoins du curé. C'est à leur initiative que l'on doit la reconstruction du presbytère et de l'église.

Pour le reste, la localité, comme toutes les autres du secteur, a été visitée de temps en temps par les malandrins et les soldats. Et, le jour de Waterloo, elle a été traversée par les régiments français se rendant à la bataille.

Les souvenirs du village, toutefois, ne sont pas fait uniquement de cette inévitable grenaille. Ils sont composés, en ordre principal, des menus faits qui jalonnent une existence laborieuse : labourage, semailles, récoltes... Les saisons ont commandé au travail des hommes. De l'histoire locale, les fermes, ces forteresses de la terre, sont les plus éloquentes témoins.

Logiquement, nous l'avons montré, quelques artistes ont droit de cité dans cette histoire. Celle-ci doit faire place, en outre, à un écrivain au moins : Charles Bernard.

#### VERS LE HAMEAU DE LA BRUYÈRE

Quelques poètes ont fait allusion aux séductions naturelles de l'endroit. Vantant la beauté du Brabant wallon, Louis Boxus s'est exprimé de la sorte :

*J'aime les noms chantants de tes eaux puérides :  
la Samme, le Cala, le Pisselet, la Dyle !  
J'aime la beauté sobre et le charme engageant  
de tes sites à la mesure de nos gens !*  
Un autre porteur de lyre, Albert Lovegnée — né à Huy, domicilié à Liège — a salué le village par ces vers :  
*Glabais et le Cala comme une ébauche d'aile.  
Abeille de velours dans le chas des hameaux.  
Flamme fluide où le saule allume sa chandelle.*

*Violette limpide au lérié des hameaux.* Quelque peu précieux, ces alexandrins définissent fort judicieusement les charmes de la localité, charmes auxquels a été sensible — outre Charles Gheude — un remarquable écrivain, le critique d'art, essayiste et journaliste Charles Bernard, membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, né à Anvers en 1875 et décédé à Bruxelles en 1961.

Charles Bernard devait, vers la fin de sa vie, faire de nombreux séjours à Glabais, au hameau de la Bruyère. Pour atteindre celui-ci, il faut, depuis l'église, prendre la rue qui s'amorce, à gauche, de l'autre côté de la route et passe devant les écoles. Asphalté, le chemin se tortille comme du chanvre, monte, descend, salue des fermettes restaurées et des villas dissimulées derrière des haies bien taillées. Et il aboutit finalement, face aux vestiges



Glabais : près de l'église, cette suite de maisonnettes simples mais propres.

Jules Vanpaemel : Autoportrait.



du bois de Grand Rouffleau — bien amenuisé depuis Ferraris et sa carte de 1777 — à un rond-point ayant reçu, en 1971, le nom de l'académicien. On a rappelé, alors, qu'il « *aimait à se promener dans les rues aux gros pavés brabançons de la pittoresque localité de Glabais, qui jouxte le Genappe du dauphin Louis de France* » (dans « *Le Soir* » du 10 novembre 1971). Et l'on a évoqué aussi, à cette occasion, la vieille tradition locale, presque complètement abandonnée aujourd'hui, du « *Tour de la Saint-Jean* » et, aussi, l'épreuve cycliste de jadis : Bréda-Genappe. Cette dernière, elle aussi, appartient à un passé révolu, tout comme les « *gros pavés* » qu'affectionnait, prétend-t-on, le pas de Charles Bernard, lent promeneur des beaux jours. Actuellement, la modernisation de la voirie se poursuit et, sauf en quelques endroits, l'asphalte et le béton facilitent la circulation tant des automobilistes que des piétons. Il subsiste cependant, pour la joie des pédestriens aimant le contact avec la nature, des chemins de terre qui s'en vont à l'aventure à travers la splendide campagne aux douces inflexions de Glabais, ce village oublié du Roman Pays qui a gardé l'avenant visage de la vérité paysanne.

Un pèlerinage autrefois célèbre

## Notre-Dame de Laeken

par J. de KEMPENEER

*Parmi les insignes sanctuaires dédiés à Notre-Dame, celui qui profile sa silhouette imposante à l'ouest de la capitale jouit d'une double notoriété. Devenu la nécropole de nos rois, il abrite une Madone célèbre, qui, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'archiduchesse Isabelle, était devenue l'objet du pèlerinage le plus fréquenté des Bruxellois et des habitants des villages situés au nord-ouest de leur ville. Isolé lui-même dans la campagne jusqu'au début du siècle dernier, Laeken, devenu faubourg de Bruxelles, fut annexé à la capitale en 1921. Son histoire se confond avec celle de Bruxelles, à laquelle il avait déjà été annexé, une première fois, en 1331, par le duc de Brabant, Jean III. Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, il y eut à Laeken une cour censale, qui groupait les sept seigneuries locales et qui était appelée pour cette raison l'heptarchie de Laeken.*



L'ancienne église de Laeken dans son site campagnard (d'après la gravure parue dans la « Chorographia Sacra Brabantiae », de A. Sanderus (édition de 1659).

### ORIGINES DE LA DEVOTION MARIALE

LA tradition rapporte que Hugues, duc de Germanie et de Lorraine, ayant combattu les infidèles, en 882, dans une plaine des environs de Bruxelles, entre la Senne et Schaerbeek, y trouva une mort glorieuse. Ne parvenant pas à se consoler de sa perte, ses deux sœurs vinrent pleurer sur ses restes et firent construire une chapelle non loin du lieu où il avait

été tué. Elles s'y retirèrent pour prier et se consacrer à Dieu. Cet oratoire, dédié à Marie, devint par des constructions successives la petite église de Laeken, dont la notoriété date de la guérison miraculeuse de douze pestiférés qui avaient eu recours à la Madone. Le nombre des pèlerins augmentant constamment, il fut nécessaire d'agrandir l'oratoire.

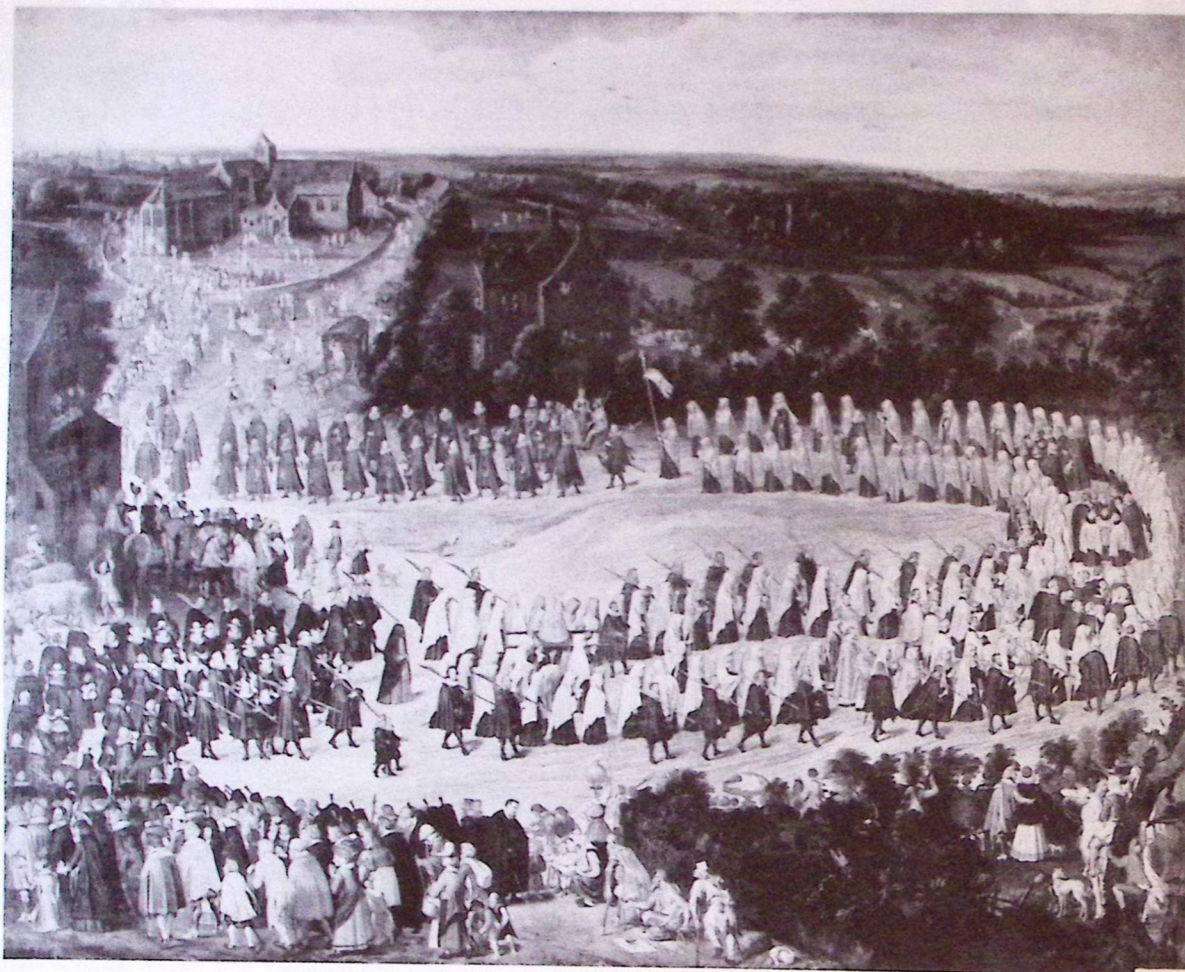
Au témoignage des chroniqueurs, Dieu

manifesta sa volonté quant au temple dont il semblait vouloir faire son séjour de prédilection. Les maîtres d'œuvre en avaient tracé le plan, les maçons s'étaient mis à l'ouvrage, les murs s'élevaient déjà au-dessus du sol, lorsque, un matin, les ouvriers trouvèrent les travaux détruits. Les dégâts furent réparés en hâte, mais, une seconde fois, une main invisible anéantit le tout. Après plusieurs délibérations, il

fut décidé que quelques hommes de confiance feraient la garde durant la nuit. Le lendemain ces veilleurs affirmèrent qu'une femme, au visage resplendissant, la tête ceinte d'une couronne d'étoiles, avait détruit, de son regard, les ouvrages et avait déclaré vouloir donner elle-même le plan de la nouvelle église. Au même instant, avec un fil qu'elle avait en main, elle marqua les lignes que devaient suivre

les constructions. Enfin, l'apparition ajouta que Jésus-Christ consacrerait lui-même le nouveau temple. Les témoins de ce prodige se hâtèrent de l'ébruiter. On retrouva le fil laissé par la Vierge, qui indiquait l'emplacement du chœur orienté vers le midi. Ce fil fut soigneusement recueilli. Les constructions achevées, une lumière brillante remplit le nouveau temple et l'on vit, toujours selon le témoignage des

anciennes chroniques, Jésus lui-même procéder à la consécration. Le souvenir de ce miracle, sculpté dans la pierre, fut longtemps conservé dans l'ancienne église. Brisé par des iconoclastes lors des troubles religieux du XVI<sup>e</sup> siècle, ce bas-relief fut remplacé aux frais de l'archiduc Albert par un superbe vitrail représentant l'événement prodigieux et placé au-dessus de l'entrée.



L'infante Isabelle à la procession de Notre-Dame de Laeken, le 4 juin 1622 (Tableau d'époque, par Nicolas Vander Horst, conservé au Musée Communal de Bruxelles).

#### DEVELOPPEMENT DU CULTE

La dévotion à Notre-Dame de Laeken fut prospère au Moyen Age. Saint Guidon d'Anderlecht fut sacristain à Laeken. L'autel de la Vierge était amplement doté de fondations pieuses. Malheureusement, l'église fut profanée, en 1575, durant les troubles aux Pays-Bas. Le 4 décembre 1581, fête de la Sainte-Barbe, les biens de l'église furent confisqués et le temple lui-même

transformé en magasin à fourrages par les calvinistes. Aucun autel ne pouvait encore servir. Le fil miraculeux ainsi que la statue de la Madone furent transportés au Grand-Béguinage de Bruxelles, puis au château de messire Louis van Hamme, à Laeken, dans l'attente de jours meilleurs.

#### SOUS LES ARCHIDUCS

L'église fut restaurée dignement sous

le règne des archiducs Albert et Isabelle. L'archevêque de Malines procéda à la consécration des nouveaux autels. Les bas-reliefs historiés relatant la construction de l'église, ayant été détruits, le curé de Laeken réunit les notables du lieu et, d'après leurs témoignages, il établit un rapport où il consigna tous les détails utiles.

L'archiduchesse Isabelle eut une particulière dévotion à la Madone de Lae-

ken dont elle revêtit la statue, selon l'usage de l'époque, d'une robe somptueuse. Elle lui fit don de la précieuse couronne d'or sertie de pierres précieuses, qu'au rapport de témoins d'alors, elle avait elle-même portée lors de son inauguration comme gouvernante des Pays-Bas. L'offrande de cet ex-voto donna lieu à une fête resplendissante, lorsque, arrivée de Bruxelles par le canal de Willebroek, la couronne fut reçue au pont de Laeken et ensuite processionnellement conduite à l'église par le clergé. Pendant de nombreuses années, ce fut une jeune fille laekenoise qui eut l'honneur de porter cette couronne posée sur un coussin, devant la statue miraculeuse,

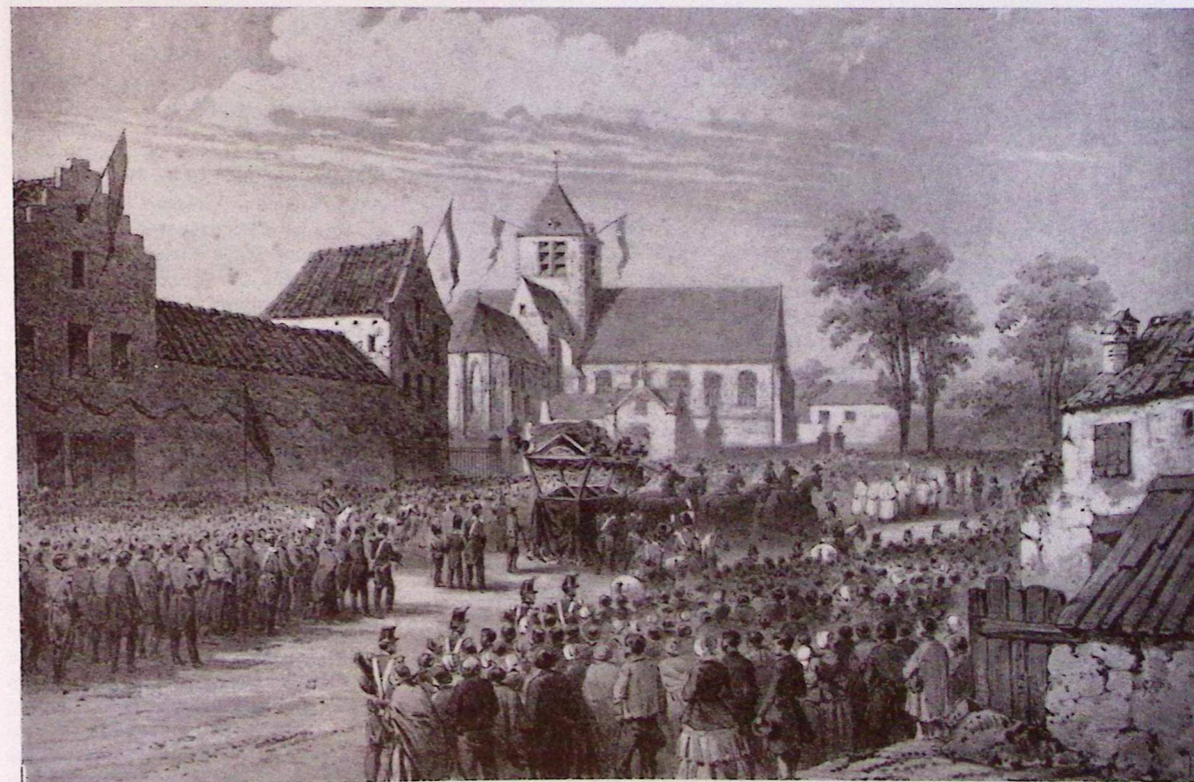
à la procession du 15 août. Mais à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce joyau n'était plus qu'un souvenir.

Ce fut au sanctuaire de Laeken que l'archiduc Albert, déjà miné par la maladie, vint implorer Notre-Dame pour le moment de sa mort. Ce fut d'ailleurs la dernière fois qu'il quitta son palais. A la suite de cette visite, il avait exprimé le désir de voir transporter la statue vénérée à Bruxelles, dans l'église du Grand-Béguinage, en vue d'une neuvaine solennelle pour lui recommander le gouvernement des Pays-Bas après son décès. La sérénissime infante Isabelle assista à ces pieux exercices, et, le 4 juin 1622, elle accompagna avec toute la cour et le magistrat

de la ville de Bruxelles, la statue miraculeuse, qui, précédée de quatre cents béguines portant chacune un flambeau, fut reconduite à l'église de Laeken. Le souvenir de cet événement nous est conservé par un tableau de Nicolas Vander Horst, actuellement au Musée communal (Grand-Place) de Bruxelles.

L'infante fit aussi tracer deux belles allées qui, en bordure du canal, menaient désormais directement de Bruxelles à Laeken. D'espace en espace, de petits oratoires rustiques y furent érigés, rappelant les mystères de la vie du Christ et de Marie. Elle fit aussi percer la drève menant à la chapelle Sainte-Anne, bâtie, en 1616, par le mar-

Funérailles de la reine Louise-Marie, le 14 octobre 1850. Arrivée du cortège funèbre devant l'ancienne église de Laeken (d'après une gravure de l'époque).



guillier Guillaume Blitterswyck, sous le pastorat de Laurent Van Beneden. Ce prêtre zélé, premier historiographe de Notre-Dame de Laeken, fut le dernier curé séculier de la paroisse, sous l'ancien régime, car, en 1638, l'archevêque de Malines, Mgr Boonen, fit appel aux Oratoriens, (Prêtres de l'Oratoire de France, du cardinal de Bérulle) pour sa desserte. Dans la pensée du prélat, les nouveaux venus pouvaient être suffisamment nombreux pour exercer un ministère toujours accru par les pèlerinages, notamment pour suffire à entendre les nombreuses confessions.

#### PELERINS ET DEVOTS CELEBRES

L'infant d'Espagne, don Ferdinand d'Autriche, comptait parmi les grands dévots à la Vierge de Laeken. A peine à la tête du gouvernement-général des Pays-Bas, il alla s'agenouiller devant sa statue et lui offrit ses somptueux habits brodés d'or, voulant qu'ils fussent destinés à l'en orner. Ses successeurs, l'archiduc Léopold-Guillaume et le prince don Juan d'Autriche, imitèrent cet exemple.

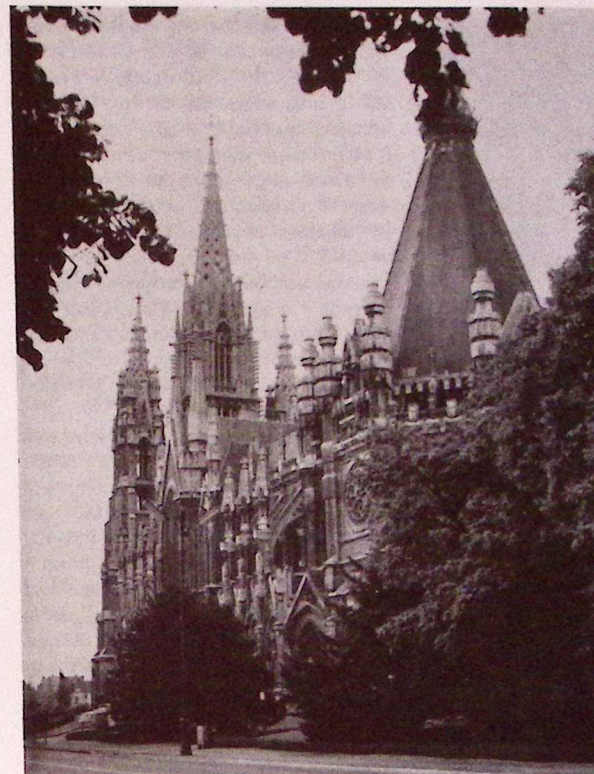
Le 29 mai 1633, trois déserteurs s'introduisirent dans l'église de Laeken et,

parmi d'autres objets du culte, en argent, volèrent le reliquaire contenant le fil miraculeux, vénéré par les futures mères. S'étant enfuis, arrivés dans la campagne entre Asse et Affligem, les malandrins trouvèrent dans leur butin ledit fil et s'empressèrent de l'enfourer dans le sol. Le chef de la bande, Georges Volmaer, ayant été arrêté, fut soumis à la torture et avoua son vol sacrilège. Sur ses indications, le fil fut retrouvé et l'on s'empressa de le ramener en grande pompe à Laeken. Quant au coupable, selon les lois du temps, il fut battu de verges devant l'église et exécuté à Bruxelles, sur la Grand-Place.

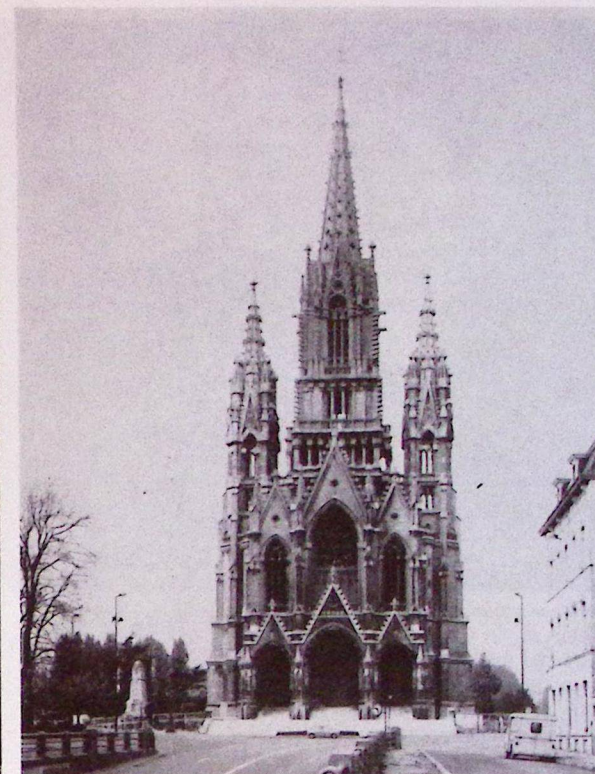
A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le prince de Tour et Taxis fonda une messe quotidienne à célébrer devant la Madone. La comtesse de la Ferre avait déjà fondé, en 1636, une messe solennelle à célébrer tous les samedis. Nous savons, par un rapport adressé à l'archevêque, que le chœur de l'église où, en temps ordinaire, se trouvait, au-dessus du maître-autel, la Vierge tutélaire, était richement orné, à partir de 1600, de vases d'argent que les nobles avaient coutume d'offrir en ex-voto.

Chaque année, la fête de l'Assomption voyait se dérouler autour du sanctuaire une fastueuse procession. Durant toute la fameuse kermesse qui se tenait à cette occasion, la statue miraculeuse était exposée, sur un somptueux trône, dans la grande nef. Selon le témoignage de Franchoyse (sic) l'Hyver, recueilli en 1672, par l'archevêque, celle-ci certifie qu'elle avait vu, pendant toute la semaine de ladite kermesse, la statue ornée de ses bijoux, soit 5 chaînes en or, dont une double, avec la grande croix en or, qui habituellement était suspendue à l'ostensoir offert par la fille de la duchesse d'Havré, plusieurs bracelets et anneaux, également en or, des bras et des jambes en argent, vingt-cinq lampes d'argent, au nombre desquelles une grande lampe offerte par le duc d'Aumale et trois oiseaux d'argent, don de l'« empereur » de la gilde des archers de Wemmel (« dry silvere voghels verguldt gegeven by den keyser der gulden van Wemmel »). L'église de Laeken fut dotée d'insignes

Chœur de l'ancienne église de Laeken, en ogival primaire, (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) dans l'actuel cimetière.



Vue originale de l'actuelle église Notre-Dame de Laeken, prise de l'Avenue du Parc Royal. De cet angle, l'édifice surgit dans toute sa richesse architecturale



Vue de face, l'église Notre-Dame de Laeken termine majestueusement l'Avenue de la Reine.

faveurs, notamment de celle de l'autel privilégié et de nombreuses indulgences accordées par des papes et l'ordinaire du lieu.

#### LOUISE-MARIE, REINE DES BELGES

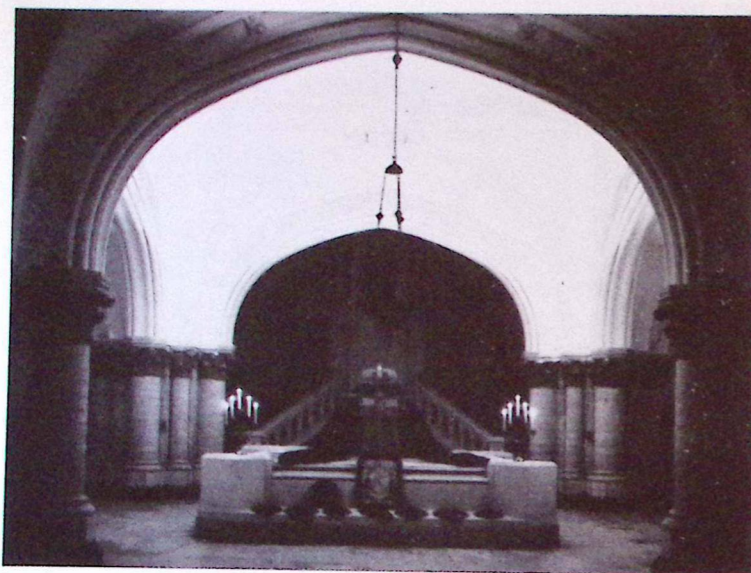
La première reine des Belges, Louise-Marie, avait aussi une tendre dévotion à Notre-Dame de Laeken dont le sanctuaire n'était qu'à brève distance du château royal. De la modeste église d'alors, elle avait fait son oratoire de prédilection où souvent elle venait demander à Notre-Dame le bonheur de sa nouvelle patrie. Après la révolution de 1848, qui, en France, avait renversé

le trône de son père, Louis-Philippe, et précipité sa famille dans l'exil, ce fut encore devant la Madone de Laeken qu'elle venait puiser le courage qui ne l'abandonna jamais. Aussi ce fut devant sa statue qu'elle voulut être inhumée après sa mort.

#### A LA MEMOIRE DE NOTRE PREMIERE REINE

Le 11 octobre 1850, la reine Louise-Marie s'éteignit à Ostende. De la plage de cette ville jusqu'à Laeken, le convoi funèbre, ramenant le cercueil de la souveraine, ne vit sur son passage qu'un peuple attristé. En confiant la

dépouille de la reine au caveau de l'ancienne église de Laeken, Léopold I<sup>er</sup> et la nation sentirent qu'il fallait à ce précieux dépôt un sanctuaire plus digne. Ensemble ils résolurent d'élever à la mémoire de la reine un véritable monument religieux. Léopold I<sup>er</sup> préleva à cet effet une somme importante sur sa cassette particulière, les humbles comme les riches voulurent apporter à leur tour leur contribution à l'œuvre commune. Le conseil de fabrique de l'église donna une somme égale à celle souscrite par le souverain. Le gouvernement mit alors au concours le plan de la bâtisse qui, non compris le chœur, devait pouvoir contenir au



Eglise Notre-Dame de Laeken : vue de la crypte royale au chevet de l'édifice.

moins 2.000 personnes. Dès 1851 il fut décidé que l'église serait précédée d'une spacieuse avenue de 30 mètres de largeur : l'avenue de la Reine. Ce fut le jeune architecte Joseph Poelaert, futur auteur des plans du Palais de Justice de Bruxelles, qui remporta le premier prix au concours précité. Son projet d'« église gothique » plut beaucoup à Léopold I<sup>er</sup> qui vint poser la première pierre le 27 mai 1854. Les travaux ne progressèrent que lentement, étant donné les problèmes qui surgirent, notamment celui d'une main-d'œuvre spécialisée et les dépenses dépassant largement les crédits initialement prévus, au fur et à mesure de l'avancement de la construction.

#### CONSECRATION SOLENNELLE : 1872

Enfin achevée quant au gros œuvre, l'église Notre-Dame de Laeken fut consacrée le 7 août 1872 par Mgr Anthonis, évêque titulaire de Constance, auxiliaire de Malines. Le roi Léopold II assista

à la cérémonie, la reine Marie-Henriette étant convalescente suite à la naissance de la princesse Clémentine, survenue quelques jours auparavant, n'avait pu être présente. L'archevêque, le cardinal Deschamps, prononça un éloquent discours au cours de l'office qui dura six heures. La messe de Gounod fut interprétée par un orchestre sous la direction d'Edmond Lemmens, maître de chapelle de Laeken, lauréat du Conservatoire de Bruxelles. A cette occasion fut transférée de l'ancienne église, la statue miraculeuse de Notre-Dame de Laeken, qui venait d'être restaurée. Ce sanctuaire — dont le chœur seul a échappé à la pioche des démolisseurs et est toujours visible dans l'aristocratique cimetière — en ogival primaire et à tour centrale, datait, en grande partie, du XIII<sup>e</sup> siècle.

#### EDIFICE MONUMENTAL, CRYPTÉ ROYALE

Longue de près de 100 mètres dans l'œuvre, haute de 28 mètres sous voû-

tes, couronnée par une élégante flèche s'élevant à environ 98 mètres au-dessus du sol, l'église Notre-Dame de Laeken est le plus vaste édifice néo-gothique construit en Belgique au siècle dernier. Il se compose d'un porche monumental en avant-corps, de trois nefs d'égale hauteur, flanquées de chaque côté par un collatéral, d'un transept, d'un chœur entouré d'un déambulatoire et de la rotonde octogonale, désignée sous le nom de « chapelle royale ». Cette dernière, qui a été récemment aménagée pour le culte, domine la crypte où reposent les souverains et membres défunts de notre dynastie.

L'extérieur de l'édifice est entièrement en pierre blanche; quant à l'intérieur il est en briques recouvertes d'un plâtre peint sobrement en tonalité « pierre de France ». Du point de vue stylistique, l'église offre un mélange composite où l'on distingue les caractéristiques du gothique primaire et celles du rayonnant, du XIV<sup>e</sup> siècle. Les quatre rosaces, par contre, semblent une note flamboyante dans l'ensemble. Cel-

Chapelle Sainte-Anne, édifiée, en 1616, à l'extrémité de la drève Sainte-Anne percée sur les ordres de l'archiduchesse Isabelle, infante d'Espagne.



le du chevet s'orne d'un superbe vitrail représentant l'Arbre de Jessé, avec, en son centre, l'effigie de Notre-Dame de Laeken. Il date de 1877 et se distingue par la richesse des coloris, où dominent l'or, le rouge et le bleu. Quant aux deux hautes verrières du transept, exécutées par H. Dobbelaere, de Bruges, vers la même époque, elles furent anéanties au cours de la violente tempête du 9 mars 1922 et n'ont plus été remplacées depuis. Dans l'angle du transept et de la nef latérale de droite, se trouve, au-dessus de sa sépulture, le sobre monument du cardinal Cardijn (1882-1967), ancien vicaire de la paroisse et fondateur de la J.O.C.

Le maître-autel, en chêne sculpté, est de la même facture que l'ensemble du mobilier. Dans une niche qui le surmonte, on remarque la gracieuse statue gothique (vers 1300) de Notre-Dame de Laeken. Elle est un don de la princesse Sophie, duchesse de Brabant, fille de sainte Elisabeth, reine de Hongrie. Elle a été solennellement couronnée le 10 mai 1936, sur le parvis de l'église, en présence du roi Léopold III et des enfants royaux. Des démarches avaient été entreprises, vers cette époque, en vue de l'obtention du rang de basilique mineure pour le sanctuaire marial, comme le justifiait largement la dévotion multiséculaire, mais l'initiative fut abandonnée par la suite, à la veille de la guerre. Au fond de l'église, les grandes orgues se rangent parmi les meilleures orgues romantiques du pays. Datant de 1873, elles sont l'œuvre du facteur Schyven, de Bruxelles, qui succéda à Merklin-Schutze. Elles se composent de trois claviers et pédales ainsi que de près de 4.000 tuyaux, donnant un ensemble de 54 jeux. L'instrument fut transformé, en 1911, par Van Bever. On mit ces travaux à profit pour dégager la grande rosace de la façade principale que dissimulait antérieurement le monumental buffet d'orgues. Souvent de grands concerts sont encore donnés, notamment avec la participation de la musique du régiment des Guides. L'organiste titulaire actuel est M. J. Moreau, élève de Flor Peeters, 1<sup>er</sup> prix du Conservatoire royal d'Anvers.



Statue miraculeuse de Notre-Dame de Laeken (vers 1300).

#### UN HAUT LIEU

L'église Notre-Dame de Laeken possède encore de nombreux souvenirs de l'antique pèlerinage. Son remarquable trésor abrite, entre autres, un riche ornement sacerdotal composé de la chasuble, des dalmatiques et de trois chapes, en brocart d'argent, don de la Sérénissime Infante Isabelle. La couronne du couronnement marial de 1936, en or massif, enrichie de nombreuses pierres précieuses, comporte une grande topaze offerte par la reine Elisabeth. La crypte royale, accessible au public tous les premiers dimanches du mois, d'avril à la Toussaint, a été définitivement aménagée en 1936. Son dallage en mosaïques précédant l'entrée est aux armes des neuf provinces. La crypte est également ouverte au public, le 17 février, anniversaire de la mort du roi Albert.

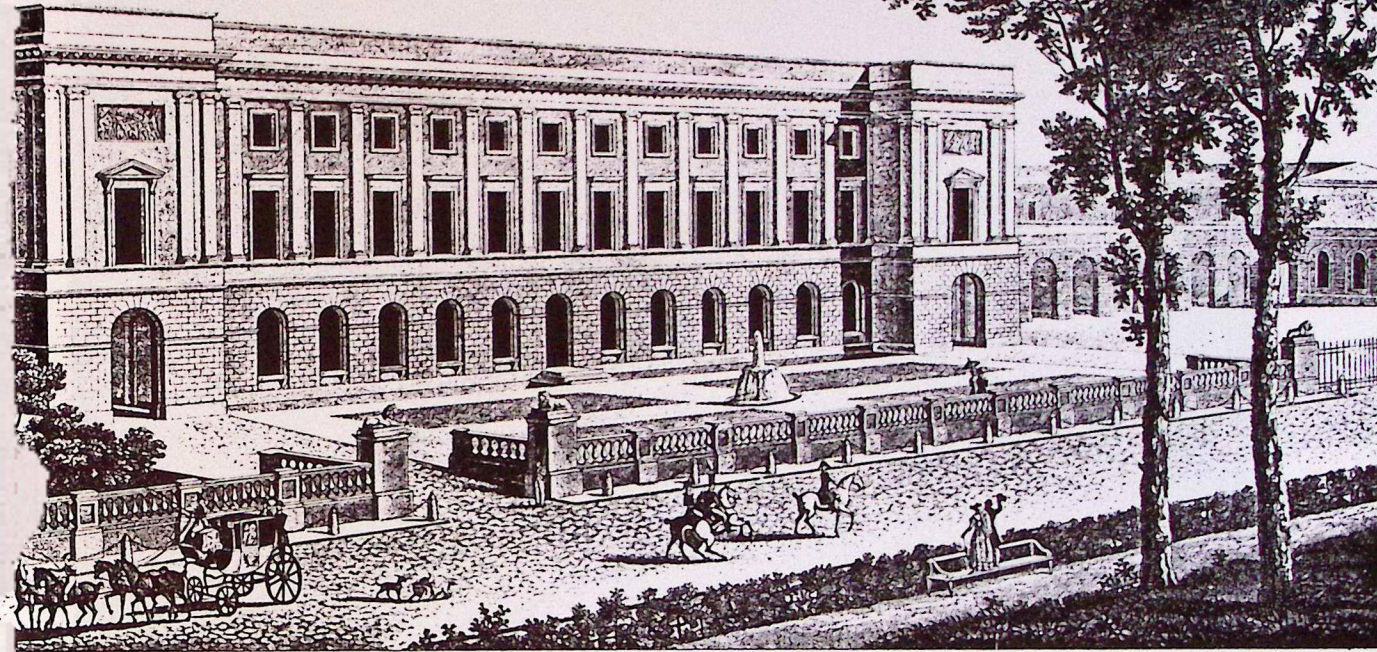
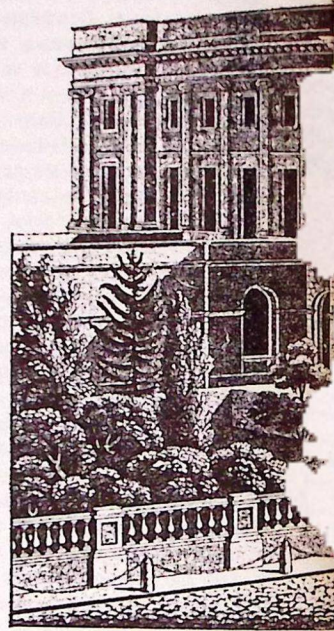
Il convient enfin de mentionner que ce ne fut qu'en 1908 que put être achevé, à l'initiative de Léopold II, le grand portail, œuvre de l'architecte bavarois, von Schmidt, auquel fut adjoint, par la suite, l'architecte Groothaert. De cette période date aussi l'achèvement de la gracieuse flèche ajourée du clocher. Celui-ci renferme le bourdon, Marie, pesant 4.034 kg, ainsi que la cloche, Barbe, d'un poids de 2.354 kg, toutes deux baptisées, le 23 juin 1873, par le cardinal Deschamps, en présence du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette.

Propriété de l'Etat, l'église de Laeken, qui a particulièrement eu à pâtir de l'état déficient des pierres utilisées pour sa construction, de l'évacuation insuffisante des eaux pluviales et de travaux d'entretien trop peu fréquents, n'est pas encore parachevée. C'est ainsi que parmi les éléments architecturaux qui l'enlaidissent, il convient de signaler surtout les massifs pinacles, non encore dégrossis, qui affligent l'œil aux angles des pignons du transept ainsi qu'à ceux de la rotonde de la crypte royale. L'ensemble mériterait cependant un sort meilleur.

En dépit de ces malheurs, cet insigne sanctuaire n'en demeure pas moins un touchant souvenir du passé et un haut lieu pour la nation.

# Le Palais des Académies

par Evrard OP de BEECK  
et Françoise BOUQUIAUX



Le Palais du Prince d'Orange, édifié de 1823 à 1829 (d'après une gravure d'époque).

LES travaux de restauration du Palais des Académies sont entrés, depuis quelques mois déjà, dans leur seconde phase. Les façades ne sont plus masquées par des échafaudages. Les pierres blanches ont retrouvé leur fraîcheur et les bas-reliefs ressortent dans leurs mouvements.

Mais ceux qui espèrent la restauration achevée doivent déchanter car les marbres, les boiseries, les plâtres resteront pendant quelque temps encore aux mains des corps de métiers avant que MM. les Académiciens puissent reprendre leur place sous les plafonds à caissons de cette auguste demeure.

La restauration actuelle s'avéra nécessaire en 1965 lorsqu'un ouvrier découvrit que les poutres maitresses étaient gravement atteintes par le « Merulius

Lacriman ». Ce parasite a la particularité de miner les poutres. Le service des Bâtiments examina minutieusement l'état des lieux et ordonna une restauration urgente.

C'est à ce moment que nous avons eu, pour la première fois, l'occasion de visiter le palais : un spectacle désastreux et déprimant s'offrait à nos yeux. Hormis la grande salle des fêtes, tous les autres salons étaient occupés par l'entassement de livres. Des livres précieux jusqu'aux petits volumes brochés, partout on en trouvait, de la cave jusqu'à la loge royale ! Le rangement de ce trésor bibliographique était un des multiples problèmes que devaient résoudre les restaurateurs qui, depuis neuf ans, s'y attachent.

Le palais avait à ce moment cent qua-

rante ans et était, pratiquement depuis un siècle, à la disposition des académies. En fait, il avait été conçu et construit en tant que résidence du Prince Guillaume d'Orange.

Mais... reportons-nous à cette époque dont il nous reste ce brillant témoignage. Le prince Guillaume est le fils aîné du Roi Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas et de sa première épouse Wilhelmine de Prusse. Il naquit à La Haye, en l'an 1792, à la veille de l'exil de sa famille qui dut bientôt quitter les provinces annexées, après leur invasion, à la République Française.

La famille d'Orange réside d'abord en Angleterre, dans le pays de Nassau, à Berlin et finalement dans ses terres de Silésie. Ceci explique que Guillaume est formé à l'Académie militaire de

Berlin, puis à Oxford. Le 11 juin 1811, il s'embarque pour l'Espagne où il sert sous les bannières du Duc de Wellington. Il fait toute la campagne dans la péninsule ibérique et s'illustre à la bataille de Vittoria, le 21 juin 1813.

Il rentre à Londres pour y apprendre la « naissance » du Royaume des Pays-Bas et l'avènement de son père Guillaume I<sup>er</sup> au rang de Roi. Le Prince héritier se rend tout de suite à La Haye. Ses campagnes militaires et l'éloignement de la Cour ont formé son caractère et ses opinions divergent alors de celles de son père. Il se sent attiré par Bruxelles dont la vie palpite d'un souffle plus animé que celle de La Haye où l'étiquette s'habille d'un caractère rigide et l'esprit des habitants se conforme trop « théologiquement ».

Il réside quelque temps dans l'ancien palais Belgiojoso, construit sous le gouvernement autrichien au coin de la rue Bellevue et de la rue Héraldique; palais qui, plus tard, sera intégré au Palais Royal.

Bruxelles voit alors le Prince Guillaume élevé à la dignité de Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or (Branche d'Espagne n° 869).

Mais le retour de Napoléon et les Cent Jours le rendent au métier des armes. Il reçoit le commandement de trois divisions britanniques et hollandaises. Il établit son quartier général à Braine-le-Comte, tandis que Bruxelles ne prend guère le temps de s'occuper ni des armées ni de la situation politique. C'est alors que la Duchesse de Rich-

mond organise son fameux bal qu'interrompt l'arrivée du capitaine Webster : le Maréchal Ney se trouve presque aux portes de Bruxelles; les officiers ont ordre de rejoindre leurs troupes; certains le font en uniforme de gala. Le rôle du prince à la bataille de Waterloo est suffisamment connu sans que nous devions nous y attarder. C'est en vainqueur qu'il rentre dans Bruxelles.

La ville lui réserve un tel accueil que désormais elle va jouir de toute la sympathie du prince. Les Etats Généraux des Pays-Bas lui offrent les châteaux et domaines de Soestdijk et de Tervuren et décident : « que l'on achète ou construise à Bruxelles un palais destiné à devenir la résidence du prince héritier ». Avouons-le, c'est là un cadeau royal !





Le Prince d'Orange à la Bataille des Quatre-Bras (toile de N. Pieneman, 1848).

C'est alors que l'an 1816 voit le mariage du Prince d'Orange et de la Grande Duchesse Anne Paulowna. Ils s'installent à Bruxelles dans une aile de l'ancienne « Cour de Brabant » rue de la Loi, mais un incendie détruit cette demeure en 1820. Dès lors, on décide la construction à la droite du Palais Royal, du palais destiné au Prince d'Orange. En attendant l'achèvement de leur nouvelle demeure, le couple princier achète l'Hôtel de Spangen pour s'y installer « provisoirement » pendant... neuf ans ! Durant tout le temps qu'ils résident à Bruxelles, leur demeure a le privilège d'être le lieu de rencontre, non seulement de l'aristocratie belge et française mais aussi des gens de lettres, des artistes et des politiciens. Ces derniers y exposent ouvertement leurs idées et opinions, souffle de pensée de l'esprit

parisien.

Cela n'est guère de nature à plaire au vieux roi. Ce dernier ne manque pas d'en faire la remarque à son héritier présomptif, mais il ne peut empêcher que la vie de Cour soit nettement plus séduisante et rayonnante à Bruxelles qu'à La Haye. Ce point de vue, que défend le Prince d'Orange, devra opposer à de nombreuses reprises le roi et son successeur.

Parmi les hôtes réguliers du Prince d'Orange, nous signalons le Comte Henri de Merode-Westerloo, qui nous rapporte dans ses « souvenirs », ces incidents tout en y ajoutant ses réflexions et commentaires personnels. Rappelons que celui-ci était le frère aîné de Félix et de Frédéric de Merode qui ont joué un rôle important dans la révolution belge de 1830.

On confie l'établissement du plan du nouveau palais à l'architecte Charles Van der Straeten, mais l'achèvement de la demeure sera réalisé par Tielman Suys. Bien que Van der Straeten (1771-1834) soit l'architecte préféré du roi Guillaume I<sup>er</sup>, son style est de pure influence de l'Académie française. En Belgique, il réalise entre autres le Palais épiscopal de Malines et le nouveau château de Tervuren.

Son collaborateur et successeur, Tielman Suys, est encore plus fortement influencé par l'École française. Les célèbres architectes Percier et Fontaine ont été ses professeurs alors qu'il étudiait à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus tard, il sera considéré comme le « maître » du classicisme dans nos régions. Citons parmi ses réalisations, la façade du Palais Royal de 1827 (dis-

parue depuis lors) et les serres de l'ancien Jardin Botanique à Bruxelles. Le palais du Prince d'Orange — telle était son appellation — a été et est toujours considéré comme l'exemple par excellence d'un bâtiment de la période « classique ». Ne trouvons-nous pas qu'il cadre parfaitement avec le paysage, encore de nos jours ?

Les travaux débutèrent en 1823 pour s'achever en 1829. Le prix total de la construction et de la décoration s'éleva à 1.200.000 fl., c'est-à-dire 1/5 de plus que le budget attribué.

Le palais fut richement meublé et, dans les salons, on pouvait admirer les tableaux de la collection privée du Prince (1). Guillaume d'Orange étant très attaché à sa collection, il parut tout indiqué qu'elle prenne demeure dans le palais bruxellois car le fait qu'il préférât Bruxelles était devenu un secret de polichinelle.

Par sa fonction, le Prince est obligé de se déplacer souvent entre La Haye et Bruxelles. Il prend l'habitude de faire le trajet à cheval dans le temps record de huit heures.

Mais le palais est habité depuis un an à peine qu'éclate la révolution. Depuis le mois d'août, des troubles populaires se manifestent. Le roi de Hollande oblige son fils à marcher avec son armée sur Bruxelles. C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> septembre 1830, le Prince d'Orange arrive devant la ville, mais il préfère y entrer sans escorte. Hélas, il doit constater qu'il est impossible de parlementer avec les autorités installées à l'Hôtel de Ville — espoir déçu — et il se retire dans son palais où il reçoit successivement les représentants des différentes opinions politiques.

Tristement, le 3 septembre, il quitte — pour toujours — son palais. Alors, il se rend à La Haye. Il prononce un plaidoyer en faveur de ses sujets belges. Son plan prévoit la création d'un état renouvelé : une monarchie constitutionnelle régnant sur deux états administrativement séparés. Peine perdue. Pour Guillaume I<sup>er</sup>, les Belges sont des révolutionnaires qui doivent être terrassés ! Bientôt les troupes hollandaises font leur entrée à Bruxelles. On en connaît trop la suite ! Aux environs du parc la bataille s'engage, les Belges

guerroient farouchement jusqu'à la déroute des Hollandais.

Nous n'avons pas pu découvrir si le palais du Prince d'Orange a été endommagé pendant les combats. Les gravures d'époque nous montrent des vues de la Place Royale et de ses abords, entre autres l'Hôtel Belle Vue et l'Hôtel du Prince Frédéric d'Orange (actuellement Lloyds Bank), avec ses bâtiments qui ont subi d'importants ravages. Il est un fait que la lutte s'est surtout localisée du côté de la rue Royale.

Vient l'indépendance de la Belgique. Les biens du Prince d'Orange sont alors mis sous séquestre. Aussi bien le château de Tervuren que le palais près du parc ferment leurs portes. A partir de 1832, les visites du palais sont autorisées. Mais il faut introduire une demande écrite auprès de l'Administration des Domaines. Un fonctionnaire accompagne les visiteurs et ces derniers doivent chausser des patins afin de ne pas endommager les parquets.

En 1834, l'Administration des Domaines organise une vente publique pour se défaire des « biens » qui risquent de perdre leur valeur. Parmi ces « biens », nous retrouvons les chevaux du Prince d'Orange. Etant rachetés par des nobles et des bourgeois, ils sont conduits à la frontière hollandaise. Ce fait donne lieu à des troubles très graves à Bruxelles — la population met à sac les maisons de plusieurs souscripteurs — et le Comte Félix de Merode doit engager toute sa personnalité pour tempérer l'ardeur des esprits surchauffés.

En 1842, le litige entre l'Etat belge et le Prince d'Orange est liquidé. Les tableaux et certains meubles de valeur reprennent le chemin de la Hollande. L'Etat pense mettre le palais à la disposition du Duc de Brabant, héritier présomptif du trône.

A l'occasion de la majorité du Prince Léopold, le palais doit devenir la résidence du Duc de Brabant (rue Ducale). Mais le Prince Léopold refuse ce cadeau et déclare qu'il préfère occuper une aile du Palais Royal : il désire suivre de près les événements politiques.

Pourtant une coupure de journal de 1860 nous révèle que le Prince Léopold a habité ce palais quelque temps. Il est certain que, vers 1865, l'Etat décida sa mise à la disposition des académies qui depuis leur fondation ont trouvé refuge dans l'ancien palais de Charles de Lorraine, près de la place Royale. A partir de 1865, on entreprend donc les travaux de transformations sous la conduite de l'architecte De Man. Nous le lisons dans un texte officiel, mais nous écrivons « à partir de 1865, le martyre du palais commence » ! Longue torture qui prendra fin en 1965 quand les Travaux Publics entreprendront la restauration de la vieille bâtisse.

Aujourd'hui, nous constatons que les « travaux de transformations », entrepris depuis 1865 ont favorisé le barbouillage, la disgrâce et la profanation du palais. La date 1876 s'inscrit avant que MM. les Académiciens puissent prendre possession de leur nouvelle demeure.

Parmi les « travaux de transformations », il faut citer l'aménagement de la « Grande Salle des séances solennelles ». Pour cette salle, le peintre Slingeneyer a brossé une douzaine de tableaux « historiques ». Ceux-ci reflètent le romantisme propre au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais le peintre n'est pas un grand maître de son temps. Il est même ardu de retrouver, aujourd'hui, des renseignements biographiques à son sujet. Actuellement, ses tableaux sont remisés en un lieu secret d'une réserve de musée. De ces peintures que nous avons pu contempler lors d'une remise de diplômes, nous pouvons indiquer que l'artiste a chanté l'éloge de quelques personnages historiques.

Quand les Académies s'installent dans le palais, les jardins sont redessinés. Le romantisme ayant succédé au classicisme, les académiciens pensent qu'il est nécessaire de s'adapter à la mode. Les écuries du palais sont mises à la disposition du Palais Royal. Cette situation dure un siècle entier.

Aujourd'hui, ce bâtiment réintègre l'ensemble du Palais des Académies comme entrepôt de livres. Ainsi se concrétise une idée vieille de plusieurs décades car on ne savait plus où loger les livres !



Portrait du Prince d'Orange par J.-B. van der Hulst.

Entre 1876 et 1914, peu de faits éveillent notre intérêt si ce n'est que, vers 1904, le Roi Léopold II ordonna l'aménagement de la place des Palais. De nos jours, nous découvrons le même décor.

Vient la sombre année 1914. Les Allemands occupent Bruxelles. Dans les baies de portes que l'on condamne s'éclipsent les archives des Académies. Ces documents sont telle-

ment bien dissimulés qu'on ne les retrouve qu'un demi-siècle plus tard lors des actuels travaux de restauration ! Mais le pire, les Allemands installent dans le palais un hôpital de campagne. Quand en 1918 les autorités belges récupèrent le bâtiment, son état est indescriptible. Essayons quand même ! Dans la cave gisent cadavres, ordures et débris de toutes sortes; dans les salles et salons règnent désordre,

chambardement et fatras; le nez flaire miasme, relent et puanteur. Les tableaux sont saccagés, les meubles fracassés, les bustes profanés, les livres disloqués. Et encore et toujours ! Les Allemands ont eu l'idée géniale d'aménager une porcherie dans le parc. Quel gâchis !

De longs travaux de remise en état et de désinfection sont nécessaires pour que les académiciens puissent occuper à nouveau leur demeure.

A partir de 1920, le Palais des Académies sert très souvent de décor aux cérémonies patriotiques dont la présence du roi ou des princes est requise. Dans les salons, les académiciens étudient et écoutent les exposés de leurs confrères.

Ainsi se passent les années vingt et trente. Dans les illustrés de l'époque, nous retrouvons la photo des multiples cérémonies qui ont marqué cette période.

1940, encore une guerre !

Mais cette nouvelle sombre période de l'Histoire dégrade, heureusement, beaucoup moins le palais.

Sonne l'heure de la Victoire !

Puis le 22 juillet 1950, au lendemain de leur rentrée en Belgique, les Princes Baudouin et Albert accueillent les vainqueurs de la seconde guerre mondiale dans les salons du palais.

Ils y président la cérémonie de remise de décorations pour les actes de courage des résistants.

En 1965 — comme cité en début d'article — les académiciens se sont vus obligés de quitter leur « maison ». Depuis lors, des architectes, des techniciens, des ouvriers et des décorateurs l'occupent.

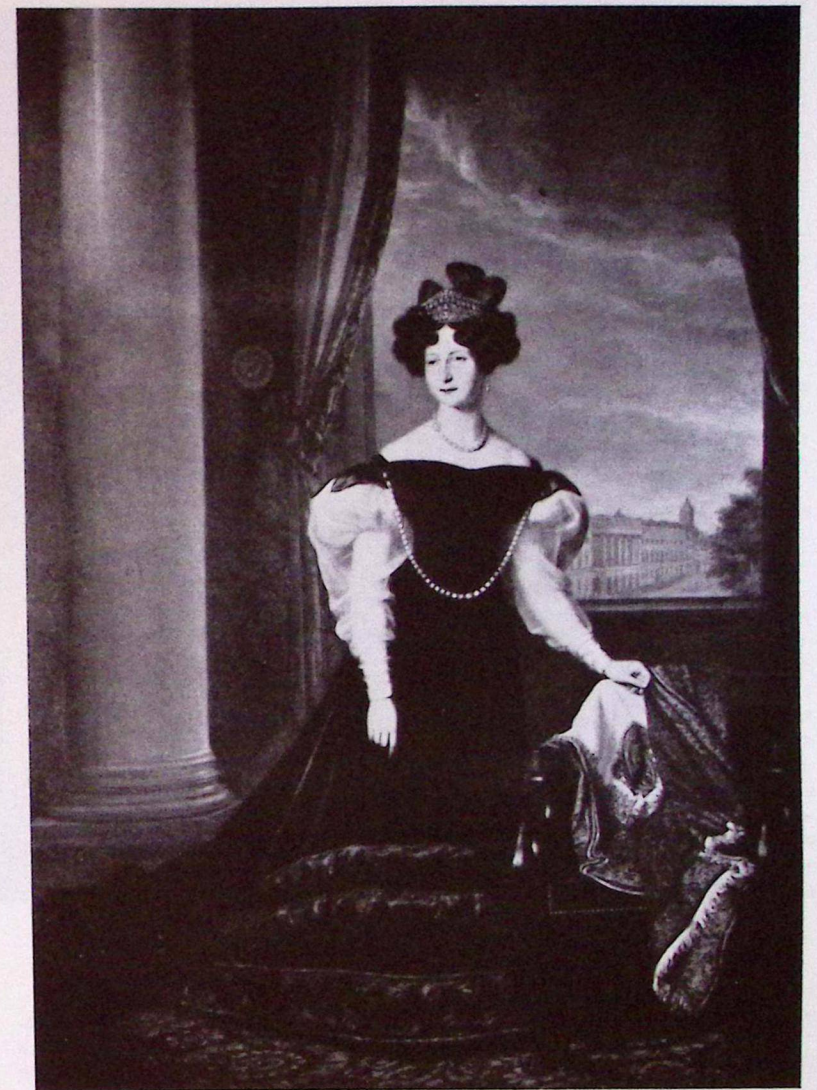
C'est pourquoi nous nous posons la question : où en sont les travaux ? quelle est la physionomie du palais ? Au début de l'entreprise, les spécialistes se demandèrent jusqu'où il fallait pousser la restauration : se limiter à réparer les dégâts et exécuter quelques travaux d'aménagement pour rendre le bâtiment plus fonctionnel ou procéder à une restauration complète de la partie représentative du palais et une transformation de la partie destinée aux futurs travaux des académies. On adopte, après maintes discussions, la dernière solution.

Au cours de l'étude préparatoire, les dégradations et mutilations subies au cours des longues années passées apparaissent avec plus d'intensité. Quant aux locaux administratifs, ils se montrent incohérents dans leur disposition. Grâce à l'étude des documents historiques, les théoriciens retrouvent les plans originaux et ont ainsi l'occasion de procéder à un examen approfondi. De cette analyse les responsables tirent la conclusion suivante : il faut remettre en état le bel étage, c'est-à-dire la partie représentative, tandis que l'on peut rendre fonctionnels le sous-sol, le rez-de-chaussée et le second étage. Imaginons encore le palais au moment de son occupation par le Prince d'Orange. Au rez-de-chaussée s'ouvrent deux entrées. Le portail nord est réservé au maître de céans et donne accès aux appartements princiers.

Le portail sud accueille les invités. Leurs voitures roulent jusqu'au milieu du corridor où est aménagé le vestibule. De là, les hôtes se rendent au premier étage en empruntant un escalier majestueux visiblement inspiré par le célèbre « escalier des Ambassadeurs » de Versailles.

Bien sûr, à cet escalier et celui des appartements princiers, s'ajoute un grand nombre d'escaliers de service, qui tournent dans le bâtiment depuis le sous-sol jusqu'au grenier. Signalons aussi la présence d'une immense « salle des gardes » et d'une série de pièces de service.

Mais suivons les hôtes du Prince. Nous arrivons au premier étage dans les salons d'apparat. Les appartements princiers entourent une vaste salle des fêtes. Cette salle est située au centre du palais et uniquement éclairée par le haut à l'aide de coupoles. L'espace de cette salle occupe la hauteur de deux étages. Le marbre rare recouvre les murs. Nombreux sont les visiteurs qui ont contemplé la beauté de ses proportions. Le Prince d'Orange n'occupera que peu de temps le palais, pourtant cette salle fut employée fréquemment et le tout Bruxelles d'antan y a paradé ou espéré cet instant ! Un visiteur nous narre le fait qu'il a admiré les douze énormes candélabres de bronze qui ont coûté la coquette somme de 60.000 F.



Portrait d'Anne Paulowna, Princesse d'Orange, par J.-B. van der Hulst.

Les appartements de la princesse se situent du côté de l'actuelle rue Ducale, ceux du prince donnent sur le boulevard extérieur. En splendeur, ces derniers dépassent de loin ceux réservés à la Princesse d'Orange.

Aujourd'hui, quand nous nous introduisons dans le palais, parmi les ouvriers chargés du parachèvement, nous nous rendons compte de l'agencement de toutes les pièces lorsqu'il servait de

résidence princière.

Mais déjà, nous pouvons nous imaginer le palais, lorsque les travaux seront achevés. Donc, nous pénétrons dans le palais par la porte cochère réservée aux invités. Seul votre véhicule reste dehors. Le décor de ce corridor d'entrée plutôt sobre est typique du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Un vestibule, faisant office de sas, conduit vers l'escalier d'honneur qui est entièrement recon-



Façade de l'actuel Palais des Académies (côté donnant sur la Place des Palais).

struit grâce aux plans initiaux, ceux-ci étant aimablement mis à la disposition des autorités chargées de la restauration.

Quant aux garde-corps, ils ont fait l'objet d'une étude particulière. Certaines parties avaient été conservées et on avait cru à la similitude des dessins. Mais la découverte d'un croquis d'époque a permis la reconstitution du garde-corps dans son état quasi original, c'est-à-dire avec les doubles montants élaborés qui soutiennent la main courante.

Tout comme autrefois, l'escalier d'honneur s'arrête sur un palier où nous pouvons atteindre soit la salle des fêtes, soit les appartements princiers. Autour de la cage d'escalier est amé-

né un corridor. Des colonnes corinthiennes soutiennent le plafond. La lumière s'infiltré grâce à une coupole centrale au second étage.

Nous dirigeons nos pas vers la grande galerie qui, du côté sud du palais occupe toute la largeur du bâtiment. Les murs sont décorés de plaques de marbre vert, introuvable de nos jours. Le plafond style Empire se compose d'une voûte demi-cintrée et décorée de caissons. Deux bas-reliefs décorent le mur portant, au-dessus des piliers. La restauration de cette galerie a demandé des soins tout à fait particuliers. Jadis, la collection de tableaux du prince décorait ses parois. Aujourd'hui, il ne nous reste plus que des crochets de bronze qui perpétueront le souvenir

des œuvres d'art. Quand les académiciens ont occupé le palais, on a fragmenté la galerie en plusieurs bureaux. Erreur impardonnable ! Mais ces cloisons ont heureusement disparu et l'ensemble peut ainsi revivre.

On s'occupe maintenant de la restauration de la décoration murale. Ce travail minutieux exige la plus grande attention. On restaure aussi les plafonds. Depuis un siècle et demi, les peintres superposaient les couches de couleur à chaque rafraîchissement, de sorte que les détails sculpturaux sont maintenant cachés sous une croûte d'enduit.

Nous pénétrons dans la salle des fêtes. Nous pouvons qualifier de vraie réussite la restauration de celle-ci. La

salle aménagée durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'existe plus. Du parquet de 1828, le parqueteur a assemblé et rajusté toutes les lames.

Côté nord, la coupole du trône a retrouvé toute sa dignité. Les portes, de style Empire, complètent le décor. Au second étage la galerie couronne la salle des fêtes et offre aux invités, venus suivre les événements de la réunion, la splendeur d'antan ainsi restituée. Nous pouvons imaginer le Prince d'Orange régnant sur ses courtisans ! Nous quittons la salle des fêtes pour nous diriger vers le côté du boulevard extérieur où se déploient les appartements du Prince d'Orange. Ici aussi, les parquets de jadis ont été remplacés. Afin de les protéger, ils sont recouverts de plaques jusqu'à la fin des travaux. Le nez levé, nous détaillons les plafonds remarquables pour le riche travail des caissons.

Dans les pièces de cet appartement nous trouvons encore les portes originales dans leur encadrement de marbre. Malheureusement, elles n'ont pas été respectées : des dizaines de fois les peintres ont laissé leurs traces et même les encadrements de marbre ont été barbouillés de peinture rouge ! La restauration des plafonds à caissons de la décoration murale, des portes, des cheminées doit encore être achevée.

De l'autre côté de la salle des fêtes, côté du parc et de la place des Palais, se situe l'appartement de la Princesse d'Orange.

Aussi étrange que cela puisse paraître, nous constatons que les chambres jadis habitées par la Princesse d'Orange sont plus dépouillées que celles de son mari. Les plafonds sont simplement moulurés, les murs ne sont pas recouverts de lambris somptueux et les parquets sont composés de planchettes en chêne. Seule une pièce, sans doute un boudoir, est décorée avec un certain luxe.

Traversant ces pièces, nous gagnons le côté nord du palais. Ici, se situait l'entrée particulière du maître de céans. Cette partie du bâtiment a nécessité le plus de transformations. L'escalier a été remplacé et l'ensemble rendu plus fonctionnel, aussi bien au rez-de-chaussée qu'à l'étage où nous

nous trouvons. En somme il ne reste de cette époque que trois pièces qui, par leur forme, rappellent quelque peu la galerie côté sud. D'après nos recherches, ces pièces firent office d'antichambre aux appartements privés du Prince.

Ont ainsi disparu l'escalier original et l'escalier emprunté par les nombreux invités des séances solennelles. L'architecte a maintenant aménagé un deuxième escalier qui doit offrir un accès facile au sous-sol.

Mais il n'y a pas que ces escaliers d'honneur qui remplissent les vestibules grandioses; ils semblent quand même avoir été conçus pour impressionner les visiteurs !

Au cours de notre visite, nous avons contemplé la finesse des escaliers dits de service. Bien que dérobés, ils sont au moins aussi remarquables que leurs « grands frères » ! Ils sont toujours d'origine : chaque marche est formée d'une seule pièce en pierre bleue, encastrée dans le mur et construite en encorbellement. Les paliers ne sont que de grandes plaques de pierre bleue dont certaines mesurent plusieurs mètres carrés.

L'aspect de légèreté est pour le moins remarquable. Ce qui ne plaide pas en notre faveur est démontré là où l'architecte prolonge l'escalier existant par une structure en béton : ces dernières montrent une lourdeur déplorable qui ne peut être comparée avec l'élégance du début du siècle.

Après la visite détaillée du bel étage nous parcourons le second étage jadis réservé aux enfants et au personnel de service. Ici tout a été reconstruit, les restaurateurs y ont aménagé les bureaux nécessaires. La plupart de ces bureaux donnent accès à la galerie située autour de la salle des fêtes.

Nous sommes redescendus au rez-de-chaussée. L'ancienne salle des gardes n'est plus qu'un souvenir. Elle fait place à une salle de conférences avec chambre de projection et de traduction. Au sous-sol une deuxième salle, où le fonctionnel et le confort priment, est aménagée. L'aménagement de cette salle a exigé des techniques extraordinaires auxquelles l'entrepreneur a su répondre avec succès. Il fallait descendre à un niveau — 12 m sous le

niveau en anciennes fondations. Ceci a été réalisé suivant une technique spéciale en procédant par petits tronçons. L'espace en sous-sol sert aussi à abriter les machineries nécessaires au conditionnement d'air, au chauffage, etc. Dans leur décor du XIX<sup>e</sup> siècle, les académiciens espèrent trouver un confort XX<sup>e</sup> siècle.

Au moment où nous écrivons ces lignes, il reste, bien sûr, du pain sur la planche. Citons, en particulier, les travaux de décoration et de peinture ainsi que le parachèvement et l'équipement des salles de conférences. L'achèvement est prévu pour le mois de mars 1976. Alors les honorables académiciens se réinstalleront dans ce palais qui est leur demeure depuis plus d'un siècle.

Mais de nombreux problèmes seront encore à résoudre : le mobilier, l'hébergement de la bibliothèque et l'entretien futur des bâtiments.

Et les difficultés risquent encore de s'amonceler car les académiciens dépendent d'au moins cinq Ministres et des budgets de ces mêmes ministères ! Nous concluons, en remerciant ceux qui nous ont aidés à composer cette étude. Nous remercions Monsieur André Vermeulen, Attaché de Cabinet du Ministre des Travaux Publics qui a rendu possible la visite du chantier. Nous remercions Monsieur l'Architecte en chef M. Portielje pour les explications techniques et scientifiques.

Nous remercions S.A.R. le Prince Bernard des Pays-Bas et S.E. l'Ambassadeur des Pays-Bas en Belgique, pour la documentation historique et l'illustration.

Nous remercions Monsieur Courcelle de la Bibliothèque Royale. Nous remercions le service photographique du Ministère des Travaux Publics.

Last but not least, nous remercions Monsieur le Secrétaire Perpétuel des Académies pour l'envoi de la très intéressante étude que Monsieur Lacoste a consacrée au « Palais des Académies et son environnement » en 1962.

(1) La collection des tableaux du Prince d'Orange était vraiment remarquable. On comptait quelque 57 toiles parmi lesquelles il convient de citer un Jan van Eyck, trois Van Dyck, deux Rubens, deux Velasquez et un Léonard de Vinci. Cette collection fut d'abord mise sous séquestre, puis rendue au Prince et finalement vendue en grande partie à La Haye, vers 1850, après la mort de Guillaume II, roi des Pays-Bas.

# Flânerie à Kraainem

par Emile POUMON

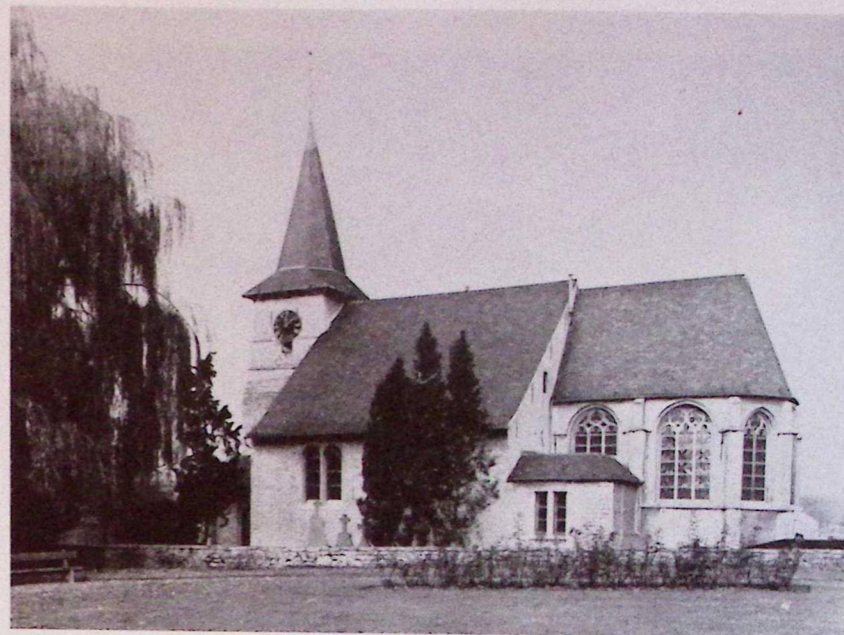
DE nos jours, pour apprécier les charmes de ce que fut la belle vallée de la Woluwe, il faut se rendre au « Lindekemale Molen » à Woluwe-Saint-Lambert. La Woluwe, née en forêt de Soignes, passe à Boitsfort, Auderghem, Woluwe-Saint-Pierre et Woluwe-Saint-Lambert, sert de frontière occidentale à Kraainem, puis s'en va rejoindre la Senne en traversant Zaventem, Diegem, Machelen et Vilvorde. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle c'était une fort jolie rivière dont la pente était utilisée par de nombreux moulins. Il y avait notamment, toujours à Woluwe-Saint-Lambert, le « Velle-molen » qui fut d'abord un moulin à peaux puis à papier. Dans le voisinage

immédiat, il y a les anciennes fermes brabançonnaises « 't Hof ter Musschen » et ses prairies parfois marécageuses, « 't Hof ten Berg », dépendance de l'abbaye de Forest depuis le XIII<sup>e</sup> siècle et « Ter Eycken » sous Woluwe-Saint-Etienne. « ten Berg » s'atteint aisément et directement du Cinquantenaire en suivant la chaussée de Roodebeek. Ce Roodebeek, qui tire son appellation d'un affluent de la Woluwe, a donné son nom à une famille patricienne bruxelloise.

Non loin de « ten Berg » s'amorce un charmant chemin encaissé noyé dans la verdure qu'on appelle la « Petite Montagne ». De fait, la vue s'étend fort loin. C'est un beau panorama. Triste

constatation : les buildings envahissent de plus en plus et d'une façon anarchique les alentours de notre capitale. A la « Petite Montagne » nous sommes déjà à Woluwe-Saint-Etienne qu'on aperçoit au-delà de l'autoroute Bruxelles-Liège (A 3). Cette commune n'offre guère d'intérêt touristique même son sanctuaire où il n'y a à admirer qu'un porte-missel en cuivre de 1659. Une demi-lieue seulement nous sépare de Kraainem que de beaux arbres cachent à la vue.

L'église et ses abords immédiats forment un coin bien sympathique. C'est une ravissante construction bien proportionnée dont le patron est saint Pancrace, cet orphelin qui endura le



Kraainem : la pimpante église Saint-Pancrace a été retouchée et agrandie en 1770. Elle a toutefois gardé sa tour d'origine romane.



Kraainem : le rustique moulin à eau, construit en bordure du Kleine Maalbeek, utilisait encore, à l'époque où ce document a été pris (1961), sa roue hydraulique pour la mouture du grain. Il est aujourd'hui sérieusement délabré. Il mériterait pourtant d'être restauré.



Wezembeek : à l'extrémité d'une longue pelouse qui prend naissance au pied même de l'église Saint-Pierre se découpe le château de Burbure, imposante maison de campagne entourée de belles frondaisons.



Kraainem : comme l'atteste ce magnifique plan d'eau, la commune a échappé jusqu'à présent aux tentacules de la capitale toute proche.

martyre à 13 ans ! Elle a été reconstruite en 1770, mais on a heureusement conservé sa tour carrée de façade, romane. Un chapiteau préroman a même été retrouvé. Le « Louis XV » domine à l'intérieur, style auquel appartiennent les deux autels latéraux, autrefois à l'église Notre-Dame des Victoires au Sablon, à Bruxelles. Les tableaux sont de bonnes copies d'œuvres de Rubens. Le jubé date de 1759, l'ostensoir-soleil de 1738. Une grille ferme le sanctuaire, ce qui permet d'aller y prier en restant sous la tour. En contrebas de l'église est installé un centre sportif et de délasserment qui s'appuie sur un modeste affluent de la Woluwe qui sourd d'un étang romantique. Ce cours d'eau, le « Kleine Maalbeek », a longtemps servi de force motrice à un vieux moulin à eau qu'il serait urgent de remettre en état.

Notre promenade se terminera à Wezembeek qui possède un hameau important, Oppem. Il relevait, lui, de l'abbaye de Villers.

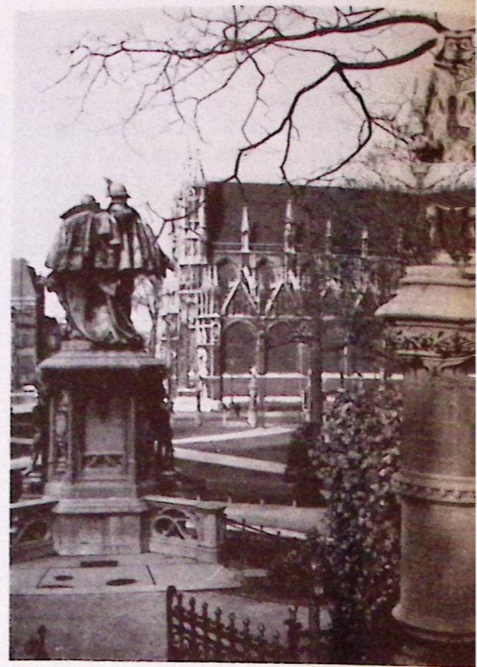
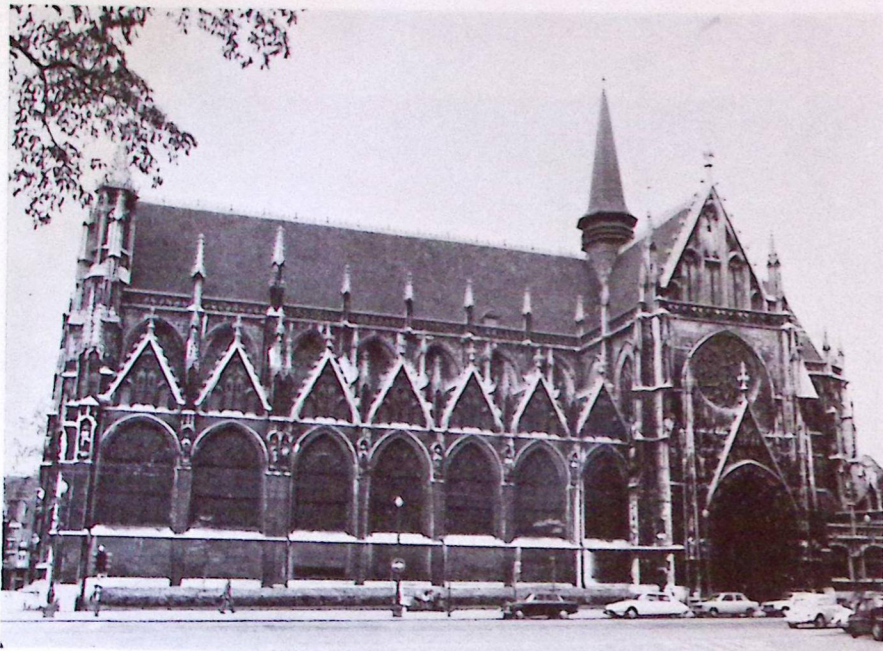
On appréciera le joli cadre d'eau et de verdure dans lequel se situe le château de Wezembeek, rebâti au XIX<sup>e</sup> siècle, bien ancestral des chevaliers de Burbure. C'est un membre de cette famille, commissaire général aux poudres et salpêtres qui l'acquit en 1694. La commune a adopté leurs armoiries « de sable à la croix ancrée d'argent » comme blason.

Wesembecca est déjà cité en 1127 mais le peuplement se fit lentement car on se trouvait ici dans une région assez inculte située au nord-est de la forêt de Soignes. L'église paroissiale Saint-Pierre est un édifice roman ayant gardé sa tour occidentale mais agrandi d'un chœur gothique et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de plafonds plats portés par des colonnes toscanes. A l'intérieur, de style Louis XV essentiellement, on remarquera surtout le banc de communion, les confessionnaux et une statue de saint Jean-Baptiste du XV<sup>e</sup> siècle. De plus des pierres tombales des Boote et de Burbure, anciens seigneurs du lieu. Notons encore que l'abbaye de la Cambre était la dîmeresse de Wezembeek.



Quant au retour, il peut se faire par Kapelleveld, la chapelle de Marie la Misérable, le moulin à vent de Woluwe-Saint-Lambert et le Lindekemale Molen qui a inspiré et inspire toujours nos peintres, même du dimanche.

Wezembeek : la charmante église Saint-Pierre fut profondément remaniée au fil des siècles. La tour toutefois témoigne encore de ses origines romanes, elle est percée, de nos jours, d'un portail aux lignes baroques.



avait intimé l'ordre de s'emparer de son effigie et de la porter à Bruxelles, au Sablon, à un endroit bien précis. La nouvelle s'était rapidement répandue et un grand concours de prélats, de bourgeois et de peuple accueillit la messagère avec son précieux fardeau. Des miracles se produisirent; on vint prier cette vierge qui avait choisi Bruxelles. Bientôt l'humble chapelle des arbalétriers fut jugée trop petite et indigne de la céleste visiteuse. En 1435, on commença la construction de la splendide église de Notre-Dame du Sablon qui, au début, fut nommée Notre-Dame du Cimetière.



Ci-dessus : Conservatoire Royal de Musique : à front de la rue de la Régence, cette plaque de bronze, due au sculpteur Bonnetain, rappelle qu'en cet endroit se dressait l'Hôtel des Tour et Tassis, célèbres maîtres des postes.

En page de gauche et de gauche à droite : l'église Notre-Dame des Victoires-au-Sablon, joyau de style ogival brabançon, et l'entrée du Square du Petit Sablon (côté Palais d'Egmont).

Ci-dessous : du temps des diligences, il fallait de 4 à 5 jours pour gagner Lyon au départ de Bruxelles.

## La vocation spirituelle des Sablons

**Q**U'ON veuille bien prendre l'adjectif « spirituelle » dans son acception la plus large, en y intégrant la vocation humaniste, intellectuelle, artistique.

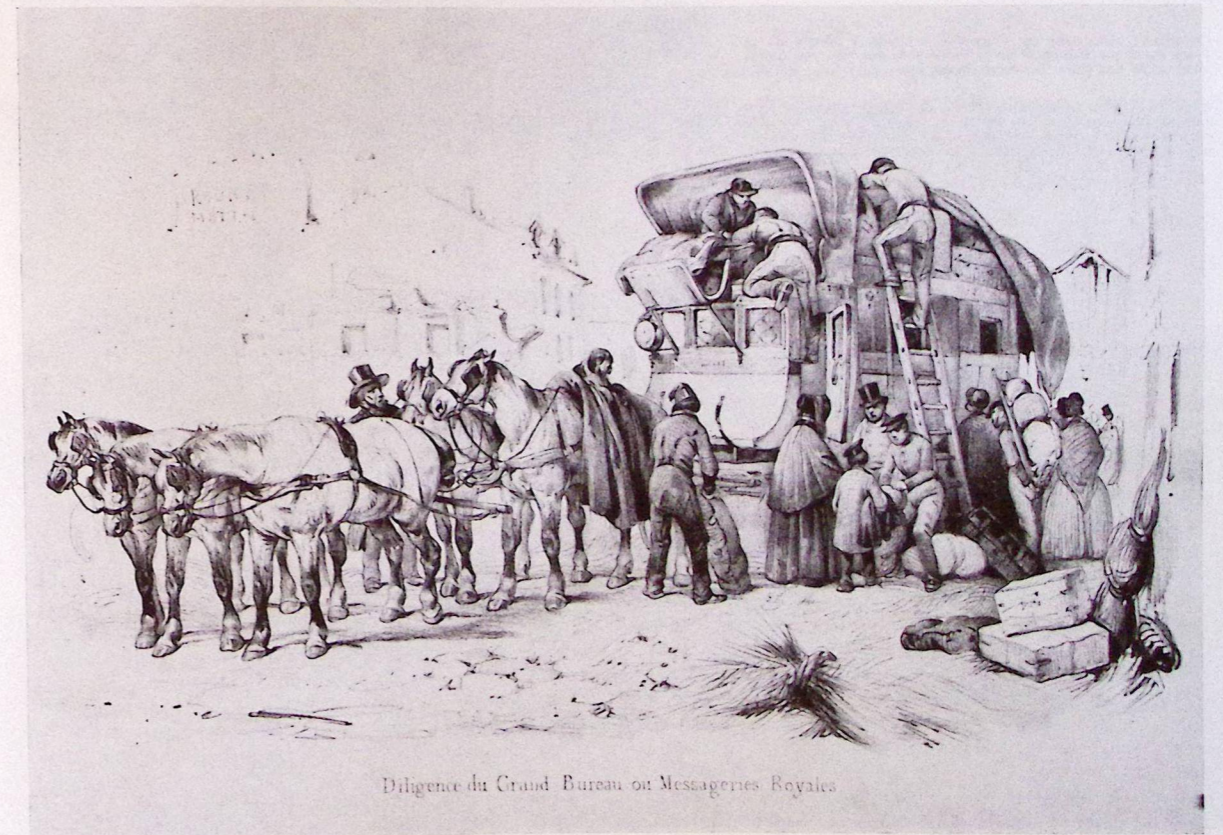
Au Moyen Age, les Sablons étaient constitués de marécages, de prairies,

de sablonnières. On y enterra les morts de l'hôpital Saint-Jean et un ermite vint s'y installer.

En 1304, les arbalétriers y firent ériger une modeste chapelle. Ce fut l'embryon d'un quartier qui devait se développer d'une façon étonnante.

par Yvonne du JACQUIER  
Archiviste honoraire  
de la commune de  
Saint-Josse-ten-Noode.

L'érection de cette chapelle a marqué la base d'un mouvement spirituel dans le sens religieux. En 1348, ce fut un soudain épanouissement : une humble femme, Baet Soetkens, apporta d'Anvers, par voie d'eau, une statue de la Vierge. A ses dires, Notre-Dame lui

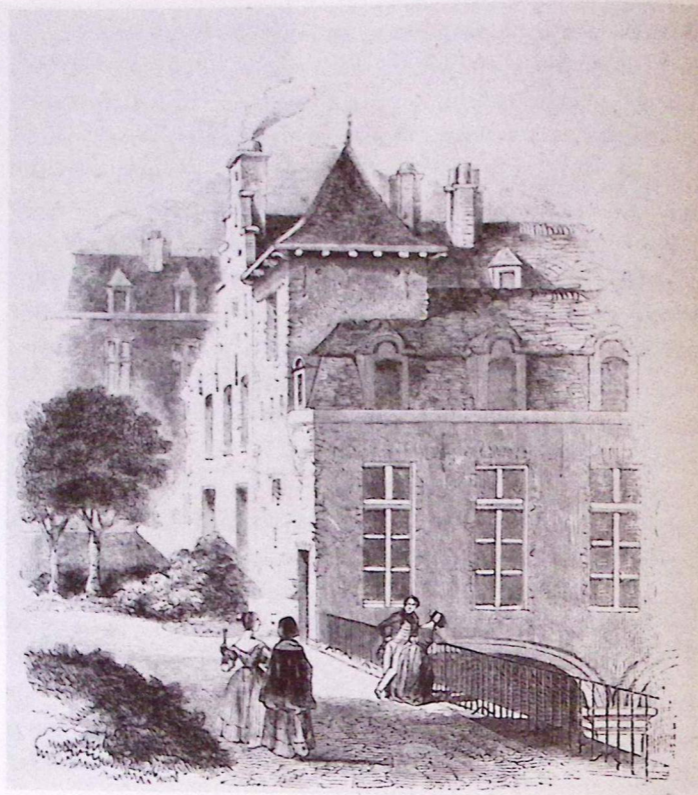


Diligence du Grand Bureau ou Messageries Royales



Ci-dessus : c'est dans cet immeuble implanté à l'angle de la Place du Grand Sablon et de la Petite Rue des Minimes qu'est installé, de nos jours, le Musée Postal.

Ci-contre : la plus ancienne partie du Palais d'Egmont, qui subsista jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle disparut dans l'incendie qui ravagea le quartier dans la nuit du 23 janvier 1892 (d'après un dessin de M. Moke dans « La Belgique monumentale »).



Nos ducs eux-mêmes s'intéressèrent au nouveau sanctuaire et Charles le Téméraire fit tracer une rue pour le relier à son Palais. Sa petite-fille, la future Marguerite d'Autriche, y fut baptisée en 1480.

Entre-temps, le quartier s'était développé; des maisons avaient été construites, les plus importantes au Sablon même, de plus modestes, le long de la rue de Ruysbroeck et de la rue Bodenbroeck notamment.

Une implantation nouvelle donna une vive impulsion à l'essor des Sablons : en 1500, l'empereur Maximilien fit appel à des Bergamasques, les Tassis, pour créer un service de postes régulier dans les Pays-Bas, à l'instar de ce qu'en Allemagne, ils avaient réalisé pour l'empereur Frédéric III. Le 1<sup>er</sup> mars

1502, Philippe le Beau, confirmant le choix fait par son père, nomma Francisque de Tassis capitaine et maître de ses Postes. La Dynastie des Tour et Tassis fut confirmée dans ses privilèges par nos princes successifs. Dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, Frédéric III lui confiant son service des postes avait donné à Ruggiero de Tassis le titre de chevalier; deux cents ans plus tard, son descendant, Eugène de la Tour et Tassis et du Saint-Empire, recevait le titre de Prince. L'hôtel des Tour et Tassis, un des plus riches de Bruxelles, se trouvait à la droite du Sablon. Il s'agissait d'un très vaste complexe comprenant, non seulement l'habitation familiale, mais aussi tous les services : bureaux, écuries, remises de voitures. Grâce aux Tour et

Tassis, le Sablon devint un des carrefours les plus animés de la ville; à long-ueur de jour et de nuit, le quartier retentissait du galop des chevaux, du roulement des voitures, des cris des postillons : le « stress » de l'époque ! Signalons que, par un singulier retour des choses, le musée postal actuel a été installé au Sablon, à peu près à l'endroit où avait été créé le premier service.

La somptueuse chapelle mortuaire des Tour et Tassis existe toujours dans l'église du Sablon.

Dans un très beau livre qu'elle a consacré aux postes en Belgique, Berthe Delépinne rappelle notamment quelques horaires de jadis, horaires à méditer par les gens pressés qui trouvent qu'aucun moyen de transport

actuel n'est assez rapide :

Bruxelles-Paris

44 heures en été 54 heures en hiver

Bruxelles-Grenade

15 jours en été 18 jours en hiver

Bruxelles-Lyon

4 jours en été 5 jours en hiver

Les postes prirent une part primordiale dans le développement intellectuel du pays; c'est grâce à elles que les idées se répandirent plus aisément à travers l'Europe et l'on peut affirmer ainsi qu'elles participèrent non seulement à l'essor économique et politique, mais aussi au mouvement spirituel des Sablons.

La noblesse, attirée par le Palais ducal tout proche, monta vers les Sablons. C'est tout l'armorial des Pays-Bas que l'on retrouve parmi les habitants : Hôtels de Bréderode, Mansfeld, Lannoy, Lalaing, Tour et Tassis, Bournoville,

Fraula, Culembourg, Figuerola et tant d'autres.

Françoise de Luxembourg, princesse de Gavre, fit édifier un palais au haut du Sablon; son fils, Lamoral d'Egmont le termina et, pour en marquer l'inauguration, organisa en 1564 de grandes fêtes notamment un splendide tournoi qui eut lieu à l'emplacement actuel du Petit Sablon. Ce fut une des dernières réjouissances avant les événements cruels qui allaient ravager le pays.

Depuis l'accession au trône de Philippe II, la répression s'était durcie à l'égard des réformés. L'application stricte des placards amena des réactions : le 4 avril 1566, trois cents seigneurs signèrent le Compromis des Nobles au Palais de Culembourg situé à côté du Palais d'Egmont. Le lendemain la requête fut présentée à la gouvernante Marguerite de Parme.

On sait, par la grande histoire, les suites dramatiques du mouvement : l'arrivée du duc d'Albe, les répressions brutales, l'arrestation et l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes. Par un édit du 28 mai 1568, le sombre duc d'Albe fit raser l'hôtel de Culembourg pour qu'il ne reste même pas une trace de ce palais où s'était fomenté ce qu'il considérait comme une véritable sédition.

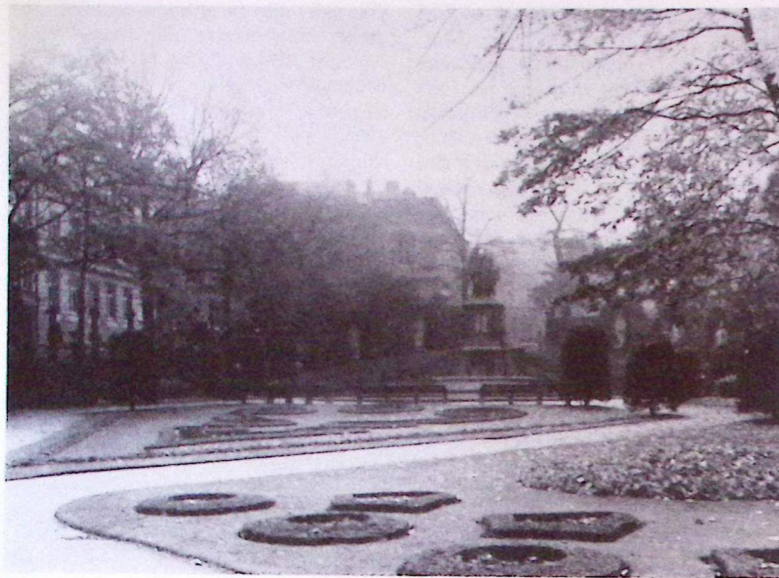
La résistance de nos provinces à l'oppression espagnole, symbolisée par le Compromis des Nobles, était partie des Sablons et en concrétise la destinée humaniste.

Devant la colère populaire, Philippe II dut rappeler le duc d'Albe; il nous envoya sa fille et son gendre, Isabelle et Albert, qui s'employèrent à calmer les esprits.

Les archiducs, fort pieux, s'intéressèrent

Antoine Sallaert (1590-±1657) : L'Infante Isabelle abattant l'oiseau au Tir du Grand Serment (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts).





En haut de la page : le ravissant Square du Petit Sablon, qui fut inauguré, le 20 juillet 1890, par le bourgmestre Charles Buis.

Ci-dessus : la façade monumentale des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique qui furent édifiés, en 1876, en bordure de la rue de la Régence.

rent particulièrement à Notre-Dame du Sablon. Isabelle créa la procession des pucelles; elle participa aux tournois des arbalétriers et, ayant abattu le papegai, fut élue « reine de l'arbalète ». Antoine Sallaert et David Teniers ont fixé ces événements dans des tableaux

qui n'ont peut-être pas une grande valeur artistique, mais qui constituent d'excellents documents pour l'historien. La noblesse demeura fidèle au quartier durant tout le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles.

Le palais d'Egmont fut entièrement remanié, vers 1753, par un prince d'Arenberg qui avait épousé une descendante d'Egmont. Les plans en seraient dus à Servandoni.

Des personnages de marque furent les hôtes du palais d'Egmont : Louis XV, Christine de Suède, le marquis de Prié, Voltaire et aussi ce délicieux Prince Charles Joseph de Ligne qui, ruiné par la Révolution française, dut se réfugier à Vienne où il mourut pendant le Congrès, en 1814. Une statue, due à John Cluysenaar, le représente dans l'élégance de sa jeunesse; elle a été placée dans le Parc d'Egmont; on n'aurait pu lui trouver meilleur emplacement que dans ce jardin où il fit de fréquents séjours et qui, aujourd'hui, voit défiler tous les diplomates du monde.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les familles patriciennes commencent à émigrer vers le Quartier Léopold et plus tard vers l'avenue Louise.

Pour avoir perdu une partie du Gotha, les Sablons n'en accentuent pas moins leurs destinées spirituelles et artistiques : en 1827, la rue de la Régence est percée jusqu'à l'église et prolongée, en 1872, jusqu'au Palais de Justice. Et dès lors, l'art prend possession du quartier : l'École de Musique, créée en 1827, devient Conservatoire royal et, de la rue des Finances, vient s'installer rue Bodenbroeck, 17, sous la direction de Fétis, dans l'immeuble à double pignon redenté dont l'effondrement récent a navré tous les amateurs de vieilles pierres et de souvenirs. Plus tard, le Conservatoire prend possession de l'Hôtel de Tour et Tassis qui sera cependant démoli en 1872 pour faire place aux bâtiments actuels.

En 1876, les Musées royaux des Beaux-Arts sont édifiés en bordure de la rue de la Régence, tandis que le Musée d'Art moderne est installé dans l'ancien palais de Charles de Lorraine que l'on agrandit pour y déposer toutes les collections de la Bibliothèque royale. Quant au Musée postal, nous l'avons

vu, il a été transféré au Grand Sablon. Le 20 juillet 1890, le bourgmestre Buis inaugurait le Square du Petit Sablon, véritable joyau du quartier. A cette occasion déjà, il mit l'accent sur la vocation spirituelle des Sablons, sur l'œuvre de libération accomplie au XVI<sup>e</sup> siècle au départ de l'hôtel de Culembourg et par la volonté de trois cents patriciens dont bon nombre habitaient les environs.

Le plan du Petit Sablon est dû à l'architecte Beyaert; le dessin des grilles à Xavier Mellery; les statues à nos meilleurs sculpteurs de l'époque dont Fraikin, Geefs, Vander Stappen, Charlier, Vanden Kerckhove, Lambeaux, Namur.

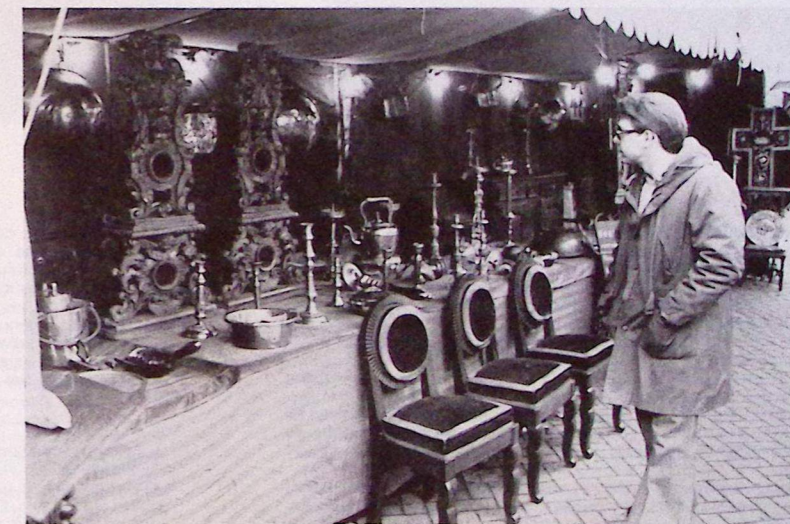
L'effigie des deux martyrs de la liberté de pensée, Egmont et Hornes, domine le site, mais autour d'eux on retrouve les humanistes : Guillaume d'Orange, Mercator, Ortelius, Van Orley, Locquenghien et, sommant les grilles, une cinquantaine d'hommes de métiers (docteurs, gantiers, heaumiers, serruriers, batteurs d'or, merciers, forgerons et tant d'autres) tous ces humbles qui, par leur courage et souvent au risque de leur vie, ont fait prévaloir en nos provinces la liberté de parole et de croyance.

Le quartier des Sablons poursuit sa tradition; il participe aux mouvements artistiques et littéraires par les concerts du Conservatoire, par les brillantes expositions organisées notamment dans le cadre d'Europalia, par les manifestations si intéressantes qui se déroulent à la Maison de la Musique, rue Lebeau.

Les démolitions ont chassé les antiquaires de la Montagne de la Cour et des environs; ils sont montés vers le Grand Sablon; avec le marché des antiquaires qui a lieu tous les weekends, ils amènent un public éclectique et amateur d'art.

Ainsi, très succinctement, nous avons essayé de retracer cette vocation si particulière du Quartier des Sablons à travers six siècles d'histoire : spirituelle et mystique, humaniste, intellectuelle et artistique.

Qu'il nous soit permis, pour terminer ce rapide survol, de souhaiter qu'on ne porte plus atteinte à son intégrité, à son caractère architectural, que —



dans toute la mesure du possible — on évite d'y implanter de vastes complexes anonymes et qu'au contraire on s'efforce d'y ramener des habitants qui, par leur présence constante, influenceront heureusement les destinées du quartier.

En haut de la page : l'actuel Conservatoire Royal de Musique, d'inspiration classique, élevé d'après les plans du talentueux John Cluysenaar, illustre à merveille la destinée tant spirituelle qu'artistique du Quartier des Sablons.

Ci-dessus : au Marché des Antiquaires, un samedi matin, l'objectif de notre photographe a surpris cet amateur manifestement perplexé quant au choix à opérer; on le serait à moins !





Diest : Eglise Notre-Dame.

# Belles Eglises du Brabant

2\*

par Yves BOYEN

- \* = Monument ou œuvre d'art remarquable.
- \*\* = Monument ou œuvre d'art de toute beauté.

## DIEST

### Collégiale des Saints-Sulpice-et-Denis

Construite en grès ferrugineux de la région avec tour (inachevée) en pierre blanche, la **collégiale des Saints-Sulpice-et-Denis\*** (classée le 25.3.1938) passe, à juste titre, pour un des fleurons de l'Ecole brabançonne du XV<sup>e</sup> siècle en même temps qu'elle figure parmi les édifices les plus représentatifs de l'art gothique du Démer.

Des architectes célèbres ont œuvré ici entre 1417 et 1534. Parmi eux : le talentueux Diesto, Sulpice vander Vorst, qui dressa les plans de l'admirable collégiale Saint-Pierre à Louvain, Mathieu de Layens, le génial auteur de l'hôtel de ville de Louvain, Antoine et L. Keldermans, membres d'une fameuse lignée de bâtisseurs malinois. La tour est équipée d'un carillon (1671) de 43 cloches.

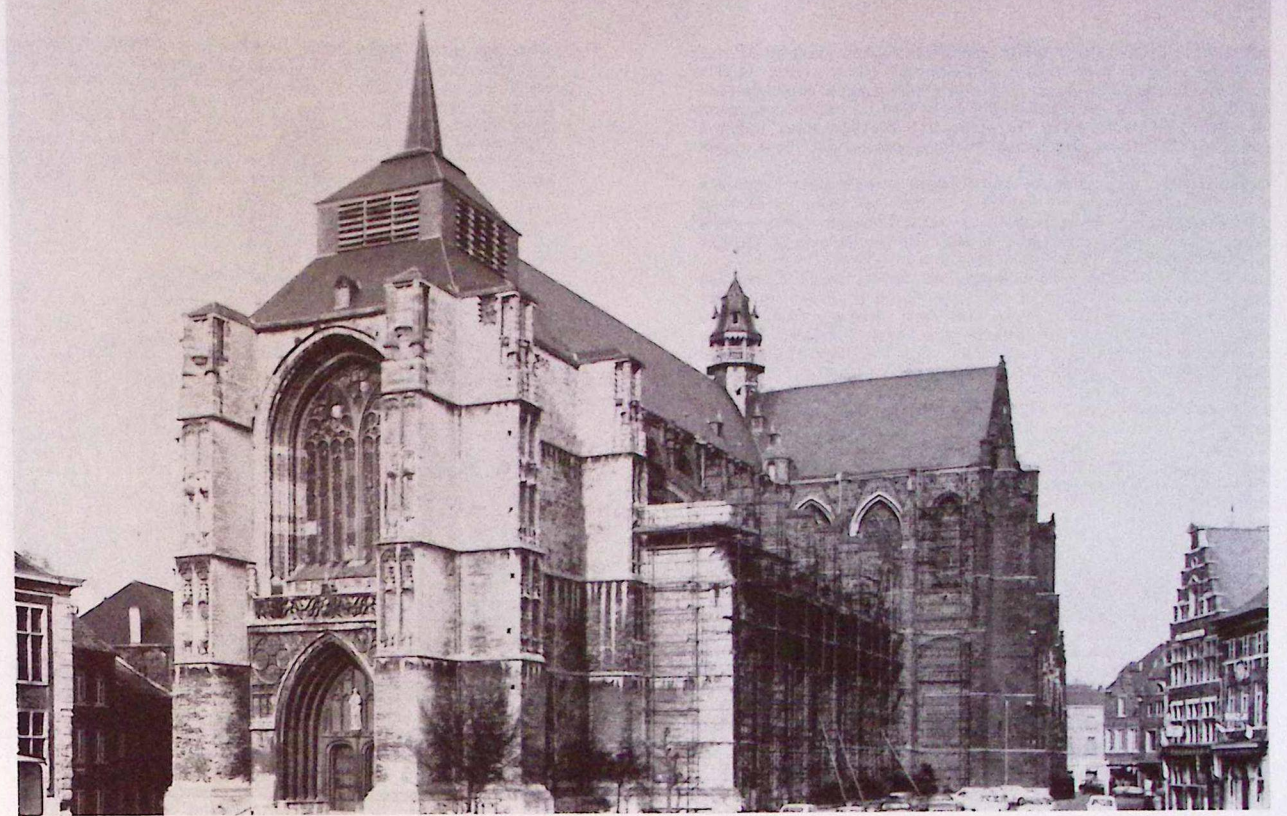
L'intérieur, divisé en trois nefs, séduit par sa majesté et ce verticalisme modéré qui caractérise la plupart de nos sanctuaires brabançons. Le **mobilier\*** mérite à lui seul une visite. Signalons le somptueux maître-autel (1726), au demeurant un peu surchargé, une tourelle eucharistique (1615) réalisée dans l'esprit de la fameuse tourelle du Saint-Sacrement de Léau, des **stalles\*** de toute beauté, placées en 1493, dont les **miséricordes\*** où l'humour coudoie le sérieux, le vice la vertu, sont considérées par la plupart des historiens de l'art comme les plus belles de Belgique (on les attribue communément à l'entourage de Jean Borman). La collégiale garde, en outre, d'intéressants tableaux des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, une chaire de vérité (1738) aux reminiscences baroques tempérées d'un certain classicisme, de précieuses sculptures, des reliques de saint Jean Berchmans (Diest 1599 - Rome 1621) que l'Eglise vénère comme le patron et le protecteur de la jeunesse et, enfin le monument funéraire (restauré en 1965) de Philippe-Guillaume, prince d'Orange-Nassau, seigneur de Diest et fils de Guillaume le Taciturne.

Le **trésor\*** de la collégiale, groupé dans deux petites salles comprend une riche collection de dinanderies, broderies, faïences, orfèvreries, sculptures, tableaux dont certains peints sur bois. Visites de la collégiale et des chambres du trésor, en juillet et août : tous les jours de 10 à 12 et de 14 à 17 h; en septembre : les week-ends aux mêmes heures. A tout autre moment de l'année, sur demande préalable. Pour les visites guidées, une demande préalable doit également être introduite. S'adresser à Monsieur Joseph Celis, tél. 013/33.20.07.

### Eglise Notre-Dame

L'**Eglise Notre-Dame\*** (classée par arrêté royal donné à Bruxelles, le 25.3.1938) est l'un des plus vénérables sanctuaires du Brabant en même temps que l'un des édifices les plus séduisants de la vallée du Démer. Edifiée en grès diestien, elle forme une robuste construction (XIII<sup>e</sup> siècle), de style ogival primaire, où se retrouvent les formes spécifiques à l'architecture cistercienne, notamment dans l'application qu'elles reçurent à l'église abbatiale de Villers. Les guerres de religion, qui sévirent durant le XVI<sup>e</sup> siècle, n'épargnèrent pas le sanctuaire, nécessitant de profondes restaurations qui furent entreprises dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Des retouches apportées à l'édifice au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle n'ont pas toujours eu l'heureux effet escompté. Ces réserves mises à part, l'église est un éloquent témoignage du savoir-faire de nos bâtisseurs de la vallée du Démer.

Le **mobilier\*** est élégant et de qualité. On détaillera surtout le maître-autel majestueux d'inspiration baroque, les fonts baptismaux, en laiton, de style Renaissance, une Pietà de la fin des temps gothiques, une Madone du XVI<sup>e</sup> siècle et une belle suite de tableaux, dont il convient de mettre en exergue sept toiles illustrant des stations du Chemin de Croix, compositions très intéressantes sur le plan iconographique et datant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une « Rencontre d'Esau et de Jacob », ample et puissante composition de ± 1750, un émouvant « Saint Roch » d'Antoine Clevenbergh (vers 1790), une « Distribution des Pains aux Pauvres » de caractère folklorique et un intéressant « Ecce Homo » inspiré du tableau de Rubens.



Diest : Collégiale des Saints-Sulpice-et-Denis.

## DROGENBOS

### Eglise Saint-Nicolas

Ce coquet **sanctuaire\*** (classé par arrêté royal du 25.3.1938), en forme de croix latine, fut édifié vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Il se caractérise par sa tour centrale puissante et trapue comme on en retrouve divers exemplaires dans les églises campagnardes du Brabant occidental. Diverses restaurations et des agrandissements ont quelque peu altéré la pureté primitive des lignes. L'édifice a cependant gardé de nombreux éléments architectoniques dignes d'intérêt, notamment les fortes colonnes cylindriques séparant les nefs, les chapiteaux où alternent feuillages et figurines, les têtes faisant office de consoles, la crédence du chœur animée d'un masque à feuillages.

Le mobilier, sans être opulent, comporte cependant quelques œuvres remarquables, notamment les fonts baptismaux (1558) aux armes d'Adrien du Bois, qui fut aide de camp de Charles Quint, une Madone du XV<sup>e</sup> siècle, au drapé ample, un séduisant groupe de sainte Anne, la Vierge et l'Enfant, sculpture malinoise du début du XVI<sup>e</sup> siècle et deux statues figurant saint Antoine et saint Nicolas, productions remontant à la fin des temps gothiques. Le cimetière désaffecté, qui ceinturait l'église, a été aménagé avec beaucoup de goût en promenade publique où il fait bon flâner et rêver. Ajoutons que le site formé par l'église et l'ancien cimetière a bénéficié d'une mesure de classement prise le 31.12.1945.

## GRIMBERGEN

### Eglise Saint-Servais

**Eglise abbatiale\* et paroissiale** (classée le 19.4.1937), dédiée à saint Servais. Elle constitue un très bel exemple du style baroque adapté à nos régions. Sa construction fut entamée en 1660, sous la prélatrice de Fernandez de Velasco, d'après les plans dressés par un moine de Grimbergen, Gilbert de Zinnick. Elle ne fut par un moine de Grimbergen, Gilbert de Zinnick. Elle ne fut ouverte au culte qu'en 1700 sans pour autant avoir été achevée. C'est ainsi que la tour, haute de 60 mètres, n'a jamais reçu son couronnement et que les nefs n'ont que la moitié de la longueur

prévue et se terminent par un mur assez disgracieux qui tient lieu de façade.

Ces quelques imperfections ne nuisent cependant pas à l'ensemble qui a une noble et majestueuse allure avec un chœur aux proportions grandioses, un imposant transept et une superbe croisée couronnée par une harmonieuse coupole à lanterneau.

Le **mobilier\*** opulent répond à ce goût du faste propre à l'art baroque. Il comporte quelques œuvres de grande qualité, dont le **maître-autel\*** imposant, réalisé, en marbre blanc et noir, par Frans Langhermans, la **chaire de vérité\*** grandiose, attribuée à l'Anversois Henri-François Verbruggen, quatre **confessionnaux\*\***, en chêne, avec figures d'apôtres et emblèmes sculptés par le même Verbruggen et figurant parmi les plus beaux de Belgique, une suite de tableaux attribués à van Orley, Gaspard de Crayer, Van Loon, Jean Eyckens et Jean-Erasme Quellin. Parmi les œuvres contemporaines, on retiendra deux estimables statues figurant saint Joseph et sainte Anne, œuvres de Harry Elström. La **saclerie\*** est de toute beauté. Elle étonne et séduit tant par ses proportions inaccoutumées que par la richesse d'ornements des boiseries rythmées par des moulures et animées de reliefs et de médaillons. Plusieurs peintures, dont quatre tableaux incorporés dans les lambris et une grande et lumineuse fresque décorant le plafond et représentant la Glorification de saint Norbert, complètent avec bonheur ce prestigieux ensemble commandé par l'abbé Jean-Baptiste Sophie et achevé en 1763.

La tour renferme un carillon de 48 cloches. Des concerts de carillon ont lieu en été, notamment le dimanche soir ainsi qu'à l'occasion des grandes fêtes civiles et religieuses.

Signalons encore que l'église a fait, au cours de ces dernières années, l'objet d'une restauration méticuleuse et habile.

## HAL

### Basilique Notre-Dame ou Saint-Martin

Il s'agit d'un des **monuments\*** les plus représentatifs du style ogival en Brabant. Entamée en 1341 et consacrée en 1410, par l'archevêque de Cambrai, l'église ne fut pourtant achevée que dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Les principales phases furent les

suivantes : vers 1350 : édification du vaisseau central et des bas-côtés; de 1400 à 1409 : érection du chœur; vers 1450 : construction de la chapelle des fonts baptismaux et édification de la tour actuelle sur les vestiges de la tour de l'église primitive; vers 1467 : la chapelle de Trazegnies. La sacristie date, quant à elle, du XVII<sup>e</sup> siècle tandis que le campanile ne fut placé qu'en 1774-76.

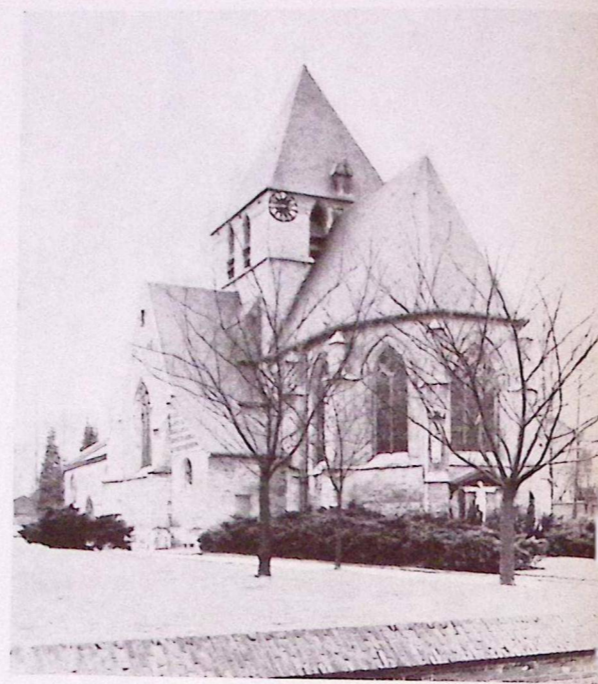
Ces diverses campagnes de construction n'ont pourtant pas nui à l'unité de l'ensemble qui constitue un étonnant exemple de style gothique rayonnant et flamboyant où l'art brabançon s'affirme dans toute sa plénitude. Notons que le sanctuaire, classé le 30.12.1933, fut élevé, en 1946, au rang de basilique.

Les **sculptures\*** sont remarquables, notamment celles ornant les portails où l'on voit, entre autres, une Vierge à l'Enfant entourée de deux anges musiciens et des Rois Mages; cette statue (fin du XIV<sup>e</sup> siècle) est peut-être la plus belle et la plus noble de toutes nos Madones gothiques; puis, dans le chœur, les statues des douze Apôtres, superbes compositions qui, par leurs profils, rappellent les chefs-d'œuvre de Nicolas Sluter.

Le **moblier\*** est d'une grande richesse. En premier lieu, on citera la **statue miraculeuse\*** de la Vierge, objet d'un culte séculaire et qui constitue un type très rare d'iconographie religieuse; elle date du début du XIII<sup>e</sup> siècle et aurait appartenu à sainte Elisabeth de Hongrie. Alice, princesse de Hollande et de Zélande, épouse de Jean d'Avesnes, fit don de cette Madone, en 1267, à la première église de Hal. Cette statue, devant laquelle s'inclinèrent souverains, princes et notables de tous pays, fut à l'origine de la prospérité de Hal et des trésors d'art que possède aujourd'hui le sanctuaire. La coloration noire de la statue serait la conséquence d'une oxydation.

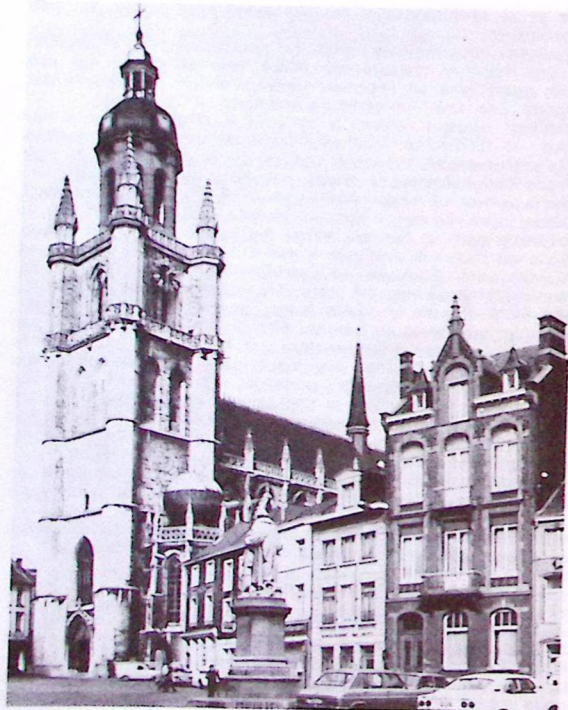
Sous l'arc du chœur, une Croix triomphale, en bois, du XVI<sup>e</sup> siècle, traitée avec la finesse d'une orfèvrerie. Dans la chapelle dite de Trazegnies, on peut admirer un très beau **retable\*** en albâtre, œuvre que Jean Mone, attaché à la Cour de Charles Quint, acheva en 1533. On y voit les sept Sacrements figurés en médaillons et surmontés d'une délicieuse Charité de Saint Martin.

Les fonts baptismaux (1446) sont une bonne production de l'art gothique, due à Guillaume Lefevre de Tournai. A l'entrée du



Drogenbos : Eglise Saint-Nicolas.

Hal : Basilique Notre-Dame ou Saint-Martin.



déambulatoire on voit le tombeau de Joachim, fils de Louis XI, dauphin de France, mort en 1460. Sous la tour sont conservés dans une niche trente-deux boulets de canon, souvenir d'un siège soutenu victorieusement par la ville contre les Gueux, les 9 et 10 juillet 1580. D'après la tradition, la Vierge serait apparue à cette occasion sur les remparts de la cité et aurait recueilli les boulets dans son giron.

La tour abrite un magnifique **carillon\*** de 54 cloches, dont la plus ancienne remonte à 1390 et la plus récente à 1972. Depuis 1973, des concerts de carillon ont a nouveau lieu durant la belle saison.

La crypte abrite le **trésor\*** de la basilique. Ce trésor est composé d'œuvres d'art magnifiques offertes à la Vierge de Hal, par des princes et dignitaires. Citons, parmi les pièces les plus remarquables : l'**ostensoir-reliquaire\***, en argent partiellement doré, travail bruxellois (± 1460), don de Louis XI, à l'époque où le monarque, encore dauphin de France, résidait au château de Genappe; puis l'**ostensoir en argent\***, en forme de tour gothique, œuvre bruxelloise du début du XVI<sup>e</sup> siècle, offerte à la Vierge, en 1513, par Henri VIII, roi d'Angleterre, quelques années avant son apostasie.

Visites de la basilique : tous les jours sauf pendant les offices.  
Visites de la crypte : sur demande préalable.

#### HERINNES (HERNE)

##### Eglise Saint-Pierre

Ce très intéressant **sanctuaire\*** (classé en date du 19.4.1937), dont les origines sont fort anciennes, est en outre l'un des plus beaux édifices religieux, de style scaldéen, avec tour flanquée de quatre tourelles, qui soient visibles dans nos régions. Restaurée en 1598, l'église fut profondément remaniée et agrandie en 1924-1926, perdant de la sorte ce charme rustique qui la caractérisait, mais gagnant, en revanche, en majesté et en puissance. Dans ses parties anciennes (nef romane — chœur gothique — base puissante de la tour établie à l'aide de pierres de grande

dimension — porche agrémenté de colonnettes) l'église constitue un éloquent témoignage du savoir-faire et du talent de nos constructeurs romans et gothiques. Le mobilier ne comporte aucune œuvre exceptionnelle. On relèvera cependant quelques bons tableaux puis les stalles, les lambris et un confessionnal, tous de style Louis XV, un Christ du XVI<sup>e</sup> siècle, une sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant, estimable sculpture du XVI<sup>e</sup> siècle également et une statue de la Vierge, œuvre adroite du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### JODOIGNE

##### Eglise Saint-Médard

Perle de la commune, ce **sanctuaire\*** (classé par arrêté royal en date du 21.12.1936) est aussi le joyau architectural de la région en même temps que l'un des monuments les plus anciens et les plus caractéristiques du Brabant. En forme de croix latine, il fut édifié en plusieurs campagnes qui couvrirent pratiquement un siècle (du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle au début du XIV<sup>e</sup> siècle). Le grès blanc des carrières de Huppaye pour les fondations et certains soubassements, le calcaire mosan pour divers éléments d'architecture et surtout la belle pierre de Gobertange furent utilisés pour le gros œuvre. La partie la plus remarquable et aussi la plus ancienne est le **chœur\*** encore roman, bien que rappelant par certains détails, les constructions élevées à l'époque de transition. Il est composé de deux étages de fenêtres. Les baies de la rangée inférieure sont encore en plein cintre, tandis que les autres affectent la forme d'un arc légèrement brisé. Au bras du transept, dont le gros œuvre est roman, ont été accolées deux absidioles couvertes de voûtes d'ogives remontant au premier âge du gothique. Les nefs, tout comme la tour carrée, à tourelle d'escalier, flanquant la façade du côté sud, sont également de style ogival. L'église, qui dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait été mise sans discernement au goût du jour, a fait tout récemment l'objet d'une admirable restauration qui lui a restitué l'essentiel de sa pureté d'origine. Il faut pénétrer à l'intérieur du sanctuaire pour apprécier toute la sobre majesté de l'édifice. Le mobilier, s'il ne comporte aucun chef-d'œuvre, est cependant



Jodoigne : Eglise Saint-Médard.

Hérinnes (Herne) : Eglise Saint-Pierre.



de choix. Tout d'abord, un estimable triptyque, attribué à Otto Venius et illustrant la Passion, ensuite une Vierge à l'Enfant de Corneille Schut, puis deux confessionnaux, adroites ébénisteries du XVII<sup>e</sup> siècle, une statue, en bois polychrome, de saint Médard (1568), d'admirables orfèvreries, dont la chasse des Saints Médard et Corneille (1660) et surtout un magnifique **calice\*\*** en vermeil dont la tige et le nœud ont vraisemblablement été exécutés au début du XIII<sup>e</sup> siècle par le talentueux Hugo d'Oignies. On notera encore les nouvelles orgues, qui, quoique contemporaines (1973), témoignent d'un modernisme de bon aloi.

#### LEAU (ZOUTLEEUW)

##### Eglise Saint-Léonard

Surtout renommée en raison des inestimables **œuvres d'art\*\*** qu'elle abrite et qui en font un authentique musée d'art chrétien, l'**église Saint-Léonard\*** (classée par arrêté royal donné, à Bruxelles, le 1.2.1937) est un édifice captivant pour l'étude de l'évolution du style gothique depuis ses origines jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. En outre, bénéficiant des rencontres d'influences dont notre pays fut le théâtre, les architectes de Saint-Léonard surent combiner les apports étrangers — principalement rhénans et français — avec les conceptions proprement régionales de l'art de bâtir.

Trois siècles d'architecture religieuse sont illustrés ici. Le chœur entamé vers 1235-1237, le croisillon nord avec sa porte romane et la tour septentrionale (restée inachevée) constituent les parties les plus anciennes. La construction de la nef, commencée vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, fut achevée dans les années 1320-1325. Le XIV<sup>e</sup> siècle vit également l'édification du croisillon méridional (1330-1340) et des bas-côtés et c'est à la même époque que la façade reçut son couronnement. La chapelle Saint-Léonard date du XV<sup>e</sup> siècle. Les chapelles latérales furent construites entre 1507 et 1518; le clocheton, pour sa part, est un ajout de 1530. C'est également durant le XVI<sup>e</sup> siècle que furent aménagées les voûtes actuelles de même que le porche construit en 1551. L'église fut restaurée vers 1860 d'abord sous la direction de l'architecte

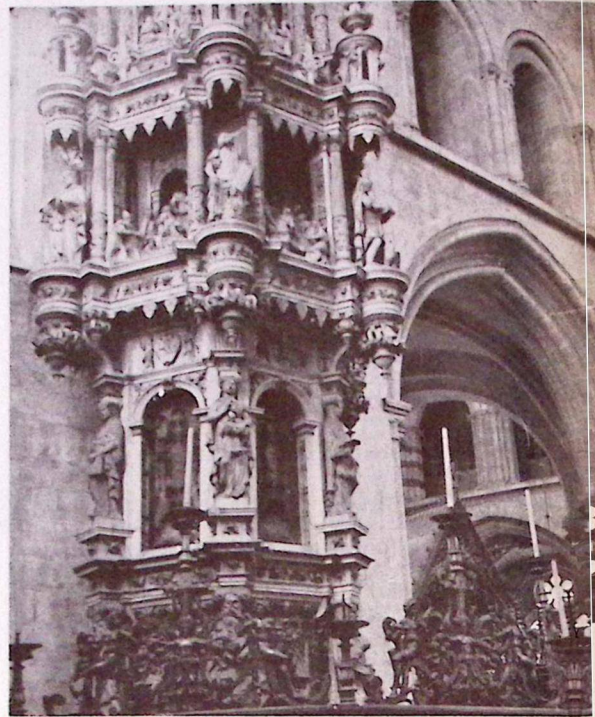
Dumont, de Bruxelles, l'un des tenants du mouvement néogothique, puis sous celle des architectes C. Gérard, de Saint-Trond, et A. Van Assche, de Gand. Quant au campanile abattu en 1923, il fut réédifié en 1926; il abrite aujourd'hui un carillon de 49 cloches dont les plus anciennes furent fondues par Mégard Wagemans. Construit en forme de croix latine, l'édifice a vu son plan primitif altéré par l'adjonction de chapelles latérales et d'annexes qui confèrent au bâtiment une largeur exagérée (32 m 50) pour une longueur totale de 45 mètres.

Les matériaux utilisés furent la pierre de Gobertange et le quartzite d'Overlaar pour le gros œuvre et la pierre jaune de Lincent pour les parements intérieurs, les sculptures et les colonnettes du chœur tandis que la pierre blanche et le grès ferrugineux ont été utilisés pour l'édification de ce dernier.

Comme dans de nombreux sanctuaires français, dont elle trahit l'influence, la façade est formée de deux tours massives flanquant la partie centrale percée d'une haute fenêtre ogivale et éclairée à l'étage par deux baies géminées en plein cintre. Les tours à tourelles d'escalier sont pourvues de puissants contreforts. Seule la tour sud, dite Tour Saint-Léonard est achevée. Elle est haute de 26 mètres et abrite quatre cloches. La tour nord, dite Tour Sainte-Barbe, présente les mêmes dispositions mais l'étage supérieur n'a jamais été construit.

La nef et les bas-côtés sont typiques de l'Ecole brabançonne. La nef comporte trois étages et est séparée des bas-côtés par deux rangées de colonnes rondes et élancées avec bases moulurées et chapiteaux ornés de crochets à feuillages.

Les chapelles latérales édifiées à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle sont très représentatives du gothique brabançon. Vers 1440-1442, un charmant édicule a été construit dans le prolongement du bras droit du transept. Connu sous le nom de **Chambre ou Chapelle de Saint Léonard**, il est une très bonne illustration du gothique flamboyant; il est l'œuvre de Mathieu de Layens, le génial constructeur de l'hôtel de ville de Louvain. Il sert aujourd'hui de chapelle de semaine. La **Salle dite du Chapitre** (XVI<sup>e</sup> siècle) lui est accolée; elle constitue un ensemble très curieux qui préfigure déjà l'art de la Renaissance. L'architecte a multiplié ici pour le plaisir des yeux, autour de deux sobres



Eglise Saint-Léonard, à Léau : la célèbre Tourelle du Saint-Sacrement (partie inférieure).

Léau : l'Eglise Saint-Léonard vue du chevet.



fenêtres à meneaux, les pinacles, les gâbles en accolade, les arcatures recoupées et les festons. Le **chœur** est de loin la partie la plus intéressante de l'édifice. On y note la survivance de certains détails de style roman et diverses influences d'origine tant française que française. Il est formé de quatre étages comme la cathédrale de Tournai et comme l'église Saint-Rémi de Reims. Le rez-de-chaussée est rythmé par des colonnes rondes dont les chapiteaux sont ornés de crochets feuillagés. Au deuxième étage court une magnifique tribune où la pierre jaune alterne harmonieusement avec le grès ferrugineux. Le troisième étage est constitué par un faux triforium formé d'arcatures portées par des colonnettes accouplées. Le quatrième étage ou clair-étage est plus tardif (fin du XIV<sup>e</sup> siècle).

Comme dans d'autres églises belges construites aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, le chœur est ceinturé d'un large déambulatoire flanqué de contreforts à pinacles et éclairé par des baies en arc brisé. Le déambulatoire a conservé ses admirables voûtes d'origine, nervures, retombant d'une part sur les colonnes du chœur et d'autre part sur les colonnettes engagées dans le mur extérieur. Les clés de voûte ont une ornementation de végétaux stylisés. À l'extérieur, dans la partie haute du mur du déambulatoire une galerie de circulation, de type rhénan, a été percée. Ce genre de galerie se retrouve aussi dans la région mosane. Les arcades de cette galerie rappellent celles du faux triforium et sont formées de petits arcs portés par des colonnettes géminées.

Si l'église Saint-Léonard ne manque pas d'étonner le visiteur tant elle contraste par sa robustesse et ses dimensions avec la modestie du bourg endormi à ses pieds, elle tire cependant ses plus beaux titres de noblesse des richesses inestimables qu'elle a accumulées du temps où la localité comptait parmi les villes les plus prospères du Brabant.

Nous ne pouvons dans le cadre de cette étude cursive décrire par le menu les nombreuses œuvres que détient ce véritable **musée d'art chrétien** qu'est l'église Saint-Léonard. Nous conseillons à nos lecteurs d'acquiescer s'ils ne le possèdent déjà le petit guide touristique de poche (52 pages) qu'Yves Boyen consacré à Léau, son église-musée, sa grand-place, sa campagne romantique et qui a été édité, en 1970, par les soins de l'

Fédération Touristique du Brabant. Il est vendu au prix de 20 F à notre bureau d'accueil, 2, rue Saint-Jean, 1000 Bruxelles.

Nous nous contenterons ici de donner un aperçu des principales œuvres ornant le sanctuaire.

Tout d'abord, à l'entrée de la nef centrale un bénitier (1468), en laiton, posé sur une base en pierre bleue. Le seau à eau bénite qui y est accroché est une dinanderie du XVI<sup>e</sup> siècle. Puis dans l'allée centrale, une Vierge à double face ou **Marianum**, type d'icongraphie devenu rare dans nos régions. Datant de ± 1533, cette Madone portant l'Enfant Dieu est entourée d'un chapelet et de six angelots dont les robes flottantes confèrent à l'ensemble une allure quasi aérienne.

À l'entrée du chœur, sous l'arc triomphal est accroché un **calvaire**, en chêne, œuvre d'une touchante simplicité datant de 1453-1454. A gauche du chœur, un lutrin (XVI<sup>e</sup> siècle) en chêne, qui servit à l'origine de tabernacle. Puis, un tronc imposant taillé dans le chêne, travail du XV<sup>e</sup> siècle, qui supporte une statue de la Vierge présentant un fruit à l'Enfant Dieu (robuste sculpture de la fin du XV<sup>e</sup>, début du XVI<sup>e</sup> siècle).

De nombreuses œuvres sont groupées dans le déambulatoire : une statue de sainte Barbe, en noyer (fin du XVI<sup>e</sup> siècle), neuf **peintures sur verre** (XVII<sup>e</sup> siècle) représentant, entre autres, des scènes de la vie de saint François d'Assise, un magnifique **lutrin** (XV<sup>e</sup> siècle) en laiton massif, une Sainte Lucie (1472) d'allure bourguignonne, une Sainte Marie-Madeleine (début du XVI<sup>e</sup> siècle), une **Sainte Catherine d'Alexandrie**, précieuse sculpture du XIII<sup>e</sup> siècle, un **antependium** (XVII<sup>e</sup> siècle) d'un coloris incomparable, un Saint Florent, très belle statue en chêne (XVI<sup>e</sup> siècle), un **Chandelier pascal** (5,68 m de haut - 950 kg), superbe dinanderie fondue, en 1482-1483, par Renier Van Thienen; cette œuvre de toute beauté est animée d'un Calvaire.

Dans la **Chapelle du Saint-Sacrement** se trouve une célèbre **Tourelle du Saint-Sacrement**, la pièce maîtresse de l'église et un authentique chef-d'œuvre d'art et de foi. Cette sculpture monumentale (18 mètres de haut) est ciselée comme une châsse; on la croirait sortie des doigts de quelque génial orfèvre. Il s'agit de la plus importante tourelle eucharistique qui soit visible en Belgique; elle a été réalisée, en pierre blanche d'Avesnes, par



Détail : l'une des fameuses miséricordes animant les stalles de la Collégiale des Saints-Sulpice-et-Denis.

Collégiale Saint-Pierre, à Louvain : la « Cène » de Thierry Bouts.



l'Anversois Corneille de Vriendt, dit Floris, en 1551. Ce tabernacle comporte neuf étages où dans une débauche d'ornements empruntés à l'esthétique italienne où prolifèrent les colonnettes à l'antique, les rinceaux, fleurs et masques, l'artiste a brodé, avec une virtuosité exceptionnelle et un souci de finition jusque dans les moindres détails une sorte de Somme de l'ancienne et de la nouvelle Loi.

Le tabernacle est entouré d'une magnifique **clôture** en laiton massif de style Renaissance, exécutée en 1552-1553 et attribuée à Jean Paus. A la sortie de la chapelle, une **Pietà**, en bois, composition magnifique datant du XV<sup>e</sup> siècle.

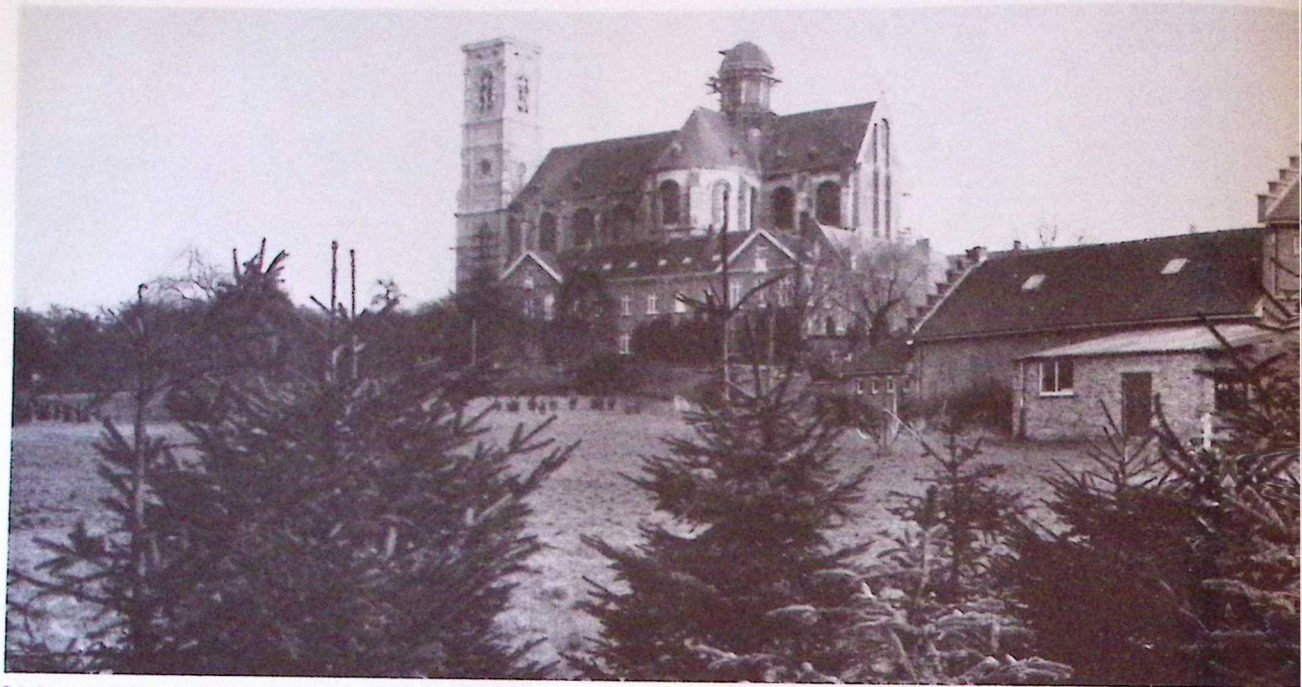
Dans la **Chapelle Saint-Roch**, l'autel est orné d'un beau **retable** formé d'un groupe de la Sainte Famille et d'une Sainte Catherine; cet ensemble remontant à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle est attribué à Josse Beyaerts. La **prédelle** est animée d'intéressants reliefs où l'on retrouve tous les caractères des productions du XIV<sup>e</sup> siècle. Toujours dans la chapelle, une excellente toile, le **Repas chez Simon** (XV<sup>e</sup> siècle), d'un maître inconnu, qui n'est pas sans rappeler la célèbre Cène de Thierry Bouts conservée en la collégiale Saint-Pierre à Louvain.

Dans la **Chapelle Notre-Dame** est conservé un **retable** consacré à l'Enfance et à la Passion du Christ, remontant aux années 1500 et fourmillant en annotations charmantes. En face de l'autel, trois belles **statues** témoignent du savoir-faire de nos imagiers gothiques des années 1480-1500. La **Chapelle Saint-Erasme** se signale par son important **triptyque** daté 1554 dont le panneau central est consacré aux Sept Joies de Marie.

Quant à la **Chapelle des Fonts baptismaux**, elle abrite une cuve baptismale (XVI<sup>e</sup> siècle) posée sur pied annelé avec élégante potence (XV<sup>e</sup> siècle).

Dans le fond de l'église un beau **triptyque** (XVI<sup>e</sup> siècle), attribué à l'entourage de Frans Floris et dont le panneau central illustre les sept circonstances où Jésus versa son sang.

La **Chapelle du Saint-Sépulcre** garde un **Christ au Tombeau**, intéressante sculpture gothique (fin du XV<sup>e</sup> siècle), ainsi que trois jolis **panneaux** peints sur bois où figurent les trois Marie se rendant au Tombeau; ces peintures d'un grand intérêt iconographique sont l'œuvre du primitif flamand, Jean Mertens.



Grimbergen : l'église abbatiale dédiée à saint Servais.

La **Chapelle Sainte-Anne** présente un curieux **groupe**\* en bois (début du XVI<sup>e</sup> siècle) figurant sainte Anne, la Vierge et l'Enfant, ainsi qu'un captivant **retable**\* consacré à des scènes de la vie de sainte Anne; ce retable, bien que daté 1565, rappelle les productions sorties des ateliers anversoises durant les années 1530-1540. En face de l'autel dédié à sainte Anne, l'on découvre un admirable **retable**\* en chêne, authentique miniature consacrée à l'histoire de la glorification de la Sainte Croix, tirée de la Légende dorée. Les volets intérieurs sont animés de peintures d'une grande richesse iconographique. Les reliefs qui animent ce retable — il s'agit en fait du Mémorial de la Famille Spicken — tout comme les peintures occupant les volets sont typiques des productions brabançonnaises des années 1530.

La **Chapelle Saint-Hubert** conserve un magnifique **trptyque**\* consacré aux Sept Douleurs de Marie, œuvre contemporaine et vraisemblablement de la même main que le triptyque des Sept Joies de Marie exposé dans la Chapelle Saint-Erasme. On y voit encore le **retable de saint Hubert** composé de trois reliefs gothiques (XV<sup>e</sup> siècle). Au-dessus de la porte d'entrée de la **sacristie**, très beau **Christ**\* roman (XII<sup>e</sup> siècle) constituant un type d'iconographie devenu très rare dans nos régions. Au pied de la croix ont été placées **deux statues** du XVI<sup>e</sup> siècle figurant la Vierge et saint Jean.

A hauteur de la dernière station du chemin de croix, on remarquera une **Pietà**, en noyer (XVI<sup>e</sup> siècle), œuvre d'inspiration rustique. Dans la **Chapelle Saint-Léonard**, une exquise **statue de saint Léonard**\*, dite des Rogations; cette sculpture, attribuée à Henri Roesen de Louvain, est considérée comme une des œuvres les plus représentatives du XV<sup>e</sup> siècle finissant. L'autel de saint Léonard est animé d'un magnifique **retable**\* finement ouvragé et enrichi de dais, pinacles, gâbles, fenestrelles et fleurons; la **statue miraculeuse de saint Léonard**\* occupe la niche centrale de ce retable; datant de ± 1300, elle constitue un document précieux pour l'histoire de l'iconographie dans nos régions; quant au retable proprement dit, il peut être rangé parmi les œuvres maîtresses de l'École bruxelloise de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle et est généralement attribué à Arnould de Maeler. En face de l'autel est exposé un triptyque (XVI<sup>e</sup> siècle) de l'École de Frans

Floris. Dans cette même chapelle, on peut encore voir les restes d'une **grande fresque** (11 mètres de haut, 7 mètres de large) représentant le Jugement dernier et datant probablement de la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

La **Chapelle de semaine**, qui servit d'abord aux dévotions des pèlerins, puis de sacristie, conserve actuellement une quinzaine de sculptures des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Dans la **Chambre du Trésor** sont conservées de précieuses **orfèvreries**\* figurant parmi les plus belles et les plus rares de nos pays; elles forment un véritable répertoire des formes et des décors depuis les temps gothiques jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les **dinanderies**\* raviront les esthètes qui se pencheront sur la collection de chandeliers en laiton et en cuivre allant des temps gothiques jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les croix de procession, lanternes d'administration en cuivre ajouré, plateaux d'offrande, aquamanilles à double bec, etc...

La collection des **vêtements et ornements liturgiques**\* conservés dans une armoire en chêne, remarquable par ses panneaux parcheminés, est d'une richesse exceptionnelle qui témoigne des années d'opulence que connut la cité. Parmi les broderies les plus belles, il convient de mentionner le splendide **vêtement liturgique**\* — le plus somptueux de toute la collection — en soie brodée d'or, daté : 1555, commandé par Martin van Willigen et confectionné par Barthélemy van de Kerckhove de Bruxelles pour la somme de 550 florins carolus, soit seulement 50 carolus de moins que le fameux tabernacle de Léau; la chape surtout est admirable et reprend les mêmes sujets que ceux animant le panneau central du triptyque de la Chapelle des Fonts baptismaux. Il y a aussi une remarquable **chasuble rouge**\* (XVI<sup>e</sup> siècle) où figurent le Christ en Croix et divers personnages, une autre **chasuble**\* Renaissance en velours pourpre dont la croix dorsale présente une Dernière Cène, une Communion et un Baptême, trois chapes du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une excellente facture, etc...

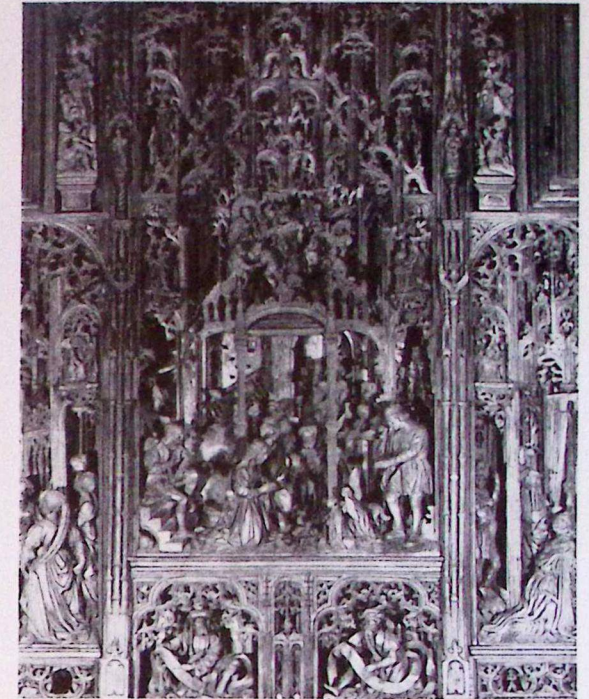
**Visites de l'église :**  
L'église peut être visitée tous les jours de 11 à 12 et de 14 h 30 à 18 h, sauf pendant les offices. Visites guidées sur demande préalable à adresser à M. Marcel Hendrickx, tél. 011/78.92.01.

## LOMBEEK-NOTRE-DAME (ONZE-LIEVE-VROUW-LOMBEEK)

### Eglise Notre-Dame

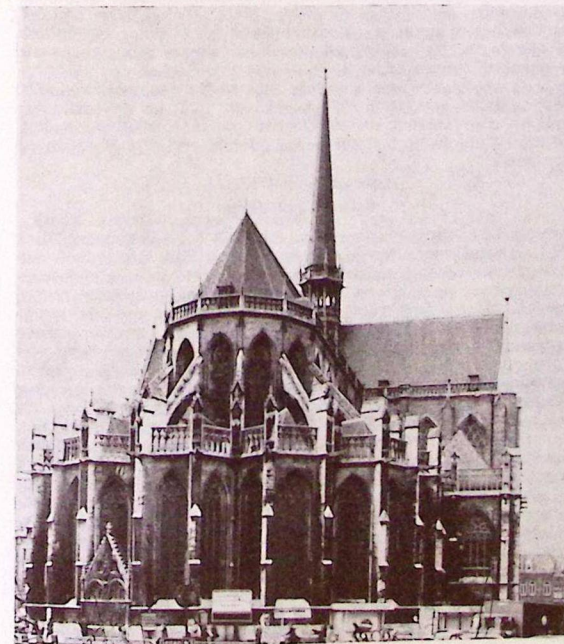
Située sur le territoire de la nouvelle commune de Roosdaal créée par la fusion, en 1965, des villages de Pamel, Strijtem et Onze-Lieve-Vrouw-Lombeek, l'**église Notre-Dame**\* qui fut jadis le centre d'un pèlerinage très couru à la Vierge, est un édifice à trois nefs donnant, sans transept, sur un chœur à chevet plat. La tour écourtée est plantée en façade. Bâti dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et achevé au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le sanctuaire forme un ensemble ogival d'une grande pureté de lignes. On détaillera notamment les modillons courant à l'extérieur de l'édifice et la décoration du porche occidental. La porte d'entrée date, sous son aspect actuel, de la période baroque, tandis que la sacristie ne remonte, quant à elle, qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, époque où le chœur, en mauvais état, fut retouché sans grande mesure. Une récente campagne de restauration, entamée en juin 1951 a restitué au sanctuaire une grande partie de son charme original.

La dévotion séculaire à la Vierge de Lombeek fut à l'origine du mobilier opulent qui orne l'église et dont la pièce maîtresse est sans conteste le fameux **retable**\* placé au-dessus de l'autel majeur et qui est consacré à la louange de Marie, mère de Dieu. Cette superbe sculpture du début du XVI<sup>e</sup> siècle (entre 1510 et 1520) encore gothique dans son esprit, mais dont certains détails annoncent déjà la première Renaissance, nous narre, en neuf compartiments formant chacun un tableau d'une délicatesse exquise, les épisodes marquants de la vie de la Vierge : sa Naissance, sa Présentation au Temple, son Mariage, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, la Dormition de Marie et les Funérailles de la Mère de Dieu, ce même panneau évoquant son Couronnement au Ciel. La finesse d'exécution de même que le souci de perfection, qui animent jusque dans les moindres détails cet ensemble éblouissant, sont à ce point déconcertants qu'ils n'ont pas été égalés à ce jour. Cet authentique chef-d'œuvre de la sculpture brabançonne — peut-être le plus beau retable conservé en Belgique et,



Eglise de Lombeek-Notre-Dame : « La Nativité de Jésus-Christ », l'un des neuf compartiments du merveilleux retable ornant le maître-autel.

Louvain : Collégiale Saint-Pierre.



en tout cas, un des sommets de la production artistique des années 1500 — est couramment attribué à l'un des maîtres de l'École bruxelloise, soit Jean Borman, soit son fils Pasquier. Hélas ! au cours d'un vol sauvage perpétré dans la nuit du 28 au 29 avril 1974, les principaux personnages garnissant deux des neuf compartiments furent emportés. Il reste à souhaiter que les statuettes dérobées soient récupérées un jour.

Outre le retable, l'église conserve une Madone ancienne du XIV<sup>e</sup> siècle, un calvaire (± 1500) d'une grande beauté d'expression, une Conversion de saint Hubert, sculpture attachante du XVIII<sup>e</sup> siècle, un Christ assis au Calvaire, composition admirable du XVI<sup>e</sup> siècle, la chaire de vérité animée de rocailles et d'une vision de saint Hubert, meuble estimable attribué à Laurent Delvaux, les lambris du chœur consacrés à des scènes de la vie de Marie, et ceux des bas-côtés enrichis de médaillons, que rythment de beaux confessionnaux Louis XV, un saint Antoine de Padoue, statue contemporaine d'une belle facture, signée F. Van de Woude, puis les belles orgues dues à Jean-Baptiste-Barnabé Goyhaut ainsi que le jubé et le buffet d'orgues, production de qualité due à Jacques De Coninck.

Le **trésor**\* de l'église est composé entre autres de riches orfèvreries et de rutilants ornements liturgiques.

## LOUVAIN

### Collégiale Saint-Pierre

La **Collégiale Saint-Pierre**\* (classée par arrêté royal en date du 19.4.1937) figure parmi les œuvres maîtresses de l'École brabançonne. Commencé en 1425, d'après les plans du Diestois Sulpice vander Vorst, ce sanctuaire monumental (92 m de long et 25 m de haut) à la construction duquel collaborèrent les plus grands noms de l'époque (Jan Keldermans, Mathieu de Layens, Jan de Messemakere, Allard du Hamel et Mathieu Keldermans) ne fut achevé que vers 1530. De style gothique tertiaire, l'édifice séduit par la pureté de ses lignes, ses proportions admirables, son heureuse distribution des vides et des pleins et son exceptionnelle unité de style.

La collégiale sert de réceptacle à plusieurs œuvres d'art de tout premier plan. Signalons, avant tout, **deux triptyques\*\*** de Thierry Bouts : « La Cène » (1468), splendide composition où la finesse du dessin le dispute à la richesse du coloris, et « Le Martyre de Saint Erasme » (conservé dans la Chambre du Trésor) autre ensemble d'une facture éblouissante qui met tout particulièrement en relief le talent de portraitiste de ce grand primitif flamand. Puis une belle galerie de tableaux dont deux triptyques attribués à Josse van Baeren : « Le Martyre de sainte Dorothee » (1595) et des « Scènes tirées de la vie de saint Yves, patron des avocats », une **Descente de Croix\*** (Chambre du Trésor), due vraisemblablement au pinceau de Roger van der Weyden, plusieurs volets, parmi lesquels une scène figurant le martyre de sainte Catherine, communément attribués à Jan van Rillaert le Vieux (± 1500-1568), des œuvres de P.-J. Verhaghen, dont cinq tableaux illustrant la légende de la bienheureuse Marguerite de Louvain, les « Disciples d'Emmaüs », toile issue de l'École flamande (XVII<sup>e</sup> siècle) ainsi qu'une réplique due à Alfred Delaunois (1939) du célèbre « Christ Noir » détruit en 1914.

**Tabernacle\*** en pierre (12 mètres de haut), magnifique sculpture réalisée par Mathieu de Layens où le maître développe avec un réalisme pondéré les scènes principales de la Passion. Intéressantes stalles (1439-1442). Chaire de vérité de Berger (1747). Captivant jubé (1488) dominé par un **Calvaire\*** d'une fulgurante beauté.

Dans le bras gauche du transept, célèbre statue de la **Sedes Sapientiae\***, patronne de l'Université de Louvain. Dans le déambulatoire, tombeaux du duc Henri I<sup>er</sup> de Brabant (1236) et de la duchesse de Brabant et de sa fille (1260), œuvres précieuses pour la connaissance de l'évolution de la sculpture dans nos régions; on y décèle déjà le goût qu'avaient les artistes de l'époque pour la recherche du détail précis.

Dans le bras droit du transept est conservée la maquette, en pierres, des tours qui, d'après les plans originaux, auraient dû couronner le sanctuaire; ce modèle a été exécuté, en 1524, par Joost Metsijs.

Dans le chœur, une plaque fut adossée au maître-autel, en 1898 pour commémorer le 100<sup>e</sup> anniversaire de la Guerre des Paysans.



Louvain : Eglise Sainte-Gertrude.



Louvain : Eglise Saint-Quentin.

Louvain : Eglise Saint-Michel.



Fonts baptismaux gothiques (XV<sup>e</sup> siècle) enrichis d'une potence en fer forgé, dont la paternité est attribuée à Quentin Metsijs (± 1490). Christ assis au Calvaire (1500 environ), œuvre en bois peinte d'un réalisme modéré d'où se détache le visage émouvé du Sauveur.

Mentionnons encore le Mémorial Berthyns (1563), composition de l'École de Corneille Floris, œuvre conforme aux canons de la première Renaissance.

Sous le chœur subsiste la crypte romane du sanctuaire primitif; celui-ci, édifié vers 1015, fut incendié en 1176. La collégiale est équipée d'un carillon de 49 cloches (poids total : 17.598 kg). Un droit d'entrée de 5 F est perçu pour la visite de la Chambre du Trésor.

#### Eglise Saint-Michel

L'**église Saint-Michel\*** (classée le 8.3.1940) fut édifée de 1650 à 1666, d'après les plans du Père Hesius. Elle forme l'un des exemples les plus caractéristiques de l'application de l'architecture baroque dans nos régions. La **façade\*\*** hardie, opulente et monumentale est un étourdissant morceau d'architecture; elle représente un autel du XVII<sup>e</sup> siècle avec tout ce que ce terme suppose d'exubérance et de fioritures; on a souvent affirmé à son sujet que l'autel de l'église Saint-Michel se trouve en fait à l'extérieur. Le reste de la construction est moins harmonieux et à quelque chose d'étriqué avec de-ci de-là des réminiscences de temps gothiques.

En revanche, l'**intérieur\***, chargé d'ornements, de lambris somptueux et d'œuvres d'art, répond à ce goût du faste et du spectacle qui caractérise la production baroque.

Le maître-autel, à colonnes torsées encadrant un tableau représentant saint François-Xavier, est surmonté d'un groupe figurant la Sainte Trinité; il est flanqué des statues de saint Pierre et de saint Paul. L'autel dédié à sainte Anne (1666) est orné d'un groupe où figurent sainte Anne et la Vierge (XVII<sup>e</sup> siècle). Deux autels imposants meublent le transept. Celui de gauche est animé d'une toile d'Erasme Quellin montrant la Vierge foulant au pied le serpent; celui de droite, dédié à saint Michel, est une excellente

illustration des conceptions esthétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les confessionnaux traités avec maîtrise sont d'une grande richesse et reflètent admirablement les tendances du mouvement baroque. La chaire de vérité (1765) est une ébénisterie très soignée. Le jubé des orgues (1744) provenant de l'abbaye de Herckenrode est une menuiserie de toute beauté où se prolonge cette ampleur dans la conception qui caractérisa le siècle de Rubens. Parmi les autres œuvres, on notera une Pietà rustique (XVI<sup>e</sup> siècle), un Christ en ivoire (sacristie) attribué à Duquesnoy et quelques tableaux dont une « Descente de Croix » inspirée de Rubens et deux œuvres de P.-J. Verhaghen « Les Disciples d'Emmaüs » et un « Saint Job ».

#### Eglise Sainte-Gertrude

L'**église Sainte-Gertrude\*** (classée en date du 1.2.1937) est un intéressant monument de style gothique, dont la construction s'est échelonnée du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Sur le plan architectonique la **tour\*** constitue la partie la plus remarquable de l'édifice; de style gothique tertiaire (1454), elle est entièrement bâtie en pierres y compris l'élégante et fine flèche ajourée qui la coiffe; la paternité de cette flèche est attribuée à Jean van Ruysbroeck, le génial constructeur de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles. Pour bénéficier d'un beau point de vue sur le sanctuaire, s'engager, à gauche de l'église dans la Half-Maartstraat jusqu'au-delà du pont enjambant la Dyle. De cet endroit, le verticalisme du vaisseau central et du chœur, encore accentué par la sveltesse des baies, est particulièrement saisissant.

L'église possède des **stalles\*** célèbres où l'art gothique tardif est déjà marqué par l'influence de la première Renaissance perceptible notamment dans les rinceaux qui décorent les panneaux et dans le type italianisant de certains personnages. Ces stalles détaillent de façon exquise des sujets inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces évocations étant complétées par des scènes tirées de la vie de sainte Gertrude et de saint Augustin. Outre les stalles, le mobilier comprend quelques bons tableaux dont une « Déposition de Croix » de P.-J. Verhaghen et un

triptyque (1751) de Michel Coxie évoquant dans sa partie centrale une Crucifixion et, sur les volets, un Portement de la Croix et une Résurrection.

On remarquera encore un Christ gothique (XVI<sup>e</sup> siècle), une Vierge de Piété de la fin des temps gothiques et deux monuments funéraires (1714), œuvres de Guillaume Kerrix dans lesquelles les figures pleines de noblesse des défunts se détachent sur un fond formé de panneaux de marbre.

Notons encore que la tour abrite un carillon de 49 cloches formant au total un poids de 15.061 kg.

#### Eglise Saint-Quentin

L'**église Saint-Quentin\*** (classée par arrêté royal donné à Bruxelles le 19.4.1937) est un édifice gothique (± 1450) de noble allure qui témoigne de la maîtrise des bâtisseurs brabançons du XV<sup>e</sup> siècle. Les lignes du chœur et du transept, dont la paternité est attribuée à Mathieu de Layens, le talentueux architecte, dont le chef-d'œuvre est ce merveilleux hôtel de ville de Louvain, sont admirables. La tour est d'origine romane, mais elle fut exhaussée à l'époque gothique.

Riche **mobilier\*** avec autel dédié à la Vierge où trône une statue de Marie, attribuée à Quellin, autel élevé à la gloire de sainte Anne que rehausse une belle composition picturale de Gaspard de Crayer, autel consacré à saint Quentin, présentant dans un entourage de pilastres et de colonnes composites un bon tableau de P.-J. Verhaghen représentant le martyre de ce preux évangélisateur de la Gaule.

Le chœur et les nefs sont ornés de plusieurs toiles de ce même Verhaghen. La chaire de vérité et les stalles sont de bonnes productions de l'art baroque. Le sanctuaire abrite encore une excellente peinture sur bois de l'École anversoise du XVI<sup>e</sup> siècle figurant la Dernière Cène, des fonts baptismaux (1560) en pierre, coiffés d'un couvercle en laiton et, sous la tour, une élégante grille, en fer forgé, de style Louis XV.

(à suivre)

Voir début dans « Brabant » n° 3/1975, pp. 48 à 55.

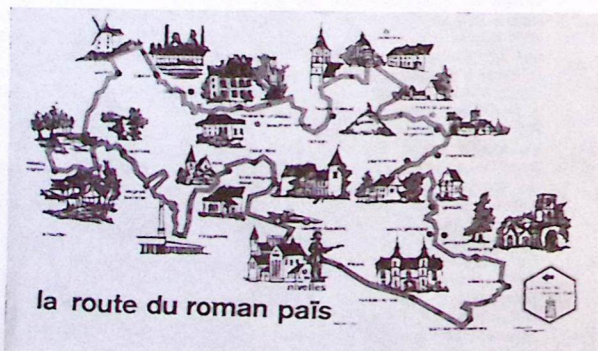
# Un achat utile...

Trop nombreux sont encore les membres de notre Fédération qui ignorent que notre bureau d'accueil, installé au n° de la rue Saint-Jean à Bruxelles, assure en plus de sa mission d'information la vente d'albums, livres, brochures, carte et gadgets touristiques. A leur intention, nous publions, ci-après, la liste des ouvrages et souvenirs qui sont en vente au comptoir de notre Fédération. En outre, nous avons une bonne nouvelle à annoncer à tous nos affiliés. **Nous sommes en effet, heureux d'informer nos membres qu'à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1976, nous accorderons de substantielles réductions allant de 15 à 25 % sur tous les ouvrages et brochures édités par notre Fédération Touristique ou par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant ainsi que sur les cartes figuratives en toile de lin et cela sur simple présentation de leur carte de membre 1976 (pour détails, consulter la liste ci-après).** Nous croyons que ces efforts de promotion et de vulgarisation touristiques seront appréciés par tous nos affiliés qui auront appris, par ailleurs, qu'en dépit des charges de plus en plus lourdes résultant des frais d'impression et d'expédition de notre revue bimestrielle « Brabant », nous avons pu maintenir pour 1976 le montant de leur cotisation à 250 F.

## A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

**Bruxelles Jadis** (la ville et les événements historiques tels que les artistes les ont vus) par Marcel Vanhamme 990 F  
**Bruxelles de bourg rural à cité mondiale**, par Marcel Vanhamme 600 F  
**Belgique, België, Belgium, Belgien**, éditions Meddens 450 F  
**Le Roman Pays de Brabant**, par Jacques Biebuyck 400 F  
**Toute la Belgique**, par Maurice Duwaerts (remarquable livre-album comportant une large esquisse historique et rehaussé de 142 illustrations en couleurs dont 16 en pleine page), éditions J. M. Collet (1975). Le même ouvrage existe également en version combinée (anglaise et néerlandaise). Adaptation néerlandaise de Hervé La Barthe. Texte anglais de Helen E. Chattaway 325 F  
**Guide Solar de la Belgique**, par Andrée Velde 295 F

« La Route du Roman Pais », carte figurative en couleurs (dimensions : 75 cm x 44 cm) imprimée sur toile de lin de première qualité; cet attrayant gadget, présenté dans une coquette boîte en cellophane, est vendu à notre bureau d'accueil au prix de 130 F. Ce prix est ramené à 100 F pour nos membres sur présentation de leur carte 1976.



**Belles Demeures Patriciennes** (en Belgique, France, Suisse, Allemagne, Italie, Pays-Bas), par Yvonne du Jacquier 224 F

**A la rencontre de Bruxelles**, par Maurice Duwaerts (intéressant livre-album comportant une introduction historique et 70 magnifiques illustrations en couleurs) éditions J. M. Collet (1974). Existe aussi en adaptation néerlandaise assurée par Hervé La Barthe, ainsi qu'en version anglaise 165 F

**Cuisine et Folklore de Bruxelles et du Brabant**, par Gaston Clément 125 F

**Guide complet « Bruxelles-Promenades »**, existe aussi en anglais 125 F

**Le Grand Bruxelles et Environs**, le plan le plus étendu (535 km<sup>2</sup>) en format de poche. Editions De Rouck 100 F

**Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois** (catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Gouvernement Provincial du Brabant, du 25 juillet au 16 septembre 1974), éditions de la Province de Brabant 90 F

**Ce prix est ramené à 80 F pour nos affiliés sur présentation de leur carte de membre 1976.**

**Alsemberg, Linkebeek, Rhode-Saint-Genèse** (monuments, sites et curiosités), livre bilingue (français-néerlandais) avec carte-repère. Editions du Cercle d'Histoire, d'Architecture et de Folklore d'Uccle et Environs (1974) 70 F

**Carte Routière de la Province de Brabant**, éditions R. De Rouck 60 F

**Guide Illustré de la Ville de Bruxelles**, éditions « Guides Cosyn » 60 F

**Les Moulins du Brabant** (1961), éditions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 50 F

**Ce prix est ramené à 40 F pour nos membres.**  
**Bruxelles et la Belgique au carrefour de l'Europe**, Journal des Voyages (1962) 50 F

# Un cadeau qui plaira



YVES BOYEN

## La vallée du Train

**Waterloo - 18 juin 1815**, itinéraire commenté du champ de bataille. Edité par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant (1974) 40 F

**Le prix de cette brochure est ramené à 35 F pour nos affiliés.**

**Carte de la Forêt de Soignes**, éditions R. De Rouck 35 F

**Connaissez-vous votre pays ?** (1942), par Albert Marinus 30 F

**Musées locaux de Bruxelles** (1944), par Albert Marinus 30 F

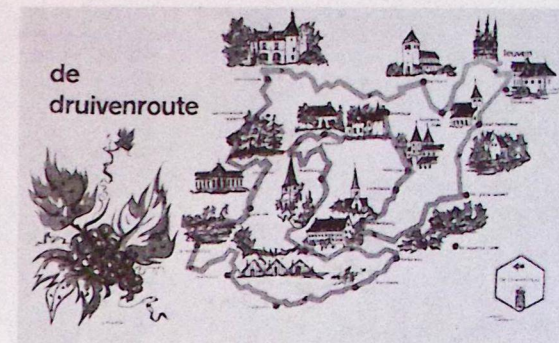
**Le Château-Musée de Gaasbeek**, par Gaston Renson 25 F

**Quartier des Arts à Bruxelles**, éditions de la Fédération Touristique du Brabant 20 F

**Ce prix est ramené à 15 F pour nos membres.**  
**Histoire et Guide du Champ de Bataille de Waterloo**, par Lucien Laudy 15 F

## A NOTRE RAYON SOUVENIRS ET GADGETS TOURISTIQUES

Quatre attrayantes cartes figuratives en couleurs (dimensions : 75 cm x 44 cm) imprimées sur toile de



« De Druivenroute », autre carte figurative en couleurs, imprimée sur toile de lin de très bonne qualité que nos membres ayant réglé leur cotisation 1976 peuvent obtenir, à notre bureau d'accueil, au prix de 100 F, la pièce.

lin de première qualité, où sont représentées, outre les tracés respectifs, les principales curiosités monumentales et naturelles de quatre circuits régionaux du Brabant, à savoir : La Route des Six Vallées, la Route du Roman Pais, la Route Bruegel et la Druivenroute (Route du Raisin) La pièce 130 F  
**Ce prix est ramené à 100 F par pièce, pour nos membres.**

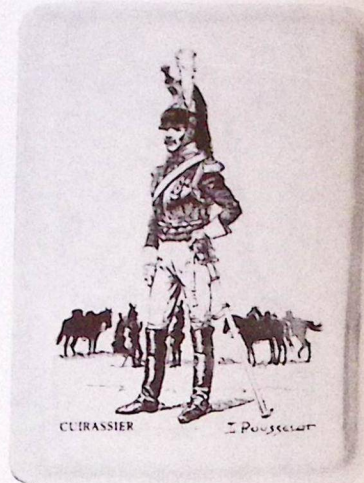
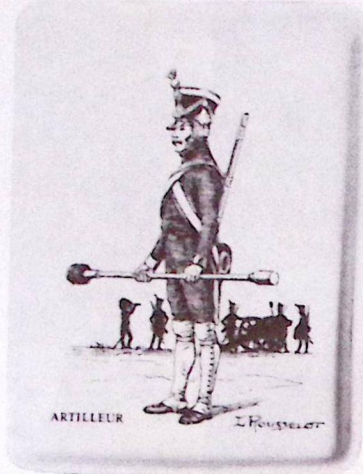
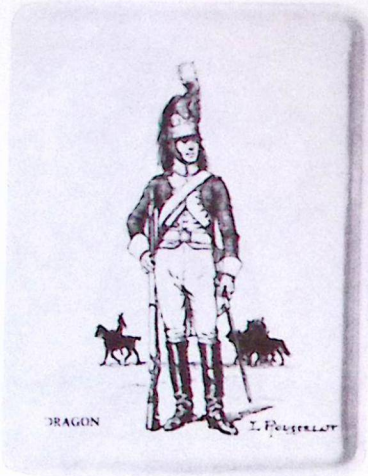
**Cendriers en Porcelaine de Limoges.** Six sujets figurant des soldats du Premier Empire français (le voltigeur, le dragon, le grenadier de la Garde, le hussard, l'artilleur, le cuirassier).



## Les six vallées

Circuit présenté par le Syndicat d'Initiative Régional de l'Est du Brabant Wallon

Un achat utile...



- Le Dragon -, « L'Artilleur » et « Le Cuirassier », trois des six cendriers en porcelaine de Limoges composant la série consacrée aux soldats du Premier Empire français. Chaque cendrier est vendu, à notre bureau d'accueil, au prix de 90 F. La série complète (6 cendriers) : 500 F.

## La Route de la Gueuze en Brabant



par Yves BOYEN

|   |       |
|---|-------|
| Prix par cendrier                               | 90 F  |
| La série de 6 cendriers                         | 500 F |
| Cartes à jouer « Joyaux de Belgique »           |       |
| Le jeu complet                                  | 100 F |
| Le double jeu                                   | 200 F |
| Les Armoiries du Brabant (format carte postale) | 15 F  |

### NOS BROCHURES ET ITINÉRAIRES DE POCHE

|                   |      |
|-------------------|------|
| Prix par brochure | 20 F |
|-------------------|------|

**Important : ce prix est ramené à 15 F par brochure pour nos affiliés sur présentation de leur carte de membre 1976.**

Liste des brochures encore disponibles.

Louvain, par Yves Boyen.

Heverlee et les Eaux Douces, par Yves Boyen.

L'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Les Musées Communaux de Bruxelles, par Andrée Brunard.

Tirlemont, ville blanche, par Paul Dewalhens.

Léau, joyau du Brabant, par Yves Boyen.

Au cœur du Hageland, par Yves Boyen.

Le Lac de Genval, par Jean Demullander.

La Grand-Place de Bruxelles, par Simone Vierset.

Entre Dyle et Démer, par Yves Boyen.

La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, par Jacques Mignon.

Sur les traces de Pierre Bruegel, par Yves Boyen.

L'agglomération bruxelloise, par Simone Vierset.

En suivant la 430 (Bruxelles - Villers-la-Ville), par Yves Boyen.

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

piétonnière ambiante. Ceux-ci prendront place sur une terrasse pouvant accueillir 240 personnes. Chaque spectateur recevra des écouteurs stéréophoniques qui lui permettront de suivre l'évocation et le commentaire historiques dans la langue de son choix, à savoir le français, le néerlandais et l'anglais. Plus tard, d'autres versions seront enregistrées respectivement en allemand, en italien, en espagnol et en japonais.

Quant au jeu de lumières, il sera assuré à l'aide de projecteurs habilement camouflés qui diffuseront, suivant les besoins de l'évocation leurs rayons tour à tour bleus, blancs, rouges, verts et jaunes sur toutes les façades de notre vieux forum bruxellois, à l'exception toutefois de la Maison du Roi où la tribune sera érigée.

Le spectacle durera une quarantaine de minutes. L'évocation historique, qui fera revivre Bruxelles à travers les âges, ira de pair avec la diffusion de thèmes musicaux appropriés.

L'installation technique nécessitera le placement de 504 projecteurs et la pose de neuf kilomètres de câbles électriques et de trois kilomètres de câbles téléphoniques, le dispositif étant en outre doté d'un poste de commande. Les spectacles seront diffusés tous les jours (deux représentations par soirée) durant toute la haute saison touristique (d'avril à octobre).

### Une bonne nouvelle pour nos membres : leur cotisation pour 1976 est maintenue à 250 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de la hausse du prix du papier et de l'augmentation des frais d'impression et d'expédition de notre revue, nous sommes heureux d'annoncer à nos membres que nous avons pu maintenir le montant de leur cotisation pour 1976 à 250 F (T.V.A. comprise). Nous prions, dès lors, instamment, nos affiliés de verser, sans tarder et si possible avant le 15 janvier 1976, la somme de 250 F, à titre de cotisation pour 1976, au

C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue Saint-Jean 4, Boîte n° 2, 1000 Bruxelles. Ils éviteront ainsi le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur est toujours loisible, comme par le passé, de souscrire un abonnement combiné, formule très intéressante car elle leur assure à des conditions avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue « Brabant ». A cette fin, ils sont invités à verser la somme de 400 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. précité.

### Important.

De façon à prévenir toute erreur au moment de l'expédition de notre périodique, nous prions instamment nos membres de mentionner au verso de leur bulletin de versement ou de virement, outre leurs nom et prénoms, leur adresse complète avec indication du numéro postal de leur commune. Nos affiliés habitant un immeuble à appartements multiples mentionneront aussi le numéro de leur boîte aux lettres personnelle.

Merci d'avance et joyeux réveillons à tous.

### Le T.I.B. crée un nouveau service de réservation : le TELETIB

Sous les auspices de la Commission Française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles, l'Office de Tourisme, d'Information et d'Expansion de l'Agglomération Bruxelloise (T.I.B.) vient de créer un tout nouveau service dénommé TELETIB permettant aux membres de réserver par téléphone des places pour les spectacles de tous genres organisés dans l'agglomération bruxelloise et d'acquitter les frais à l'aide de leur compte bancaire. Qu'il s'agisse d'une pièce de théâtre, d'un concert, d'un opéra, d'une opérette, d'un spectacle de cirque ou de

variétés, d'un tour de chant, d'un ballet, d'une rencontre sportive, etc... TELETIB loue vos places et informe ensuite l'organisme bancaire que vous avez désigné.

### Que faut-il faire pour être membre du TELETIB ?

Tout d'abord, remplir le bulletin d'adhésion au TELETIB (vous pouvez vous procurer ce bulletin en vous adressant au T.I.B., rue de la Colline 12 - 1000 Bruxelles). Ensuite, renvoyer ce document au T.I.B. La cotisation annuelle, qui est fixée à 100 F, est automatiquement portée au débit du compte du nouveau membre dès réception de son adhésion.

Dans la huitaine, le membre reçoit sa carte sur laquelle figurera son numéro de code personnel et le numéro de téléphone du TELETIB. Dans la huitaine également, il reçoit un guide reprenant les plans des principales salles de spectacles de l'agglomération bruxelloise et indiquant les numéros des places et leur emplacement. Dès cet instant, TELETIB est à la disposition du nouveau membre et cela pendant une année entière.

### Une fois membre, comment procéder ?

1. Choisir son spectacle et les places qu'on souhaite occuper.
2. Appeler TELETIB au 02/513.83.28 ou au 02/513.89.40 et décliner son identité et le numéro de son code personnel.
3. Formuler sa demande en précisant le lieu du spectacle, son titre, la date, l'heure, le nombre et la catégorie de places.
4. TELETIB se charge alors de demander les meilleures places disponibles.
5. Si la réservation est faite au moins 3 jours ouvrables avant le spectacle, TELETIB envoie au membre son ou ses billets par la poste. A défaut, le membre trouvera les billets à son nom au contrôle ou au comptoir TELETIB de la salle.
6. TELETIB porte ensuite au débit du compte du membre le prix des places, majoré de 10 F par place pour la location et les frais de téléphone. Le TELETIB est ouvert de 10 à 17 h, tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés au T.I.B., rue de la Colline 12 (Grand-Place), 1000 Bruxelles.

## L'Association Nationale Belge d'Hippotourisme a tenu ses assises annuelles

Au cours de son assemblée générale statutaire qui s'est tenue récemment à Bruxelles, l'A.S.B.L. « Association Nationale Belge d'Hippotourisme » a renouvelé la composition de son Conseil d'Administration qui se présente comme suit : **Président** : M. **Paul De Myttenaere**, Vice-Président de la Fédération Internationale de Tourisme Equestre, Vice-Président du Cercle Equestre du Fort Jaco, Membre de la Commission du Tourisme Equestre de la Fédération Royale Belge des Sports Equestres.

**Vice-Présidents** : MM. **Maurice Six**, Commissaire Général Adjoint au Tourisme (bilingue), **Jean Honhon**, Commissaire Général Adjoint au Tourisme,

**José Hoffmann**, Secrétaire Général de la Fédération Royale Belge des Sports Equestres, Secrétaire Général du Jumping de Bruxelles et **Roger Symons**, Membre du Bureau de la Fédération Royale Belge des Sports Equestres, Juge National d'Obstacle.

**Administrateurs Conseillers** : MM. **F. Huylebroeck**, Notaire, Président du G.H. B.R.U., Président du Westland, le **Chanoine de Mey**, Président du « Landelijke Ruitelij », **Roger Aelbrecht**, Lieutenant-Colonel de Gendarmerie, Président du Comité des Sports Equestres de la Gendarmerie, Président du Cercle Equestre de la Gendarmerie et **Christian Lepage**, Commissaire en Chef de la Police d'Uccle, Président du Cercle

Equestre « L'Escadron » de la Police de Bruxelles.

**Administrateur Délégué** : M. **Jean Nicolas**, **Administrateur Secrétaire** : M. **Jean-Paul Burniaux**, **Administrateur Trésorier** : M. **Claude Arnould**, **Administrateurs** : MM. **Freddy De Donck**, Délégué pour les Régions francophones, **Frank Standaert**, Délégué pour les Régions néerlandophones et **Guy Verleyen**, Délégué pour l'Agglomération bruxelloise.

Au cours de la même réunion plénière, l'Assemblée Générale a décidé de créer six Commissions appelées à épauler le Conseil d'Administration à savoir :

1. **La Commission des Mandats** groupant les représentants des Administrations concernées par l'Etat et des Provinces ou des Régions.
2. **La Commission des Membres Agés** groupant les représentants des Experts professionnels.
3. **La Commission Juridique** groupant les Conseillers juridiques et les représentants du secteur des Assurances.
4. **La Commission des Relations Publiques.**
5. **La Commission des Activités.**
6. **La Commission Logistique.**

De l'agenda particulièrement fourni par les activités et manifestations prévues par l'Association Nationale Belge d'Hippotourisme pour l'année 1976, nous avons détaché les rallyes équestres ci-après :

1. Du samedi 17 au lundi 19 avril (week-end de Pâques) : **Bruxelles-Kruishoutem** (promenade équestre traditionnelle du lundi de Pâques à Kruishoutem).
2. Samedi 1 et dimanche 2 mai : randonnée équestre : **Waasmunster-Knoke**.
3. Du jeudi 27 mai (Ascension) au dimanche 30 mai : **Tour Equestre de Bruxelles** (réédition du Rallye 1971 — anniversaire).
4. Du samedi 5 au lundi 7 juin (week-end de Pentecôte) : **Hainaut-Vlaanderen** (Rallye équestre du Hainaut).
5. Du samedi 14 au dimanche 15 août (week-end de l'Assomption) : **Neufchâteau** (Rallye national des Frontières).



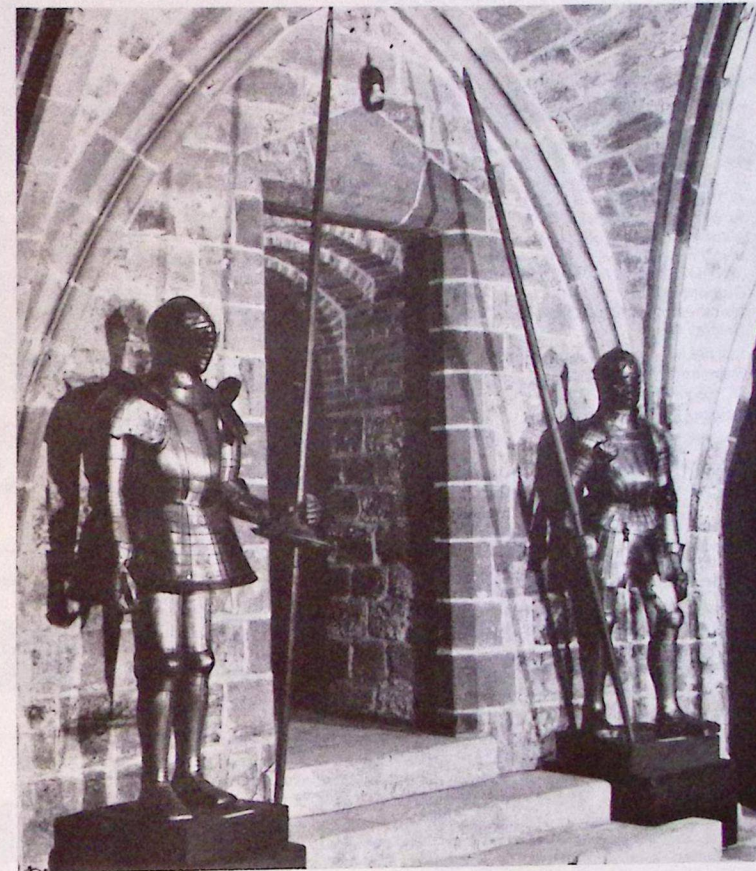
Un programme plein de promesses qui fait honneur au dynamisme, à l'enthousiasme et à l'esprit d'entreprise de ses promoteurs : les infatigables et énergiques animateurs de l'Association Nationale Belge d'Hippotourisme.

## Un nouveau Guide des Musées de Belgique

Les Editions Créatif à qui nous devons déjà deux intéressants ouvrages, le Guide des Abbayes de Belgique et celui du Folklore de Belgique vient de publier, sous le haut patronage du Ministre de la Culture Française, un nouveau répertoire « Le Guide des Musées de Belgique ».

A entendre les amateurs d'art, les amoureux du passé ou simplement l'homme de goût, ainsi que le touriste, il manquait pour la Belgique un répertoire des musées qui permettrait à chacun de s'y retrouver parmi les richesses artistiques dont peut s'enorgueillir notre pays. Car, il est bon de le rappeler, bien que ce soit devenu un truisme, la Belgique possède d'inappréciables trésors dans ses musées qu'ils soient nationaux, provinciaux, régionaux, communaux ou dus à l'initiative privée. Encore fallait-il permettre à chacun de choisir selon ses goûts, ses préférences, ses centres d'intérêt. C'est à cette tâche que s'est attelé, avec succès, l'auteur, Jean-Pierre Vanden Branden, l'éminent conservateur de la Maison d'Erasmus et du Béguinage d'Anderlecht, qui s'était assuré, pour la circonstance, la précieuse collaboration d'Albert Vivegnis.

Le résultat : un livre à la fois pratique, intéressant et facile à consulter. Pratique, car il comporte des indications précises sur les jours et heures d'ouverture, les droits éventuels d'entrée et la situation des musées répertoriés. Intéressant, parce qu'il donne la nomenclature quasi complète de tous les musées de Belgique, y compris les églises et châteaux-musées avec, pour chaque rubrique, une description som-



Le remarquable Musée Communal de Diest figure en bonne place parmi les quelque 400 musées que Jean-Pierre Vanden Branden a inventoriés dans le très intéressant guide qu'il vient de consacrer aux musées de Belgique.

maire des collections exposées. Au total plus de 400 musées sont de la sorte inventoriés. Facile à consulter, puisque les musées et curiosités similaires sont classés par localité et par ordre alphabétique et qu'ils sont, en outre, repris, à la fin de l'ouvrage, par catégorie suivant la nature et le type des collections rassemblées (musées d'art, d'histoire, d'archéologie, d'art sacré, de folklore, etc...).

Un ouvrage de 136 pages, au format 13,5 x 21 cm, présenté sous couverture couleur plastifiée, et rehaussé d'une vingtaine de dessins originaux pétillant d'humour, dus au talentueux J. Cabrera. En vente au prix de 191 F (T.V.A. comprise) aux Editions Créatif C.C.P. n° 000-0998712-97, avenue Victor Tahon 9, à 1160 Bruxelles ou, en librairie, à l'Office International de Librairie, avenue Marnix 30, à 1050 Bruxelles.



# Les manifestations culturelles et populaires

## DECEMBRE 1975

**BRUXELLES** : A l'Hôtel de Ville (Salle ogivale) : Exposition « Noël dans les pays de la Communauté Européenne ». L'exposition est ouverte tous les jours, de 11 à 18 h. jusqu'au 28 décembre — A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : « Les Métiers d'Art du Brabant » jusqu'au 31 décembre. L'exposition est fermée les samedis, dimanches et jours fériés — Au Musée provisoire d'Art Moderne, 1, place Royale : Exposition « Rik Wouters et quelques artistes brabançons ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf les lundis, jusqu'au 25 janvier 1976 — A la Bibliothèque Royale Albert 1<sup>er</sup> (Chapelle de Nassau), Mont des Arts : Exposition « Louis Dumont-Wilden 1875-1963 ». L'exposition est ouverte tous les jours - sauf dimanches et jours fériés - jusqu'au 17 janvier 1976. Entrée libre.

**LOUVAIN** : A la Galerie Embryo, rue Juste Lipse : Exposition Raymond Victor et Nicole André, néo-naïfs de Paris (jusqu'au 31 décembre).

31 **HOEGAARDEN** : Au Musée Julien Van Nerum : Célébration du Nouvel-An comme au bon vieux temps.

## JANVIER 1976

**LOUVAIN** : Au Musée Van Humbeeck-Piron, 108, Mechelsevest : La période de guerre (1914-1918) dans l'œuvre de Maria Piron et Pierre Van Humbeeck. Le musée est ouvert tous les jours, de 10 à 18 h., sauf les mardis.

9 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de l'Automobile (jusqu'au 19 janvier) — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Exposition du Concours Batik et de tissus imprimés (jusqu'au 25 janvier).

**LOUVAIN** : A la Galerie Embryo, rue Juste Lipse : Les tapisseries de Mary Dambiermont (jusqu'au 25 janvier).

16 et 17 **TIRLEMONT** : durant la nuit du 16 au 17 janvier a lieu le Pèlerinage de la Treizaine au cours duquel les pèlerins accomplissent treize fois le parcours entre la Chapelle Notre-Dame de Pierre à Grimde et l'église d'Hakendover.

18 **ESSENE** : Pittoresque fête folklorique de la Saint-Antoine. A 9 h. 30 : les fidèles et les sociétés apportent leurs offrandes à l'église. Les dons consistent en têtes de porcs, boudins, jambon, pains de campagne, mais aussi et surtout en animaux vivants : poules, lapins, pigeons, oies, cochons de lait, etc... A 10 h. a lieu la messe solennelle. Après l'office se déroule sur le parvis une pittoresque vente aux enchères des dons tandis que des tartines garnies de tête pressée sont offertes aux spectateurs. Des réjouissances populaires clôturent cette fête haute en couleur.

24 **BRUXELLES** : Au Centre International Rogier : Salon de la Maison Idéale (jusqu'au 8 février).

25 **GALMAARDEN** : Fête de la Saint-Paul au hameau de Saint-Paul. Messe solennelle à la chapelle. Au cours de l'office, les petits pains de saint Paul (Pauwelbroodjes) sont bénis. L'après-midi, à 15 h. a lieu la chevauchée de saint Paul; le personnage figurant le saint, monté sur un blanc palefroi, gagne une ferme voisine où son visage est enfariné, puis il se rend à la source miraculeuse, dénommée « Beaupré ». La foule, tout en suivant le cortège, revient à la chapelle de Saint-Paul où, dans le cadre d'une manifestation typique, les petits pains de seigle, réputés miraculeux, sont lancés parmi les assistants. Cette tradition très pittoresque remonte à 1382.

30 **BRUXELLES** : Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant : les Céramiques d'Alfred Mandeville (jusqu'au 15 février).

## FEVRIER 1976

1 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Semaine Internationale de l'Agriculture (jusqu'au 8 février).

6 **LOUVAIN** : A la Galerie Embryo : Willy Meysmans expose ses œuvres en marbre de Carrare, en bronze, ainsi que ses dessins (jusqu'au 29 février).

20 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International du Bâtiment et de la Décoration — Salon Européen du Chauffage, du Conditionnement d'Air et de l'Isolation « EUROCLIMA ». Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 29 février — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant : les gravures d'Hélène Tarasovici (jusqu'au 7 mars).

22 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Professionnel et International EUROPAC (jusqu'au 1<sup>er</sup> mars).

**LOUVAIN** : Dans la Salle gothique de l'Hôtel de Ville, à 11 h. : Concert du dimanche midi avec un récital de harpe de Rachel Talitman avec intermède de poésie par Nellie Josiers.

28 **BRUXELLES** : Au Centre International Rogier : Salon du Jardin et de la Piscine — Salon de l'Immobilier et de la Résidence. Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 7 mars.

**TIRLEMONT** : Grand Cortège carnavalesque.

## MARS 1976

2 **AARSCHOT** : Intronisation du Prince Carnaval et petit cortège carnavalesque.

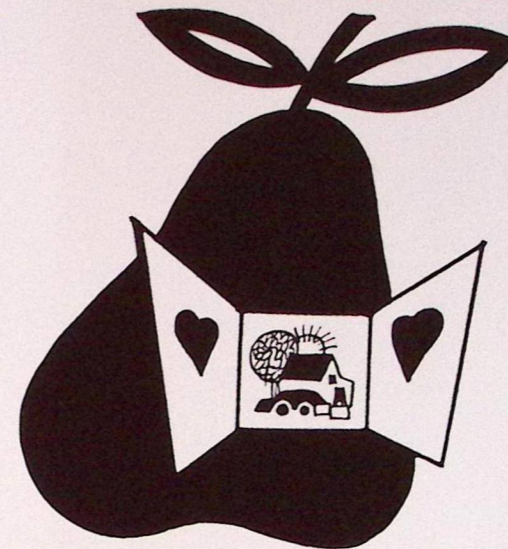
**VILVORDE** : Grand Cortège carnavalesque.

5 **LOUVAIN** : A la Galerie Embryo : Exposition George Coenig, de Liège, un peintre du groupe Cobra (jusqu'au 28 mars).

### World Trade Center de Bruxelles

Salle d'Exposition de la Province de Brabant  
CALENDRIER DU 1<sup>er</sup> SEMESTRE 1976

|                         |                                     |
|-------------------------|-------------------------------------|
| Jusqu'au 9 janvier :    | Féeries du Nouvel An.               |
| Du 20 au 30 janvier :   | Carnaval en Brabant.                |
| Du 10 au 20 février :   | Photographie, loisir de choix.      |
| Du 2 au 12 mars :       | Le Livre et l'Édition.              |
| Du 23 mars au 2 avril : | La Gastronomie en Brabant.          |
| Du 13 au 23 avril :     | Le thème n'est pas encore fixé.     |
| Du 4 au 14 mai :        | L'Intercommunale du Brabant Wallon. |
| Du 25 mai au 4 juin :   | L'Enseignement provincial.          |
| Du 15 au 25 juin :      | Les Handicapés au travail.          |



"UNE POIRE POUR LA SOIF"

Tous les lots sont payés sans AUCUNE RETENUE D'IMPOT  
ANONYMAT GARANTI AUX GAGNANTS

**CHAQUE MERCREDI**

Jouez votre chance  
à la

# LOTÉRIE NATIONALE

Malgré l'inflation,  
le prix des billets n'augmente pas



## Nos taux sont imbattables.

Dépôts

|                      |        |
|----------------------|--------|
| à vue                | 1,15 % |
| à 1 mois de préavis  | 4 %    |
| à 3 mois de préavis  | 5 %    |
| à 6 mois de préavis  | 6 %    |
| à 12 mois de préavis | 7 %    |

Livret de dépôt  
sans précompte **6 % net**



banque commerciale d'escompte  
Vieille Halle aux Blés-1000 BRUXELLES-T.02/511.42.93  
Boulevard Tirou, 84-6000 CHARLEROI-T.071/31.44.49

UN GUIDE PRATIQUE  
POUR LES TOURISTES



**LES MOULINS DU BRABANT**

Un ouvrage abondamment illustré, d'une teneur de 328 pages, avec carte-repère permettant de localiser aisément les moulins à vent et à eau subsistant encore dans notre province.

Prix officiel de vente : 50 F. Ce prix est ramené à 40 F pour les membres de notre Fédération ayant payé leur cotisation 1976.

En vente au bureau d'accueil de la Fédération Touristique du Brabant, rue Saint-Jean 2 - 1000 Bruxelles.  
Tél. : 02/513.07.50. C.C.P. 000-0385776-07.